LES

OEVVRES DE MES-DAMES DES ROCHES DE POETIERS MERE ET FILLE.

SECONDE EDITION,

Corrigee & augmentee de la Tragi-comedie de Tobie & autres œuures poëtiques.



A PARIS,

Pour Abel l'Angelier, tenant sa boutique au premier pillier de la grande salle du Palais.

M. C. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



EPISTRE AVX DAMES.

SI le marbre bien taillé, ou les couleurs du pinceau employé d'vne docte main, nous ont fait congnoistre, non la seule beauté du corps, mais encores les mœurs & complexions de ceux qu'ils ont representez : i'ay pensé que la parolle, vraye image de l'ame, & la voix fuyante arrestee par la plume sur le papier, dõnoit vn certain indice, non seullement de la richesse de l'esprit & de ses sens acquis ou naturel, mais de l'integrité naïfue de ceux qui parlent ou escriuent. Pour ceste cause, i'ay voulu en ce petit tableau où ie me suis depeinte, arrester ma parolle, pour vous asseurer de l'amitié entiere que i'ay tousiours portee à vous (Mesdames) si aucunes de vous daignez lire mes humbles vers. Et si, m'estant plus charitables, vous m'aduisez, que le silence ornement de la femme peut couurir les fautes de la langue & de l'entendement : ie respondray qu'il peut bien empescher la hon-

te, mais non pas accroistre l'honneur; aussi que le parler nous separe des animaux sans raison: au fort i'espere de voz courtoisies, que si vous ne me iugez digne d'estime, vous ne penserez pas que ie merite grande reprehension, pource que si c'est peu de mes escrits pour la valeur, aussi n'est-ce point beaucoup pour la longueur. Ainsi vous me trouuerez aucunement excusable; mais il vaut mieux que ie trouue la fin de mon Epistre assez pres du commencement, de crainte que vous ennuiant pour sa longueur, elle contredise à moymesme, & à vostre desir, de sorte qu'il me fallust chercher excuse, à mon excuse, à Dieu mes Dames.





EPISTRE A MA FILLE.

LES anciens amateurs de sçauoir,
Disoiēt qu'à Dieu faut rēdre le deuoir,
Puis au pays, & le tiers au lignage,
Les induisant à force de courage,
Soit quelques fois pour souffrir passiō,
Soit pour dompter la forte affection.
Au seigneur Dieu ie porte reuerence,
Pour mon pays, ie n'ay point de puissance,
Les hommes ont toute l'autorité,
Contre raison & contre l'equité:
Mais enuers toy fille qui m'es si proche,
Ce me seroit vn grand blasme & reproche
De te conduire au sentier plus battu,
Veu que ton cueur est né à la vertu.
Il ne suffit pourtant d'estre bien nees,
Le sens acquis nous rend morigenees,
Et le flambeau dans nostre ame allumé
Sans le sçauoir est bientost consommé.
La lettre sert d'vne saincte racine,
Pour le regime, & pour la Medecine:
La lettre peut changer le vitieux,
La lettre accroist le cueur du vertueux,
La lettre est l'art qui prenant la matiere
Luy peut donner sa forme plus entiere.

Ce brief discours sur vn tel argument
Soit bien receu de ton entendement,
Ma fille vnique, & de moy cher tenue,
Non pour autant que tu en es venue
Et que dans toy ie me voy vn pourtraict
Du poil, du teint, de la taille, & du traict,
Façon, maintien, parolle, contenance,
Et l'aage seul en faict la difference:
Ny pour nous voir tant semblables de corps,
Ny des esprits les gracieux accords,
Ny ceste douce aymable sympathie,
Qui faict aymer la semblable partie,
N'ont point du tout causé l'entier effect
De mon amour enuers toy si parfaict,
Ny les efforts mis en moy par nature,
Ny pour autant qu'es de ma nourriture.
Mais le penser, qu'entre tant de mal-heurs,
De maux, d'ennuis, de peines, de douleurs,
Suiection, tourment trauail, tristesse,
Qui puis treze ans ne m'ont point donné cesse,
Tu as, enfant, apporté vn cueur fort,
Pour resister au violent effort
Qui m'accabloit, & m'offris dés enfance
Amour, conseil, support, obeissance.
Le tout puissant à qui i'eu mon recours,
A faict de toy naistre mon seul secours:
Or ie ne puis de plus grands benefices
Recompenser tes louables offices,
Que te prier de faire ton deuoir

Enuers la Muse & le diuin sçauoir.
„ Mais le vray centre & globe de l'estude
„ C'est de donner à vertu habitude,
„ Et se vouloir en elle insinuer,
„ L'abit se faict difficile à muer.
Tu es au temps pour apprendre bien nee,
Et sembles estre aux Muses inclinee,
Le Ciel te face auoir tant de desir
Des sainctes mœurs le seul iuste plaisir,
Et le Dœmon, qui l'œuure a commencee
Guide si bien l'effect de ta pensee,
Que tesmoignant à la posterité
Combien d'honneur tu auras merité,
Tu sois vn iour par vertu immortelle,
Ie t'ay tousiours souhaitee estre telle.



Extraict du Priuilege du Roy.

IL est permis à Abel l'Angelier marchand Libraire en ceste ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé : *Les œuures de mes Dames des Roches de Poëtiers Mere & Fille.* Et sont faictes expresses deffences à tous autres Imprimeurs, ou Libraires d'imprimer ou vendre ledict liure iusques au temps & terme de dix ans sans le consentement dudict Angelier, sur peine de confiscation des liures qui se trouueront imprimez, & d'amende arbitraire. Et oultre voulõs qu'en mettant ce present extraict dans ledict liure, il soit tenu pour deuëment signifié: comme plus amplement est declairé aux lettres datees du douziesme iour de Iuillet mille cinq cens soixante & dix-huict.

Signé par le Roy en son Conseil.

LE VOAYER.

AV ROY.

Sire, durant l'effort de la guerre ciuille,
Ie plaignois le malheur de nostre pauure ville:
I'esleuois iusque au ciel ma parole & mes yeux,
Ayant le cueur espoint d'vn ennuy soucieux.
Mais, helas! ce pendant que ma triste pensee,
De tant de maux publics griefuement offencee,
Alloit sur les autels: i'apperceu deux maisons
Que i'auois au faubourg, n'estre plus que tisons.
Et si ce n'eust esté que la perte commune,
M'estoit cent mille fois plus aspre & importune:
A peine eusse-ie pu m'apaiser promptement,
Voyant mon peu de bien se perdre en vn moment.
Ces maisons pouuoient bien valoir deux mille liures,
Plus que ne m'ont valu ma plume n'y mes liures:
Qui seront inutils s'ils n'ont ceste faueur,
Que vostre majesté estime leur labeur.
Depuis, i'ay entendu que vostre main Royalle,
A ceux qui ont perdu, se monstre liberalle:
Et que vostre bonté les veut recompenser:
Voila l'occasion qui m'a fait auancer,
Sire pour vous offrir ma treshumble requeste,
Priant le Seigneur Dieu vous couronner la teste
De l'heur de Salomon, comme de ces vertus:
De voir vos ennemis à vos pieds abbatus,
D'acomplir vn tresbeau & treslong cours de vie,
Sans auoir de mourir n'y crainte, n'y enuie:
D'establir pour iamais ce regne ferme & seur,
Et d'y laisser de vous vn digne successeur.

O de mon bien futur le frelle fondement!
O mes desirs semez en la deserte Arene!
O que i'esprouue bien mon esperance vaine!
O combien mon trauail reçoit d'acroisement!
O douloureux regrets! ô triste pensement
Qui auez mes deux yeux conuertis en fontaine!
O trop soudain depart! ô cause de la peine
Qui me fait lamenter inconsolablement!
O perte sans retour du fruit de mon attente!
O Espoux tant aimé, qui me rendois contente!
Que ta perte me donne vn furieux remort!
Las! puis que ie ne puis demeurer veufue & viue,
I'impetre du grand Dieu que bien tost ie te suiue
Finissant mes ennuis par vne douce Mort.

O miserable estat où ie me voy posee!
Dont i'ay tousiours au cueur vn amer souuenir:
Qui me fait le cerueau fontaine deuenir,
Dont l'humeur par les yeux n'est iamais espuisee.
Si ie sens quelque fois ma peine reposee,
C'est vn presage seur du malheur aduenir:
Et le menteur espoir, n'a pu entretenir,
La promesse qui m'a longuement abusee.
Ainsi donc le printemps & l'esté de mon aage,
Dont l'Autonne cruel despouille le feuillage,
Sans fruit & sans plaisir se passe vainement.
Les tristesses, qui sont dedans mon ame encloses
Ayant formé de moy mille Metamorphoses,
N'ont pourtant transformé mon extreme tourment.

Ce monstre a cent pourtraicts porté de l'esperance
Subiect & argument de nos tristes Martels:
Se voyant comme vn Dieu leué sur les Autels,
Et que l'opinion triomphoit de science:
Quita de la Caos l'Antique demeurance,
Voulant encore vn coup la guerre aux immortels,
Quand vn nouueau Demon, du genre des mortels,
Par le vouloir diuin vainquit sa violence.
Ia des sept gouuerneurs le pouuoir estonné,
Demandoit à Themis, s'il estoit destiné
Qu'vn mortel ruast ius ceste grande Chimere
Lors que du Iouuenceau le courage inuaincu,
Prenant encre & papier pour glaiue & pour escu
Assura la Caos, la terre & la lumiere.

Iuge qui reduisez en leur perfection,
Les droits Ausonien, de Hellas & de Sparte,
Qui au mers de procés estes l'encre & la carte
Pour guider seurement la nauigation.
Iuge qui sans faueur, enuie ou passion,
Faites que le droit saintement se departe,
Premier que mon prier deuant vous se parte,
Oyez au nom de Dieu ma supplication.
Treze ans sont ia passez que cherchans la iustice,
Nous auons voyagé, plus que ne feit Vlisse,
Pour trouuer vn arrest, qui nous pust arrester:
Nos arrets nous ont mu au destroit de Sicile,
Tirez de Caribdis nous retombons en Scylle:
Soyez nous s'il vous plaist Palas & Iupiter.

Triste penser, qui me rends taciturne,
Que dans mon sein tu glissas promptement!
Quand vn procez cousu à clous d'aimant
Me feit changer Apolon pour Saturne.
Depuis ce iour, le ciel & la fortune,
L'air & la terre & tout autre Element
Ont coniuré l'incroyable tourment,
Dont toy mon cueur, sens la peine commune.
Mon dieu faut-il, que ta belle ieunesse,
Et ta douceur, du malheur qui me presse
Indignement sente le dur effect?
Ainsi Cadmus feit au serpent l'outrage,
Et vne voix menace le lignage
Pour le peché que l'Ayeul auoit faict.

Si quelque fois ta gentille ieunesse,
Par ses discours naifuement bien faits,
A soulagé le miserable faix
Qui abortif auança ma vieillesse:
Le rhume froid, qui maintenant te blesse
M'en fait payer l'vsure à si grand fraicts,
Que ie ne sçay (pauure moy) que ie fais:
Tant ie resens ta peine & ma tristesse!
Deq mon doux soin reprends vn peu ta force,
Ayes pitié de ceste frelle escorce:
Ie te suply par ta chaste beauté,
Par ta douceur, par l'amour maternelle,
Par le doux suc tiré de la mamelle,
Et par les flancs qui neuf mois t'ont porté.



LES OEVVRES DE M. DES ROCHES DE POETIERS.

Ode 1.

SI mes escris n'ont graué sur la face
Le sacré nom de l'immortalité,
Ie ne l'ay quis non plus que merité,
Si ie ne l'ay de faueur ou de grace.

Ie ne descry Neptune en sa tourmente,
Ie ne prins pas Iupiter irrité,
Le vase ouuert, la fuite d'equité,
Dont nostre terre à bon droict se lamente,

L'enfant venu de Porus & Pœnie,
Qu'on dit brusler le plus froid des glaçons,
Se plaist d'ouyr les superbes chansons.
Et ie me play d'vne basse armonie,

Mais qui pourroit, chargé de tant de peine,
L'esprit geenné de cent mille malheurs,
Voire Apollon reuerer les neuf Seurs,
Et dignement puiser en leur fontaine.

Le Ciel a bien infuz dedans nostre Ame
Les petis feux principes de vertu:
Mais le chaud est par le froid combatu,
Si vn beau bois n'alimente la flame.

Nature veut la lettre & l'exercice
Pour faire voir vn chef-d'œuure parfaict:
Elle bien sage en toutes choses, faict:
Ses premiers traits limer à l'artifice.

Noz parens ont de loüables coustumes,
Pour nous tollir l'vsage de raison,
De nous tenir closes dans la maison
Et nous donner le fuzeau pour la plume.

Trassant noz pas selon la destinee,
On nous promet liberté & plaisir:
Et nous payons l'obstiné desplaisir
Portant le dot sous les loix d'Hymenee.

Bien tost apres suruient vne misere,
Qui naist en nous d'vn desir mutuel,
Accompagné d'vn soing continuel,
Qui suit tousiours l'entraille de la mere,

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouuoit quelque peu façonner
Où les marys ne nous feront sonner
Que l'obeir, le soing, & l'auarice.

Quelcun d'entr'eux, ayant fermé la porte
A la vertu nourice du sçauoir,
En nous voyant craint de la receuoir
Pource qu'ell' porte habit de nostre sorte.

L'autre reçoit l'esprit de ialousie,
Qui possesseur d'vne chaste beauté:
Au nid d'Amour loge la cruauté,
En bourrellant sa propre fantasie.

Pyrrha choisist vne claire semence
Pour repeupler le terrestre manoir
Et Deücal sema le caillou noir,
Dont le Ciel mesme a faict experience.

Mon Dieu, mon Dieu combien de tolerance,
Que ie ne veux icy ramenteuoir!
Il me suffit aux hommes faire voir
Combien leurs loix nous font de violence.

Les plus beaux iours de noz vertes annees,
Semblent les fleurs d'vn printems gracieux,
Pressé d'orage, & de vent pluuieux,
Qui vont borner les courses terminees.

Au temps heureux de ma saison passee,
I'auoy bien l'aile vnie à mon costé:
Mais en perdant ma ieune liberté,
Auant le vol ma plume fut cassee.

Ie voudroy bien m'arester sur le liure,
Et au papier mes peines souspirer.
Mais quelque soing m'en viet tousiours tirer,
Disant qu'il faut ma profession suiure.

L'Agrigentin du sang de Stesichore
A dignement honoré le sçauoir,
Qui enuers nous feit semblable deuoir,
Pareil miracle on reuerroit encore.

Dames faisons ainsi que l'Amarante
Qui par l'hyuer ne pert sa belle fleur:
L'esprit imbu de diuine liqueur
Rend par labeur sa force plus luisante.

Pour supporter les maux de nostre vie,
Dieu nous feit part de l'intellect puissãt
Pour le reduire à l'intellect agent
Maugré la mort, la fortune, & l'enuie.

Ode. 2.

AINSI que la lumiere
Dompte l'obscurité,
La science est premiere
Mais tout est vanité.

Ce qui fut vray-semblable
Selon l'antiquité,
Se contera pour fable
A la posterité.

Nostre principe est songe,
Nostre naistre mal-heur,
Nostre vie mensonge,
Et nostre fin douleur.

Qui dresse l'edifice,
Qui le rend plus tortu,
Qui embrasse le vice,
Qui ayme la vertu.

Qui chemine en tenebre,
Qui ayme la clarté,
Qui ioint son iour funebre,
A sa natiuité.

Toute chose a son terme,
Et ne le peut passer,
L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne sçauroit penser.

La seure sapience
Suit la grand' vnion,
Et l'humaine science
N'est rien qu'opinion.

Les fleuues par leurs courses,
De grans se font petis,
Puis reprennent leurs sources
Dans le sein de Tethys,

Le ciel, la terre, & l'onde,
Tout a mutation,
Qui cause au petit monde
Diuerse passion,

Qui du Pole Antartique
Connoist le changement,
Où la fable Atlantique
Deduite hautement.

Pour n'auoir de Cassandre
Creu les diuins secrets,
Troye fut mise en cendre
Par l'outrage des Grecs.

De l'ouurage superbe
Par Eufrate laué,
Le Prince paissoit l'herbe
Contre Dieu esleué.

Cyrus montre sa force
Sur les Assyriens,
Crœsus en vain s'efforce
Sauuer les Lydiens.

L'armee est ia sortie
De la hautaine tour,
La Royne de Scythie
Luy faict semblable tour.

Perse & Grece on veit prendre
Au Prince renommé,
Au Monarque Alexandre
Qui naquit tout armé.

Antioche domine
Au mal exercité,
La seconde ruine
De la saincte Cité.

Laconie est heureuse
De Pollux & Castor,
Et Rome glorieuse
Des fils de Numitor.

La Romaine sagesse
Chassa la Royauté,
Et rendit à la Grece
La douce liberté.

Commandant sur la terre,
Ce fort peuple de Mars,
Vne ciuile guerre
L'assaut de toutes pars.

O humaine entreprise
Des Aigles triomphans!
On voit que Rome est prise
Par ses propres enfans.

Pleins de telle demence
Que le Sicilien,
Ou le cruel Mezence
Du peuple Cerien.

On a veu l'Ausonie
Pleine de Thiestes,
Et l'Europe fournie
De nouueaux Orestes.

La fin d'vn tel orage
Demontre le serain,
Mais c'est le seul ouurage
Du grand Dieu souuerain.

Ode 3.

HEVREVX fardeau qui aporte
Tant d'honneur, fusse-ie forte
Pour chanter d'vn ton diuin
L'astre clair, dont la lumiere
Est declarer coustumiere
Le riuage Poëteuin.

Mais ie n'ay pas la puissance
Egalle à la connoissance,
Ainsi que faut le pouuoir:
Si ce que ie puis ie donne,
Ie vous pry qu'on me pardonne
Si ie ne fay mon deuoir.

Quand par plus claires bucines,
Dames graues & insignes,
Vostre loz sera chanté:
Ne desdaignez pas l'ouurage
Qui vous porte tesmoignage
De ma bonne volonté.

Au moins

Au moins mes Dames ne faictes
Comme Iudee aux prophetes
A eux peculiers donnez:
Les vers que bas ie souspire
Sur les fredons de ma lyre
Ne soyent ainsi guerdonnez.

Quelque langue de Satyre,
Qui tient banque de mesdire
Dira tousiours il suffit:
Vne femme assez sage
Qui file & faict son mesnage,
L'on y fait mieux son profit.

L'autre tient que c'est office
De plus loüable exercice
Se leuer vn peu matin,
Dire mal de sa Cousine,
Quereler à sa voisine
Ou festier Sainct Martin.

L'autre vn peu mieux auisee
Se sent beaucoup plus prisee
D'vn habit bien etofé,
D'vne belle decoupure,
D'vn Carquan, d'vne dorure,
D'vn chaperon bien coifé.

Mais quelque chose plus digne
A la dame Poïteuine

Que le braue acoutrement:
Ia desia ell' faict coustume
De choisir l'ancre & la plume
Pour l'employer doctement.

Aussi le Ciel qui a cure
De vous mes Dames, vous iure,
Et ne iure point en vain:
Que vous pourrez de vous mesme
Vous venger de la mort blesme
Sans mendier l'escriuain.

Le *Clain & sa riue molé*
Admirant la docte échole
D'vne si douce leçon:
Furiant contre l'enuie
Donnera pour iamais vie
Aux vers de vostre façon.

Ie vay par vn riche Temple
Pour raporter quelque exemple
Des Dames d'exellent pris:
Mais pour le trop d'abondance
Ou pour mon insuffisance
Ie n'en ay beaucoup apris.

I'y ay pourtant sceu aprendre
Comme la mere d'Euandre
Les Arcades gouuerna,
Par le moyen des loix sainctes

De

De religion etraintes
Que sagement leur donna.

On voit par le rond du monde
Le nom de Ceres la blonde
De temps en temps reflenrir,
Qui garda tant ell' sceut faire
Porte-blez & Legifere
Corps & ames de perir.

De la grand' Deesse armee
Le loz & la renommee
Se borne par l'vniuers:
Moins ne se chante la gloire
Des neuf Filles de Memoire
Ornement des plus beaux vers.

Celle que la Grece vante
Belle, docte, bien disante,
Qui tant de bon-heur acquit,
Le prix qui graue la pare
Porte le nom de Pindare
Qu'en Olympe elle vainquit.

Qui se taira de Camille,
De Tomiris, & de Mille,
Du siecle digne ornement:
Du Nil & de Babylone,
Et de celle dont Ausone
Escrit veritablement.

Voyez les Dames de France
Qui ce monstre d'ignorance
Ont froissé en tant de pars:
Que leur quittant la carriere
Il saute sur la barriere
Esloigné de leurs rampars.

Voy ma fille ma chere ame,
Fortune, Vertu, & Fame,
Se parer de ce beau nom:
Foy, Esperance, Concorde,
Pieté, Misericorde,
Toutes d'immortel renom.

Ode 4.

QVEL *sorcier rëpli d'enuie*
Sur ma languissante vie
A versé tant de poison,
Que l'ame aux sens asseruie
Brusle comme le tison.

Le Mercure ainsi que l'onde
Fusile en sa forme ronde
Se voit sans fin agité,
Et ma tristesse profonde
N'a point de cours arresté.

Ie voy tousiours l'hydre preste
A me marteler la teste

Par

Par contraire mouuement:
Car quād l'vn guerir s'appreste,
L'autre prend accroissement.

L'esprit lent, mort & labile
Le corps sec, froid, & debile,
Souffrir plus que ie ne dis:
Si ie me tire de Scylle
Ie retombe en Carybdis.

Du chef iusques à la plante
Vne humeur froide se plante
Par le millieu de mes os:
Dont la douleur trop pressante
M'oste repas & repos.

Le penser qui ne repose
Le triste effect de la cause
Raporte continuel,
Que ma paupiere fut close
Au sommeil perpetuel.

Ma nef en ce dur orage
Perd le voile & le cordage
Dedans ce fleuue inconnu:
He Dieu ie fay le naufrage
Quand le serain est venu

Ie seray saine & entiere
Quand la forme & la matiere

Par leur alteration
Feront la terre heritiere
D'autre generation.

Ode 5.

LORS que la cause des causes
Vnist les freres diuers,
Dont l'ame de l'vniuers
Tient les puissances encloses
Qu'à longs traits le soleil verse
Sur les mortels animaux
Dont la nature diuerse
Receut les biens & les maux.

Le sens commun fut la bride
Des animaux sans discours,
L'homme serena son cours
Par vne plus douce guide:
Suiuant la raison diuine
Il peut l'apetit dompter,
Et separer l'Androgine
S'il se laisse surmonter.

Le sacrifice d'enuie,
Fut faict du premier Adam
Qui aux delices d'Edem
Gousta de l'arbre de vie:
Et dechassa l'innocence

De ce monde vitieux,
Et la Vierge & la Balance
Prirent le chemin des Cieux.

Cette gent enuenimee
Se deuoit aneantir,
Dieu se voulut repentir
D'auoir la terre formee,
Là Thetis clost & enserre
Les corps dans les floz noyez;
On voit les filz de la terre
Sur leur mere foudroyez.

La douceur & la clemence
De Pyrrha & Deücal,
Ont rompu le iuste cal
De la diuine vengeance,
Qui voulut ce petit reste
Soulager d'vn si grand faix
Montrant son bel arc celeste
Heureux signacle de paix.

Ce bon pere pitoyable
Nous laissa de iustes loix,
Et les Heroes pour Rois
Dessus la terre habitable:
L'ame à la vertu s'accorde
Suiuant la diuinité,
Le corps tient le periode
Regi par necessité.

Regnant Vranus & Rhee
Sur la basse region,
La vraye religion
Rendoit la terre doree:
Quand la Cohorte du vice
Sortant de son propre lieu,
Courut demander iustice
Deuant le trosne de Dieu.

Tachant de son mesme crime,
L'ange le plus precieux,
Que l'erreur ambicieux
Plongea au fond de l'abisme:
Lors la diuine puissance
Apella l'Humilité,
Qui par l'effort de sa lance
L'orgueil a precipité.

Le vice connoist les bornes
Qu'il ne doit outrepasser,
Mais desireux d'offencer
Veut or' eleuer ses cornes:
Tousiours la grande Chimere
Dont l'homme a esté basti,
Tousiours cette antique mere
Se range de son parti.

Soudain la vertu diuine
D'vn cueur braue & inuaincu
Donne l'espee & l'escu.

A la

A la troupe feminine,
Qui iusqu'à la riue noire
A le monstre combatu,
Puis d'vn Cantique de gloire
Va loüangeant la vertu.

Ode 6.

POVR tenter ma patience
Vous me dictes quelquefois
Qu'il vous semble que ie vois
A la source de iouence.

Quand i'aurois en mon courage
La seuere majesté,
Dont la graue antiquité
Se feit heureusement sage.

Quand d'vne Tigre felonne
D'vn Panthere ou Leopard
Ore ie serois le part
D'vne Ourse ou d'vne Lyonne.

Quand vn cruel Roy de Cere
Regiroit mes quatre humeurs,
Quand i'aprouueroy les mœurs
D'vn Alexandre de Phere.

Quand le tourment domestique
Qui blesse dans la maison,

Auroit pillé ma raison
Comme le repos publique.

Si auray-ie l'ame atteinte
D'vne extreme marrisson
Oyant le tragique son
D'vne si iuste complainte.

L'obiect triste & lamentable
Deuant noz yeux presenté
Faict la mesme cruauté
De noz mal-heurs pitoyable.

Voyant ces nouueaux Ephores,
Ces contrerooles des Rois
Violer les sainctes loix,
Et la Deité encores.

Meurdrir le pere & le frere
Comme Oedipe ou Thyestes,
Comme nouueaux Orestes
Tuer l'innocente mere.

Dessous le tiltre honorable
De vaine religion
Semer la contagion
Dont la France est incurable.

De main sacrilege & forte
Ce malin peuple de fer

Tirer du fond de l'enfer
Sa renaissante Cohorte.

Abolir le sainct office
De l'Euesque souuerain,
Tirer l'Anglois & Germain
A son sanglant sacrifice.

Dessous ce pretexte mesme
D'vne serue liberté
Nous offrir la cruauté,
Le mensonge & le blasphème.

Rauir la vierge Vestale,
Violer son chaste vœu,
Vomir l'impudique feu
D'vne affection brutale.

Vous voyez ceste inclemence
Que ie plains en triste voix:
Deuinez donc si ie vois
A la source de iouence.

Ode 7.

L'*Esprit residant sur les eaux*
Tira du sein de la Cahos
La premiere semence,
Raporta le nombre à l'vny,

Liant l'Atome indefiny,
D'ordre & d'intelligence.

L'ame de ce grand vniuers
Agita les membres diuers,
D'accord & sympathie:
Donna pour loy aux plus mutins
Les ineuitables destins
De la sage Adrastie.

Cet animal sage & parfaict
Reduisant la force à l'effect,
Par le vouloir du pere:
Sema le froid, lent & gelé
Parmy l'actif prompt & bruslé,
Qu'vn doux moyen tempere.

Le tout au verbe compassé,
L'œil du grand Dieu s'est abaissé
Sur les lampes errantes,
Sur l'air qui change en vn instant,
Sur l'element ferme & constant,
Sur les sources courantes.

Par son diuin entendement
Il reigla du haut firmament
La puissance supreme:
Le discours, & la volonté,
La raison, & la volupté,
Le diuers, & le mesme.

Il voulut former de ſa main
L'homme deuot, clement, humain,
D'excellente nature:
Luy leuant la teſte & les yeux
Pour contempler dedans les Cieux,
Sa diuine peinture.

L'homme domté des paſſions,
Porté par ſes affections
Perd ſa claire conduite:
Luy qui eſtoit celeſte né
Eſt miſerable retourné,
En la terre maudite.

Mais celuy qui plein de raiſon,
Connoiſt que l'ame en ſa priſon
Eſt des ſens mal guidee:
La retire de ce bas lieu
Pour chercher le ſouuerain Dieu
En ſa plus belle idee.

Ode 8.

L'Honneur proüeſſe, & la vertu,
Sur le ſommet deux fois pointu,
Reſumoyent les loix de la Parque
Deſſus le ſiege de Poetiers
Où tant de braues Cheualiers
Chargerent la fatale barque.

Themis roüant son œil ardant,
Par l'Orient & l'Occident,
De l'Essedon au Garamente:
Tirant sa formidable voix
Poetiers, dit elle à ceste fois,
Escoute les vers que ie chante.

Or' que Typhon faict denicher,
De ce miserable Rocher
Ces monstres viuans de rapine:
Le ieune Hercule Guisien
Sur le bord Acherontien
Les sacrifie à Proserpine.

Voy-tu quel nombre d'ennemis
Au sommeil d'ærain endormis
Par ce valeureux chef de guerre,
Plusieurs sont ia des floz couuers,
Les autres gisent à l'enuers,
Dessus la face de la terre.

Ils ne seront de l'eternel
Receuz au cloistre supernel,
Et mesme leur triste auanture,
Ne peut permettre que leurs os
Iouyssent d'vn commun repos
D'vne honorable sepulture.

Comme ils pensoyent tenir le pont,
On veit de ce Cocles second

La hardiesse seure & pronte,
Qui le rompit deuant leurs yeux,
Et de leurs assauts furieux,
Ils eurent la perte, & la honte.

Plusieurs seigneurs d'illustre sang,
Suiuant leur chef marchent de rang
Curieux d'vne belle gloire:
Plusieurs en ce dangereux pas
Par vn plus loüable trespas
Changent leur vie à la victoire.

La poudre, la bale, & le son
Du beau & vaillant Briançon
Emportent la saincte ceruelle:
Qu'vn Dæmō prend soigneusemēt,
Puis Iupiter tout promptement
En faict vne Pallas nouuelle.

Parmy ces effroyables coups,
Ie voy le grand guerrier Onoux
Tombé sur la riue du fleuue,
Il est (ô doloreux meschef!)
Blessé mortellement au chef
Malgré le casquet à l'espreuue.

Voicy le hardy Boisf-iourdain,
Qui le releue de sa main
Sans abandonner l'entreprise:
Bien que froißé, cassé, battu,

Leur nombre cede à sa vertu,
La breche par luy est reprise.

Tandis ce grand Orithien,
Cherche tousiours nouueau moyen,
Pour faire vne braue sortie
Sur cet Harpiac estranger
Lequel descend pour te manger
De l'extremité de Scythie.

Tes murs sont presque ruinez,
Tes souldars morts ou mutinez,
Tu languis de faim qui te presse:
Toutefois ce genereux cœur,
Iamais vaincu, tousiours vainqueur
Te leuera de ton opresse.

Contre l'Armoric & l'Anglois,
Tu soustins le sceptre, & les loix
Par deux Vierges Roines guidee:
Tu te sauuas diuinement,
Et ores tu es sainctement
Par le grand Guisien gardee.

L'Hebrieu arresta le soleil,
Le petit Clain en cas pareil
Reuerant sa puissance forte:
A faict vn lac dedans le pré,
A diane, & Pallas sacré,
Contre le courant qui l'emporte,

Les

Les Manes sont tous resiouis
Au tour de ce grand Roy Louis,
Qui de son illustre semence
Voit sortir ce braue seigneur,
Dont le conseil, force, & bō-heur
Soutient le beau lys de la France.

Preste l'oreille à ce doux bruit,
Voy-tu ce viel Sennacherib
Rompu par la force de l'Ange:
Voy-la Femme de ce guerrier
Celebrer le digne Laurier,
Au Po, au Iourdain, & au Gage.

Ode 9.

IE sçay bien qu'auāt le trespas,
Vn seul bō-heur ne se voit pas
En ce bas seiour où nous sommes:
La boëte pleine de trauaux,
Sema l'infini de ses maux
Dessus les miserables Hommes.

Amodont & la volupté
Ont l'Hydre nouueau enfanté
Masqué d'vne vaine apparence
Prenant ce mal-heureux desir,
La robbe du iuste plaisir
Qui faict au ciel sa demeurance.

Si nous sommes tētez d'honneur,
De richesse, ou quelque bon-heur,
Gardons que nostre esprit debile
Suiue son premier mouuement,
Les Cieux resistent prudemment
Au mouuoir du premier mobile.

L'estoile nous peut auancer
Mais non pas pourtant nous forcer,
L'homme est forgeur de sa fortune
Reprimant son affection,
Il reprime l'influxion
De son Mars & de son Saturne.

Sonnets.

LE Moteur eternel, de ce grand vniuers
Commencement & fin, la diuine pensee
Qui tient dessous ses pieds la terre balancee,
Et qui au fōd du cœur voit les secrets ouuers.
Reserua en ce temps, amer, dur & diuers,
Où semble que l'Astree est de chacun chassee,
A montrer la vertu du haut Ciel abaissee
Pour ceindre tō beau chef de rameaux tousiours vers.
Bien qu'icy nous voyons, Neron & Domitie,
Et qu'vn nouueau Breüs ait la terre obscurcie
Ton honneur graue & sainct luist de si clair flambeau:
Que le Siecle est heureux, où tu es descendue
Pour miracle nouueaux, Car Dieu t'a deffendue
Du vice, de l'oubly, du temps, & du tombeau,

Sur le Pole en certain compas,
Le Ciel graue & rapide tourne:
L'an en serpent sa fin retourne,
Et reprend vie en son trespas.
Las nous ne luy ressemblons pas,
Le destin prend mieux qu'il ne donne:
Luy qui principe & fin ordonne
Guide noz pieds d'vn autre pas.
Nostre chef sans retour s'incline,
Mais celle part qui est diuine
Ne sent les iniures du temps.
Ainsi voit on vostre excellence
Tourner en la circonference
De son perdurable Printemps.

Le corps, l'ame & l'esprit, reçoiuent leur essence
De l'Element, de l'Astre, & de la Deité:
Soit par la rectitude, ou par l'obliquité,
Ou soit par les effectz de moienne puissance,
Dieu donne à nostre esprit la sage intelligence,
Et par elle nous ioint à sa diuinité:
L'ame par la chaleur & par l'humidité,
Des deux astres luisans connoist la difference.
Le corps de terre & d'eau reçoit accroissement
Par l'air, & par le feu, & par son aliment,
Desquels trop augmenté, il s'efforce de nuire
A l'ame, qui s'altere auecque le tison,
Et à l'esprit diuin le priuant de raison,
Si par intelligence il ne se veut conduire.

Le plus melancolic quelquesfois se recree,
Fut le graue censeur plein de seuerité,
Le *Theologien rempli de sainctete*
Aux meditations quelque plaisir se cree.
Mais quand on est blessé en la teste sacree,
Le *cours de nostre bien est du tout arresté,*
Ce mal a tout soudain l'indiuidu gasté,
Nous metamorphosant trop pis qu'vn autre Ascree.
Le triangle admiré qui tient l'ame atachee
Aux organes du corps, la raison empeschee,
La veüe, le parler, & le plus doux ouir,
Ont au cerueau blessé leur puissance finie,
Et l'esprit qui viuoit de la douce armonie,
Entre tant de discors ne se peut esiouir.

Ayant souffert treze ans d'vne iniuste puissance
L'*ennuy, & le trauail, la peine & la douleur,*
Ont pris si forte place au centre de mon cœur
Que ie n'y trouue lieu pour la seule esperance.
On me dit que le temps guerit la violence,
Et qu'vn mal coustumier n'a plus tant de vigueur,
Ce*la est vain en moy, ie sens mesme rigueur*
Bien qu'ores ie ne voy que douceur & clemence.
Pource que si long temps mon mal-heur a eu place,
En le voulant chasser il laisse telle trasse
Qu'on ne peut releuer l'edifice destruit.
L*a triste passion dont i'ay l'ame offensee*
M'a tant blessé le corps, l'esprit, & la pensee,
Que ce bien tard venu n'aporte point de fruict.

Sera iamais la fortune assouuie
Du mal sans fin en mon cœur renaissant,
Las que i'endure (ô Seigneur tout puissant!)
Guide mon ame en l'eternelle vie.
Voy à mes sens ma raison asseruie,
Ma foible force, & mon trauail pressant,
Si mon prier (ô Dieu) m'estoit decent,
I'ay seigneur, i'ay de mourir bonne enuie.
O bien heureux dont la mortalité,
Par foy se guide à la Diuinité
Purifiant ceste tache imparfaicte.
Heureux qui plein de prudence & raison,
Par viue foy dit en son oraison,
Du seigneur Dieu la volonté soit faicte.

Pleurant amerement mon douloureux seruage,
Qui tient mon corps mal sain, mon esprit en souci,
Le cœur comblé d'amer, le visage transi,
Cachant l'ombre de vie en vne morte image.
Ie cherche vainement qui l'esprit me soulage,
Le Medecin du corps i'eprouue vain aussi,
D'vn front Saturnien, d'vn renfrongné sourci
Ie trouue tout amy en amitié volage.
Voyant donc mes mal-heurs croistre en infinité,
N'eprouuant rien qu'ennuy, peine & aduersité,
Vn celeste desir esleue ma pensee,
Disant, il ne faut plus en la poudre gesir,
Il faut chercher au Ciel le bien-heureux plaisir,
„ N'espere pas salut en vne nef cassee.

Quelqu'vn mieux fortuné dira de ma complainte,
Mes douloureux soupirs, & mon gemissement:
Cette cy n'eut iamais que mal-contentement,
On ne voit que rigueur dessus sa charte peinte.
Est-ce vne histoire vraie, ou vne fable feinte,
Se veut elle exercer sur vn triste argument?
La perte du repos me faict plus de tourment
Cent & cent mille-fois que ie ne fay de plainte.
Par le repos perdu i'ay la raison blessee,
I'ay le discours rompu, la memoire offencee,
L'aprehension faict mon cerueau distiller.
Le feu de mon esprit perd sa douce lumiere,
Et ne me reste plus de ma forme premiere
Sinon que i'ayme mieux escrire que filer.

Les Prestres de Memphis pillerent de l'Indie
De leur docte sçauoir le premier rudiment,
La Grece de l'Egypte eut son commencement,
Passant ses geniteurs d'vne audace hardie.
Puis le peuple de Mars connut la maladie
Qui vient de l'ignorance, & embla doucement
Des trois & de l'Hebrieu le plus digne ornement,
Le François la faueur de ces quatre mendie.
Mais tout ainsi que l'or qui par le feu s'affine
Est plus clair & luisant qu'au sortir de sa mine,
Le François se verra mieux que nul autre apris.
D'autant que nostre Prince a surmonté en armes
L'Espaignol, les Anglois, & les Romains gẽs-d'armes,
La Togue de la France aura le premier prix.

Sire, Trayan le Bon vous egale en prudence,
Mais vous le surpassez en saincte pieté,
Vous auez ieune d'ans sur le sceptre porté
Des plus rares vertus la plus digne excellence.
Plutarque prit Traian dés sa premiere enfance,
Le Phenix Amiot vous ha presque alaité,
Son nom est immortel pour sa grande bonté,
Vous estes admirable en douceur, & clemence.
Amiot plein de sens, de prudence, & raison,
De vous & de Traian face comparaison,
Si aurez vous tousiours sur luy cet auantage.
C'est qu'il a commandé vn peuple gracieux,
Vous sur vn peuple armé, braue, & audacieux,
Comme Traian le Bon, & Adrian le Sage.

O Prince aymé de Dieu, quittez vous nostre terre,
Laissez vous ce grand Roy vostre frere germain,
Ores que Dieu & luy, & vostre heureuse main
Auez tiré la paix du ventre de la guerre?
Auez vous tant à cœur la barbare Angleterre,
Vous qui estes clement, courtois, doux, & humain,
Vous qui estes l'apuy du sainct siege Romain,
De l'Eglise de Dieu, de la foy de sainct Pierre?
Mõsieur l'Anglois s'est veu, le meurdrier de ses Rois,
Contempteur du vray Dieu, ennemy de ses loix,
Et fleau capital, du repos de la France.
Au moins souuenez vous que leur dernier seigneur
Par vn semblable nœu, n'esprouuant que mal-heur.
Detestoit le païs, le peuple, & l'alliance.

O genereux seigneur qui si haute entreprise
Meistes heureusement à execution,
Comme vn prudent Fabie, & vaillant Scipion,
Ornant vostre vertu d'vne fortune exquise.
L'authorité du Roy, des loix, & de l'Eglise
Prend pour son ferme apuy vostre protection:
Magnanime seigneur plein de perfection,
La France vous admire, estime, honore, & prise.
Voz gestes (mon grand Duc) feront à l'auenir,
Le vray Historien Poëte deuenir,
La cause, l'argument, le subiect, & matiere,
Vous font le clair flambeau de la posterité,
Laquelle vous loüant selon la verité,
L'on en composera vne Illiade entiere.

Ce Roy dont la vertu est d'autant admiree
Comme plus rarement on la voit imiter,
N'est point enfant de Mars, Mercure, ou Iupiter,
Conceu de flame, foudre, ou de pluye doree.
Vne Louue n'a pas sa mammelle tiree
Pour à ses ieunes ans nourriture prester,
La cheure ou la brebis, ne luy ont faict gouster,
La prudente douceur de sa foy reueree.
Sa volonté sans plus estoit la blanche Charte,
Et l'immortel cizeau des iustes loix de Sparte,
Aussi fut-il amy de la diuinité.
Mais de ces demi-Dieux l'vn a tué son pere,
L'autre a debandé l'arc contre sa propre mere,
L'autre a basti de sang les murs de sa Cité.

Les

Les legitimes Rois, sont enuoyez des Cieux
Pour Lieutenans de Dieu, en supreme puissance:
Ils ioignent la rigueur à la douce clemence,
Car la saincte Iustice est mignonne des Dieux.
Sire, le tige sainct des antiques ayeux,
Qui vous ont mise au chef la couronne de France,
Ont tenu l'vn & l'autre en egale balance,
Et ieune vous passez l'honneur des siecles vieux.
Vostre effigie entr'eux n'a point trouué de place
Au Palais de Paris: la vertu & la grace
Vous ont plus qu'à eux tous d'heur & hōneur promis.
C'est qu'apres voz ans vieux Dieu prenant l'ame in-
Vostre corps dās le Ciel sera faict nouueau signe, [signe,
Et sur les saincts autels voz portraicts seront mis.

Le debord des ruisseaux dont le mont Pyrenee
Feit iadis denommer la gentille Aquitaine,
Predit l'euenement des mutins de Guienne,
Et que Saturne & Mars regiroient sur l'annee.
Sacrileges, larrons, nous ont la loy donnee
Sous le pretexte faux d'vne opinion vaine,
Orleans, Tours, & Blois, sont causes de la peine,
Dont ma pauure Cité se pleint mal-fortunee.
Ce n'est le Bisantin, l'Espaignol, ou Romain
Ce n'est pas l'Escossois, l'Anglois, ou le Germain
Qui nous ont mis au sac, cause de tant de plaintes.
C'est le mutin François qui a faict le deroy
Ne craignant d'offencer vn ieune & iuste Roy,
Apres auoir polu toutes les choses sainctes.

Cambises, & Brenus, deuindrent maniacles.
L'vn blessant à Memphis le Dieu Egyptien,
L'autre pillant aux Grecs le temple Delphien
Où Apollon rendoit le vain de ses oracles.
Des vaisseaux profanez les sacre-saincts miracles
Osterent vie & regne au Babylonien
Artrayctes volant le sepulchre ancien
En lieu profane où sainct n'eut de seurs receptacles.
Si ce grand Dieu permit l'effect de sa vengeance,
Pour ce qui n'a de soy vertu, force, ou puissance,
Saincte ceremonie, esperance, ny foy:
Ne vous punira il, violeurs des saincts temples,
Qui auez des Payens pris les cruels exemples,
Offençant l'Eternel, le pays, & la Loy?

Ieroboan, Iehu, Pisistrate, Lysandre,
Et le prophete faux de la grand' region,
Cettuy là qui arma sa forte legion,
Pour contre le Senat sa puissance deffendre.
Premier que leurs proiects au peuple faire entendre
Vouloient changer l'estat de la religion:
Les François corrompus de leur contagion
Osent de Foy, de Loy, & de Prince contendre.
Voire & de leurs aduis forger vne science
Pres de la liberté, loing de la conscience,
Seduisant les troupeaux des plus simples brebis.
Qui eust presché les mœurs, & la pure doctrine,
Nostre Prince eut vengé l'iniure de Pauline,
Et si eut ruiné le temple d'Anubis.

Puis que le Philosophe est amy de science,
Et que le vray sçauoir gist en la Deité,
Heureux qui pour auoir ce beau nom merité
Chasse l'ambition, l'enuie, & l'ignorance.
Qui par la cause prend de l'effect connoissance,
Trassant le beau sentier de vie & verité,
Et en tant que permet nostre fragilité,
Nous demontre vn rayon de la grand sapience.
En ce temps si amer il ne deffaut d'office
Il batist sur vn fort l'immortel edifice,
De Iustice & de Foy, ainsi qu'il est escrit:
La loy est le seruant qui meine à la Piscine,
Et le sang de l'aigneau la vraie medecine,
Mais il faut que la loy nous meine à Iesus-Christ.

Vous nous preschez souuent, que la chair est fragile,
Parlant de l'abstinence, & de la chasteté,
Et que mignons de Dieu, cousins de verité,
Vous auez eu du Ciel le seau de l'Euangile.
Vraiement ie pense voir le vieux Sadragesile,
A qui l'on a razé la barbe d'vn costé,
Le seigneur supernel regnant en Trinité
Qui d'vn vent de sa voix feit la forme, & l'argile.
A noz premiers parens deffendit la science,
Mais il recommanda la bonne conscience
Pour l'accomplissement des poincts de nostre loy.
C'est ce que l'escriture aux Iuifs impropere,
Qui est fils d'Abraham faict l'œuure de son pere.
Nous allons au seigneur par l'œuure, & par la foy.

Multiplier parolles sans science
N'est agreable à la Diuinité,
Inuectiuer sur la tranquilité,
Subtiliser pour vne indiference.
Vne syncere & bonne conscience,
Vn cœur benin rempli de charité
Garde la seure & sage verité
Par qui de Christ le beau regne s'aduance.
Mais depriser toutes traditions,
Ne reigler point ses imperfections,
Trainer à soy la sotte multitude,
Sont les proiets de ces prescheurs rusez,
Qui ont du nom de Vertu deguisez
L'ambition, l'erreur, l'ingratitude.

Comme le Ciel resiste à son premier mobile,
Ainsi faict la prudence au premier mouuement,
Le discours, le sçauoir, par leur bon iugement,
Liment nostre raison peu caute & mal habile.
Les sens qui sont trompeurs, la memoire labile
N'imaginent le vray que par l'euenement:
Mais l'esprit qui reçoit le diuin mandement,
Comme vn roc agité est ferme & immobile,
Cettuy ne bastit point sur l'incertain du sable
Ains suiuant le sçauoir vtile & profitable
Guide par la vertu l'effect & le propos.
Et cettuy-là qui prend la vertu pour sa guide
Vaincra ces monstres vains comme vn second Alcide
Et iouyra sans fin de l'eternel repos.

Comme par fois la mere au grand Tiphœe,
Ayant receu la celeste clarté,
Tient vn broüillaz dans la nuë arresté
Pour estre trop du soleil eschaufee:
Ainsi voit on la raison estoufee
Par le sensible & par la Volupté,
Cachant le ray de la Diuinité
Dont l'ame fut richement etoffee.
Plongez, perdus dans le gouffre d'Alcine
Logistile est la vraye medecine
Pour nous tirer de l'obscure prison.
Comme Phœbus consomme la fumiere,
L'esprit remis en sa clarté premiere,
Le cheual blanc gouuerne la raison.

Dea si mon œil a decouuert
Cette trame tant demenee,
Ay-ie d'vne main profanee,
Le corbillon d'ozier ouuert.
Ie ne suis de fiel iaune & verd
Comme l'enuie empoisonnee:
Mais quoy! la colere est mal nee
Pour tenir vn secret couuert,
Nous auons plustost l'oraison
Que l'vsage de la raison
Compaigné de la modestie.
Qui hault se veut en soy fier
Est suiet à sacrifier
A l'inconstance de Cynthie.

Monsieur, i'auoy pour moy cette excellence Astree,
Fille du tout-puissant, Deesse de raison,
Belle comme le Dieu de la claire maison
Quand il faict de nouueau aux iumeaux son entree.
Mais litige malin soudain l'a rencontree,
Qui des armes du dol l'a blessee en trahison,
Et humble ie vous fay ma deuote oraison
Pour punir ce mutin qui a la vierge outree.
Comme vn nouueau Prothé il se va transformant
En feu, en air, en eau, en vn autre element
Ainsi que feit Thetis aux mains du Peleide.
Treze ans sont ia passez qu'il me sceut attacher,
Et m'estraint de nouueau au sommet d'vn rocher,
Si la vertu de vous ne m'est vn autre Alcide.

Ains que le grand Hebrieu fust adopté pour fils,
Et qu'il eust son beau nom sacré à la memoire,
L'Egyptien auoit ses loix, fable, & histoire
Dans le riche tresor du temple de Memphis.
Mais auenant le but de son terme prefix
Tombe sur l'Amelite, il est forcé de boire:
L'antique Hellenien ignoroit la victoire
Que contoient à Solon les Prestres de Saïs.
Par Neptune, Vulcan, & la faux coutumiere
Ce qui fut clair & beau perd sa douce lumiere,
Nature symbolise en diuers changemens.
La Muse & la Vertu forcent bien quelque annee,
Mais l'immuable point qui meut la destinee
Nous en cache les fins & les commancemens.

Cette Dame d'honneur parée à l'auantage
Qui voit Europe, Asie, & la Lybie encore.
Qui de ses leures faict couler vn fleuue d'or,
Et d'vn graue maintien serene son visage.
Non plus que la nature a borné son partage,
Où à vn peuple seul deployé son tresor,
S'ell' ayme Delbora plus que le Prince Hector,
Ce n'est pour le pays, le sexe, ou le langage.
Iadis elle changea l'Egypte au Palestin,
L'Olympe renommé pour le mont Palatin,
Puis aux Arabes feit voir sa belle presence.
Connoissant leur sçauoir, discours, & iugement,
Et c'est ores pourquoy trop plus heureusement,
Tant de gentils esprits l'ont arrestee en France.

Ce feu luisant & beau dans nostre œil espandu
Presente ses obiects à l'ame plus diuine,
Le sens le plus capable à toute discipline
Nous offre le loyer au temps bien dependu.
Il donne à la raison ce qu'il a entendu
Qui soudain le reçoit, le polist, & affine,
Monté par ces degrez en la part plus insigne,
L'esprit iouyt du bien par luy tant pretendu.
Luy qui connoist soudain sa demeure eternelle,
Reiette loing les sens qui ont serui d'échelle,
Il pourroit empescher la parfaicte vnion,
De l'heureux intellect qui connoist l'existance
Car les sens plus trompeurs n'ont rien que l'aparence,
L'esprit cherche le vray, les sens, l'opinion.

De parens indispos fortuitement planté,
Ayant le Ciel malin qui si fort nous peut nuire,
Vn mauuais precepteur qui ne sçait pas eslire
Le vray d'auec le faux, le mal de la bonté.
Nous ne faillons d'auteur qui nous ait raconté
Des Prophetes Iuifs le plus cruel martyre,
Meurdris en leurs pays: aussi vous pouuez lire
De Brute & Catilin la grande cruauté.
Le meschant Theodore, & le traistre Rhodon,
Vendent le sang Royal pour vn petit guerdon,
Dont les parens, le Ciel, le pays, & le maistre,
Sont les quatre bourreaux de nostre genre humain,
Et celuy seulement a les Dieux plus à main
Qui prouue en mesme instant le mourir & le naistre.

Le souuerain auec intelligence
Forma le siege à sa Diuinité,
Puis au dessous de son palais vouté
Rengea les sept maistres de l'influence.
En leur donnant sur la terre puissance
Et que par eux tout corps fut agité
Mais desirant sa haute Deité
Faire vn pourtrait de sa diuine essence.
Pour l'ame il feit la terrestre maison
Puis feit l'esprit maistre de la prison
Clair, simple & pur de la plus belle idee.
Lequel pressé du corps funestre & noir
Cherche tousiours son antique manoir
Volant au Ciel d'vne aile mieux guidee.

Il est

Il est certes plus beau de donner que de prendre,
Car l'vn est volontaire, & l'autre violent,
L'vn est prompt & subtil, l'autre tardif & lent:
L'actif, & le Passif en eux se peut comprendre.
Qui reçoit le present sans desir de le rendre,
N'a iamais eu l'esprit marqué pour excellent,
N'allez point sous la Fable vn Histoire celant,
La mesme verité vous veut pour moy reprendre.
On voit des droicts diuins, des gens & de nature
Par l'Histoire profane & la saincte escriture,
Que sous le nom d'ingrat le debteur est compris.
Sinon que le deuoir la puissance surpasse
En cela ie dois trop à vostre bonne grace,
Et à vostre vertu digne de plus haut pris.

L'vn chante les effects dont la sage nature,
D'vne prudente main disposa l'vniuers,
L'autre dont l'esprit clair cherche les Cieux ouuers
Raconte leur pouuoir, leur grace, & leur peinture.
Cet autre mal instruit remet à l'auanture
Le mouuoir continu de tant d'Astres diuers,
Et le mieux auisé veut embellir ses vers
Des passages tirez de la saincte escriture.
La raison de chacun par sa plume est deduite,
L'vn cache verité dans le puys d'Heraclite,
Le plus ingenieux tache de la r'auoir.
Mais tel presume bien d'en auoir connoissance
Qui ne planta iamais dedans sa conscience
La crainte du seigneur principe de sçauoir.

O Dame de clair sang honnorable & insigne,
Qui luisez entre nous comme vn autre soleil,
Vn soleil de Vertus qui n'a point de pareil,
De saincte pieté & chasteté le signe.
Olda pour exposer la parolle diuine
Seconde Delbora en Prudence & conseil,
Sizare voit briser son guerrier appareil
Au son de vostre voix agreable & benine.
Madame ce grand Dieu dont vous estes venuë,
Voulant que vous fussiez diuine reconnuë
Par voz doctes escrits & sainctes actions:
Vous donna vn beau corps du sang Royal de Frãce,
Vn esprit plein de foy, grace & intelligence,
Comme vn sacré seiour de ses perfections.

Ou que nostre sçauoir soit la reminiscence
De ce qui est au Ciel par nous presuposé,
Ou que nature ait bien l'organe disposé,
Pour receuoir en soy la diuine influence:
Ou que nous soyons champ propre à toute semence,
Qui procede du simple ou bien du composé,
Ou bien soit que le ciel ait son tresor posé
En vn subiect qu'il voit digne de sa puissance.
Si est ce que le temps (ô griefue passion)
Surmonte la memoire & l'aprehension
La disposé beauté au fil des ans se passe:
Mais tes beautez de mœurs, ton esprit, ton sçauoir,
Dons que le Ciel en toy admirables faict voir
Par le decours des ans t'aquierent plus de grace.

Le doux sommeil ayant fermé la porte
A mes trauaux, ie voy du Ciel descendre
L'unique oyseau r'alumé de sa cendre,
Qui auoit Mars & Minerue pour scorte.
Son vol repris il laissa l'Aigle forte,
Pour le Germain de la Toison deffendre,
A ses petits la place ie vey prendre,
Comme vn destin inopiné l'emporte.
Lors vn serpent sous vn aspect benin,
Au nid Royal ietta tant de venin,
Que des petits l'aile bien trauaillee,
Volant plus haut qu'on n'eust osé penser,
Faict le serpent sous la terre musser,
Et sur ce point ie me suis éueillee.

O seigneur Dieu esleue ma pensee,
Fay que i'embrasse en grand deuotion
Ta douloureuse & saincte passion,
Payement seur de la loy transgressee.
A toy mon Dieu ma priere est dressee:
Ayde Seigneur mon imperfection,
Deliure moy de tant d'affliction,
Qui m'a du Ciel vers la terre abaissee.
Graue en mon cœur ta iuste verité,
Guide mes pas au sentier d'equité
Benin seigneur en qui seul ie me fie.
Ie veux offrir à ton sacré autel,
O Dieu viuant mon esprit immortel,
Qui mort en moy en toy se viuifie.

Las! où est maintenant ta ieune bonne grace,
Et ton gentil esprit plus beau que la beauté:
Où est ton doux maintien, ta douce priuauté
Tu les auois du Ciel, ils y ont repris place.
O miserable, helas toute l'humaine race,
Qui n'a rien de certain que l'infelicité!
O triste que ie suis, ô grande auersité,
Ie n'ay qu'vn seul appuy en cette terre basse!
O ma chere compaigne & douceur de ma vie,
Puis que les Cieux ont eu sur mon bon-heur enuie,
Et que tel a esté des Parques le decret:
Si apres nostre mort le vray amour demeure
Abaisse vn peu tes yeux de leur claire demeure
Pour voir quel est mõ pleur, ma plainte & mon regret.

Epitaphe de feu maistre François Eboissard seigneur de la Villee son mary.

VEVX-tu sçauoir passant, quel a esté mon estre,
Scaches que la nature, & fortune, & les Cieux,
Noble, riche, & sçauant autrefois mont fait maistre,
Me rendant possesseur de leurs dons precieux.

Apres auoir vescu d'vne loüable vie,
Ie fus pris d'vn catere, & maintenant le fort
Des Parques me guerit de ceste maladie:
Ie mourois en ma vie, & ie vis en ma mort,

Ie fus trente ans Breton, vingt & huict mon espouse
Me retint dans Poetiers lié de chaste amour,

Mon ame deuant Dieu maintenant se repose,
Et mon corps en ce lieu attend le dernier iour.

Mon corps n'est pas tout seul souz ceste froide tombe
Le cœur de ma compaigne y gist auec le mien,
Iamais de son esprit nostre amitié ne tombe,
La mort ne trenche point vn si ferme lien.

O Dieu, dont la vertu dedans le Ciel enclose
Enclost mesme le Ciel, vueillez que ma moitié
Toutes ses actions heureusement dispose,
Honorant pour iamais nostre saincte amitié.

Epitaphe de feu monsieur le Comte de Brissac.

O France que tu es esperdue & dolente!
O tragiques regrets, o peine violente!
Il faut ores, il faut pleurer amerement,
Il nous faut lamenter inconsolablement.
Nous perdons au besoin cette viue lumiere
Dont la clarté merite vne Illiade entiere.
Las faut il que la mort triomphe à cette fois
D'amour, de pieté, de prouesse, & de foy!
Lachesis luy filoit vne si belle vie,
Que sa cruelle sœur luy a porté enuie
Fauchant en sa verdeur cet illustre seigneur,
Qui estoit des François l'honneur, & le bon-heur,
La Palme, le Laurier, le triomphe, & la gloire,
Que les siecles voirront sacrez à la memoire.

O Dieu qui souſtiendra d'vne pareille main
Les trois diuines fleurs & le ſiege Romain,
Qui reduira en paix la rebelle contree,
Qui nous r'apellera la ſaincte vierge Aſtree,
Qui rendra au pays la douce liberté,
O gracieux ſeiour d'honneur, & de bonté,
De prudence, valeur, ſageſſe, & courtoiſie,
Ores tu as au Ciel ta demeure choiſie,
La France auoit en toy l'eſpoir de ſon repos:
Mais las veuue de toy ell' eſt en vn Cahos:
Nous ne regrettons pas que l'ame bien-heuree
Ioüiſſe du repos d'eternelle duree:
Nous plaignons ſeulement noſtre condition,
Ne voyant plus icy ta grand' perfection,
Le ſoldat ne voit plus cette main liberale,
Main, qui eſtoit l'appuy de la grandeur Royale,
Il n'oit plus ta hardie & gaillarde façon,
Ny de ta claire voix l'inimitable ſon,
Voix, dont on ne pourroit raconter la loüange:
Ce n'eſtoit pas la voix d'vn homme, mais d'vn Ange.
O que tu as laiſſé noſtre camp languiſſant,
O combien par ta mort le mutin eſt puiſſant!
La ioye de ſon cœur par ſignes deſcouuerte
Nous faict voir & ſentir l'ineſtimable perte
De ta grande valeur: las faut-il qu'vn pandard,
Vn profane poltron, vn indigne ſoudard,
Ait bleſſé ton beau chef d'vne playe mortelle
Arroſant de ton ſang le dur ſein de Cybelle!
Ah petit Muſſidan ingrat, traiſtre, & mutin,

Qui du second Marcel arrestas le destin,
Dordonne soit par toy à iamais diffamee,
Et de toy grand Brissac viue la renommee.
Ie sçay que ta vertu alluma le flambeau
Qui ne craint le faucheur Lethes, ny le tombeau,
A Lyon dés seize ans tu feis voir ta vaillance,
O vaillant Scipion l'espoir de nostre France:
Vn enuieux Dæmon, Dæmon plain de mal-heur
A tousiours poursuiuis les hommes de valeur,
Il poussa le grand Roy dans la fatalle ville,
Il se montra hideux au Prince de Sicille,
Le petit Oplites a veu Lysandre mort,
Pyrrhus dedans Argos esprouua mesme sort:
Par ce mesme Dæmon Brutus perdit la vie
Ce Dæmon qui fut fils de despit & d'enuie,
Entendit ton beau nom en Hongrie vanter,
En Itale & à Malthe il ouyt raconter
Ta proësse incroyable, & puis veit la Caderue
Que tu feis de ta main sur cette gent proterue:
Combien dedans Paris te montras tu vaillant
Assailly du mutin, ou bien en l'assaillant?
Cholons connoist assez, Vallery à faict preuue
Comme en vn corps menu la forte ame se treuue,
Toy seul de trois fleaux as l'ennemy batu
Par le sage conseil, fortune & la vertu:
Consoulant, Perigueux, Iazeueuil, & les Anses
Connoissent de Brissac les grandes excellences,
La Mothe, & Chasteau-neuf: ton bras victorieux
Remplist d'ombres sans corps le grand bord Stygieux,

Qui craignans de Minos le iugement supreme
Ont appellé Typhœe, Anthee, & Polypheme,
Disant nous auons bien osté le sceptre aux Rois,
Abrogez leurs edicts, leurs polices, & lois,
Allons prendre les Cieux, noz forces bien vnies
Pourront en raporter des gloires infinies:
Si la terre ha en soy maints animaux diuers,
Les Cieux en sont trop plus parez, pleins & couuers.
Le Ciel montre en ce lieu vne claire ouuerture
Par où l'esprit se range à la vie future,
Quand il doit prendre vn corps du plus bas element,
Ou receuoir au Ciel son dernier iugement.
Ia desia ces mutins vouloient venir aux prises
Lors que l'Ange Michel connut leurs entreprises.
Michel (ô grand Brissac) te voit tenir le lieu,
D'vn Iudas Machabee entre le peuple Hebrieu,
Il sçauoit bien que Dieu par sa diuine grace,
(O Comte sans pareil) te gardoit vne place
Entre les bien-heureux & plus dignes esprits,
Que le sainct Ange guide au celeste pourpris:
Les siecles sont presens, les temps & les annees,
Les saisons, & les mois, iours, heures, destinees,
Dans l'esprit de Michel: il voit qu'il est saison
Que tu laisses du corps la gentille prison,
Que Dieu redemandoit ton ame tant exquise
Et les sept Gouuerneurs la luy auoient requise:
Tu portas en mourant Trophees infinis
Comme estant des Guerriers la perle & le Phenix,
Passant de l'Acheron la source violente.

Tu vi-

Tu visitas Minos, Æaque, & Radamenthe,
Puis ayant sur le front la merque de l'Aigneau,
Suiuois le trac batu du bien-heureux troupeau,
Lors que les gais esprits du beau champ Elisee,
Voyant monter au Ciel vne ame tant prisee
Afferment n'auoir veu en terre ton pareil;
Et si ont visité l'vn & l'autre soleil.
Voicy Dece, Cocles, Camille, les Sceuoles
Qui desirent te voir, mais soudain tu t'en voles
Au cloistre supernel, trauersant le seiour
Du disert fils de Maye & du pere du iour.
Quand le grand Roy Henry te veit au sainct repaire
Il apella soudain le Mareschal ton pere:
Ie croy, dit-il (Brissac) que vous n'ignorez pas
De l'Achille François le bien-heureux trespas,
Il est mort ieune d'ans: mais quoy? sa renommee
A bien plus d'vne Leuctre ou d'vne Mantinee:
A peine son beau teint s'ornoit de la Toison
Qui renomme Cholcos en l'honneur de Iason,
Qu'il eut de cent Lauriers la teste enuironnee
Et de Meurthe cent fois dignement couronnee.
Lors ton pere voyant son cher & doux souci
Serena ses beaux yeux, le frond, & le sourci,
Disant, ô mon enfant, ô bonne nourriture,
Mon trauail, mon desir, ma gracieuse cure:
O mon fils bien aymé le seigneur a permis
Que nous vaincrons par toy noz plus grands ennemis:
Tu estois Couronnel sur les bandes Françoises
Qui ont planté le lys aux terres Piedmontoises.

Mainte lance branloit sous ton beau Regiment,
Et le cueur des François à ton commandement:
Mais tu es maintenant sur le beau mont d'Arete
Pour perdre les neueux du viel monstre de Crete,
Pousse les dans la barque au viel Nocher Charon,
Qu'ils passent sans retour la riue d'Acheron;
Courage mon enfant ton ame genereuse,
N'a iamais entrepris chose plus glorieuse:
Voy tu le grand Henry l'amour du genre humain,
Le bon Roy de Nauarre, & le Prince Lorrain:
Esleuant ton beau chef tu rompis ton silence
Puis adorant des trois l'vnité de puissance
Tu feis ton oraison, en disant (o Seigneur)
Qui de grace m'as faict digne de tant d'honneur,
Que de me donner part de ce bel heritage,
Et auoir pres de toy assigné mon partage,
Ie scay, Verbe diuin, que tu as par ta mort
Abatu le peché, le serpent, & la mort.
O Seigneur tout-puissant tu m'as tiré du monde
Où l'homme n'est sinon l'onde qui pousse l'onde,
Vn ombre, vn songe vain Simulacre qui fuit
Ainsi que Boötes quand le soleil reluit:
A toy soit gloire, loz, & graces infinies,
Dieu vous tienne en sa garde, o sainctes compaignies:
Et vous mon pere cher, oyez ma ieune voix,
Dieu donna aux François la race des Valois,
Qui de France ont chassé l'ignorance barbare,
Et le vice plongé au gouffre du Tartare:
Vous auez quatre Rois de ce Tige seruis,

Et i'ay voz beaux sentiers heureusement suiuis,
Seruant Charles mon Roy, sainct hõneur de la France,
A qui i'auoy voüé mon cueur dés mon enfance,
Et le regret qui tient mon esprit transporté,
C'est que ie n'ay laissé la France en liberté.
O grand Roy, dont le nom ne suit la morte cendre,
Roy! qui as mis au Ciel la viue Salemandre:
Et toy qui as laissé ton sceptre fleurissant
Mets, Bouloigne, & Calais honorent ton croissant,
Et vous François second, le Ciel vous est prospere,
Mon Duc qui est des trois le neueu, fils, & frere,
A de son ieune bras combatu le mutin,
Qui faisoit de la France vn publique butin:
Ia de cest Achelois la force il a rompue,
Que de l'Hydre bien tost soit la force abatue,
Par cest excellent Duc, magnanime & courtois,
Vn Astre bien heureux puisse garder les trois.
Tu faisois à noz Roys ce veritable compte,
(O Compte de qui seul on doit faire grand conte)
Lors que les ombres noirs connoissant la splendeur,
Qu'auoit infuse en toy la diuine grandeur,
Se sont precipitez dedans la riue noire:
Et par ton seul regard le Ciel eut la victoire:
Ton ame ores iouyt de la Diuinité,
Et ton beau nom se voue à l'immortalité:
La France, qui pour toy de pleurer n'est pas lasse,
A mis ton ieune corps dans vne claire Chasse,
Où la saincte vertu & le docte trouppeau,
Qui chante ses beaux vers sur le double coupeau.

Honorent à l'enuy ta belle sepulture
Regrettant des François la piteuse auanture.
O Muses decorez ce braue monument
L'art vous pourra manquer plustost que l'argument:
O grand Timoleon ainsi la Poesie
Eust pour te celebrer vne femme choisie,
Et que le Delien eust bien receu mes vœus,
Ie serois la merueille à noz futurs neueus,
Et toy, dont les valeurs meritent plus d'vn liure,
Pourrois de siecle en siecle eternellement viure.

EPitaphe de feu monsieur le Baron d'Angueruacques.

LE iour que ce grand Duc animoit ses soudars
De se montrer vaillans pour le salut de France,
Le Comte de Brissac, mais bien le second Mars,
Grauoit son nom au Ciel par le fer de sa lance.

Le Baron d'Angueruacque imitant bien ses pas
Poussa mille ennemis dessus la riue noire:
Mais le cruel destin enuiant son trespas,
Il porta deuant Dieu son Trophee de gloire.

Iamais vn plus discret, vaillant, aimable & doux,
Ne contempla des Cieux, la lumiere doree:
Son corps gist au cercueil, son loz vit entre tous,
Son ame est au repos d'eternelle duree.

Fin des œuures de M. des Roches la Mere.



LES OEVVRES DE M. DES ROCHES DE POETIERS LA FILLE.

Epistre à sa Mere.

MA MERE, ie sçay que vous ensuiuãt, ie pourroy suiure vn exemple de vertu suiuy de biẽ peu de personnes: mais pource que ie ne puis vous imiter, ny me tirer si promptement de la multitude, à tout le moins en cecy ie fuiray la commune façon de la plus grand part de ceux qui escriuent, lesquels ont accoustumé de prier les lecteurs d'auoir leurs œuures pour agreables, comme s'ils vouloient par leurs courtoisies mendier les faueurs. Or quant à moy ie leur donnerois volontiers licence de penser & dire de mes escrits tout ce que bon leur semblera; mais ie croy qu'ils n'ont point besoing de ma permission. S'il y en a qui les reprennent auecques iuste occasion, i'essairay de me corri-

ger tirant profit de leur censure: si quelques vns en iugent sans aduis & discretion, ie penserois estre sans discretion & aduis de m'arrester à leur iugement. Ils diront peut estre que ie ne deuois pas escrire d'amour, que si ie suis amoureuse il ne faut pas le dire, que si ie ne suis telle il ne faut pas le feindre: ie leur respondray à cela, que ie ne le suis, ny ne feins de l'estre: car i'escry ce que i'ay pensé, & non pas ce que iay veu en Syncero, lequel ie ne connoy que par imagination. Mais côme il est aduenu à quelques grands personnages de representer vn Roy parfaict, vn parfaict orateur, vn parfaict courtisan, ainsi ai-je voulu former vn parfaict amoureux: & si l'on dit que pour auoir pris exemple de tât d'excellens hommes, ie les ay mal ensuyuis, ie diray aussi que les Roys estant personnes publiques, doiuent par leurs vertus estre l'ornement de leurs peuples, que les orateurs & courtisans ayant à paroistre deuant les grands ont besoing de se pouruoir de toutes perfections qui les facent remerquer des sages & du vulgaire: mais Syncero ne veut plaire qu'à sa dame seulement, que i'ay formee à son patron le plus qu'il m'a esté possible, imitant nostre grand Dieu, lequel apres qu'il eut creé le pere Adam, luy donna vne femme semblable à luy. Beaucoup diront volôtiers que ie ne deuoy point escrire de quelque suject que ce soit, mesme en ce temps que

nous voyons tant de Poëtes en la France. Ie ne veux faire autre responce à ce propos là, sinon qu'il y a bien assez d'hommes qui escriuent, mais peu de filles se meslent d'vn tel exercice, & i'ay tousiours desiré d'estre du nombre de peu: nonpas que i'aye tant d'estime de moy, que de me vouloir parangonner aux plus excellentes non plus qu'aux moindres : car ie ne veux iuger de moy ny par audace, ny par vilité de cueur: aumoins ie ne me sentiray point coupable dauoir perdu beaucoup de temps à composer vn si petit ouurage que cettuy-cy, pource que ie n'y ay iamais employé d'heures, fors celles que les autres filles mettent à visiter les compaignies pour estre veües de leurs plus gẽtils seruiteurs, desirãt qu'ils puissent deuenir dignes chantres de leurs beautez, encores qu'elles ayent bien la puissance de se chãter elles mesmes: toutesfois elles dedaignent de s'y prendre: approuuant (ce croi-je) l'opinion de Zinzime qui ne pouuoit estimer les Gentils-hommes Romains pour estre bien instruits en la Musique à saulter & voltiger, pource que les seigneurs de Turquie faisoient faire tels exercices à leurs esclaues. Ainsi quelques vnes des Damoiselles de ce temps, sans vouloir prendre la peine d'escrire, se contentent de faire composer leurs serfs, attisant mille flãmes amoureuses dans leurs cueurs, par la vertu desquelles ils deuiennent Poëtes mieux que s'ils auoient

beu toute l'őde sacrée de la fontaine des Muses. Mais quant à moy, qui n'ay iamais faict aueu d'aucun seruiteur, & qui ne pense point meriter que les hommes se doiuent asseruir pour mon seruice: i'ay bien voulu suiure l'aduis de la fille de Cleomenes qui reprenoit les Ambassadeurs Persans, dont ils se faisoient accoustrer par des Gentils-hommes, comme s'ils n'eussent point eu de mains. Aussi ie m'estimerois indigne de ce peu de graces que Dieu ma donnee par vostre moyen (ma mére) si de moymesme ie n'essaïois de les faire paroistre: ce n'est pas que i'espere me tracer auec la plume vne vie plus durable que celle que ie tien de Lachesis, aussi n'ay-je point quitté pour elle mes pelotons, ny laissé de mettre en œuure la laine, la soye, & l'or quand il en a esté besoing, ou que vous me l'auez commandé: I'ay seulement pensé de vous monstrer comme i'employe le temps de ma plus grande oisiueté, & vous supplie humblement (ma mere) de receuoir ces petits escrits qui vous en rendront tesmoignage: si vous en trouuez quelques vns qui soient assez bien nez, auoüez les s'il vous plaist pour voz nepueux, & ceux qui ne vous seront agreables, punissez les à l'exemple de Iacob qui condemna la famille d'Isachar pour obeir à ses autres enfans.

DIALOGVE

Dialogue de Vieilleſſe & Ieuneſſe.

VIEILLESSE.

MAIS qui eſt ceſte ieune folaſtre, couronnee de fleurs, qui court & ſaulte ſi allegrement? Elle tient vn lut en ſes mains, dont elle accorde l'armonie auec ſon chant, & bien ſouuent laiſſe tout pour ſe mirer: Helas! ſi elle ſentoit partie des peines qui me ſuiuent, que cela luy feroit toſt oublier ſon allegreſſe. IEV. Ie penſe en moy tant de choſes diuerſes, que ie ne ſçay laquelle commencer premierement. Vaut-il point mieux: ha nenny, ie m'en vais dire vne chanſon, & puis delibereray du reſte.

Le beau printemps de ma ieuneſſe gaye,
Guerit d'amour la dangereuſe playe:
De cet enfant le pouuoir plus qu'humain
Eſt ſouſtenu par ma puiſſante main.

Que ſeruiroit que ſon ardente flame
Bruslaſt le ſang, le cœur, le corps, & l'ame?
Si moy qui ſuis du monde l'entretien,
De ce grand mal ne tirois vn grand bien.

Si vn amant depourueu de sagesse
Est dedaigné d'vne sage maistresse,
Ie luy appren dix mille inuentions.
Pour paruenir à ses intentions.

Si vn amant depourueu de richesse
Est desprisé d'vne riche maistresse,
Ie luy fay voir vn coulant fleuue d'or,
Et de Plutus le precieux tresor.

Mais ceux qui sont captifs de la vieillesse,
L'on ne sçauroit animer leur foiblesse:
Mesme l'amour y sentiroit glacer
Son feu ardant, & ses flesches casser.

VIEIL. Vrayement iusques icy ie m'estois contraincte d'endurer patiemment toutes ces petites vanitez, mais puis que c'est à moy qu'elle en veut, ie luy demanderay pourquoy. IEV. O Dieu! qui ameine vers moy cette vielle decrepite auec le front de damas, & les yeux de verre! il ne luy paroist aucunes dens en la bouche, le rhume les y a toutes fauchees, que veut elle faire de ce baston, est-ce pour la soustenir ou pour battre quelqu'vn? doy-ie fuir, nõ, non, que me sçauroit elle faire? ie l'attendray: m'assurãt bien qu'elle se courroucera fort à moy, ie veux ayder à nourrir son courroux. Par où commẽceray-ie à la mettre en colere? ie m'ẽ vay parler à elle: Dieu vous gard ma bonne mere, voulez vous dãser auec moy, &

ie diray vne chanson. VIEIL. Allez, allez petite affectee, i'ay bien affaire de vous, ny de voz chãsons, vous auez tantost parlé si desuantageusement de moy en vne, que ie vous en feray repetir bien aigremẽt. IEV. Toubeau, toubeau ne soyez pas si facheuse, dansez si bon vous semble, & mettez reposer vostre cheual de bois. VIEIL. Ne vous mocquez point de mõ cheual, il a plus de force que vous ne pensez. IEV. Ha! ie croy qu'il est fort gaillard, mais d'où l'auez vous eu? est-ce vn Genet d'Espaigne, ou vn Rossin d'Allemaigne, ou bien vne Hacquenee de Bretaigne? VIEIL. Ie ne vous diray point d'où il est, vous suffise que vous le pourrez sentir à vostre domage. IEV. Comment bonne femme, seroit-il bien de la race des cheuaux de Diomede, qui repaissoient de corps humains? si ie pensoy cela, ie m'en iroy bien tost d'icy. Toutesfois ie me doute plus volontiers qu'il est parent du cheual Seian, car il mena son maistre à la mort, & cettuy-cy vous conduit à la vostre prochaine. VIEIL. Qui vous a dit que ie suis proche de la mort, & ie vous asseure que vous mourrez auant moy, comme vous estes nee la premiere. IEV. Me voulez vous ainsi faire croire que ie suis au monde auant vous, qui seriez bien mere de l'ancien Demorgorgon? VIEIL. Vous seriez doncques son ayeule. IEV. O vieille hideuse! VIEIL. O ieune sotte! IEV. Vous desiez tantost

que i'estoy plus vieille que vous, & puis m'appellez ieune, ie pense que vous radotez. VIEIL. Ne vous desplaise, i'ay dict que vous estiez nee auant moy, nō pas que vous fussiez plus vieille, s'il estoit necessaire que ce qui est le plus ancien vieillist, l'eternité tomberoit en decadēce. IEV. Si vieillir est vn commencement de perir, vous estes pres de vostre fin comme ie vous ay dict. VIEIL. Ie ne vieilly point, car ie suis tousiours vieille, & l'estoy mesme dés le iour que ie nacquy. Si i'auoy perdu quelque partie de ma force & vigueur, vous auriez raison de tenir tels propos. IEV. Vous ne fustes donc iamais autre. VIEIL. Non. IEV. Ah mal-heureuse qui vous ressemble. VIEIL. Escoutez, si vous me fachez ie me vengeray de vous. IEV. Et que me sçauriez vous faire? VIEIL. Ie vous chastiray de ce baston si rudement que voz blonds cheueux perdant leur teinture, se changeront d'or en argent, voz dens d'yuoire en Ebene, vostre beau teint deuiendra terny, & la lumiere de voz yeux estainte. IEV. Ie ne vous crain pas beaucoup, sçachant bien qu'vn age moyen vous empesche d'aprocher de moy, pource qu'il est tousiours opposé entre nous deux, comme le prin-temps, & l'automne entre l'hyuer & l'esté. VIEIL. Cest age moyen me donne le moyen de vous nuire, car il est Fourrier qui merque pour moy les logis où vous demeurez, & bien

souuent que ie suis ennuyee de vostre orgueil, ie le haste de vous chasser des belles personnes, en qui vous estiez presque adoree; de sorte que vous estes contrainte de vous retirer chez quelque laideron. IEV. Soit que nous demeurions auec beaux, ou laids, tousiours ie leur plais, & tousiours vous les faschez. VIEIL. Il est vray que ie suis penible à quelques vns pource qu'ils ont mal vsé de vous, en vous donnant pour cõpaignie les voluptez desordonnees, qui sont causes, dõt ils souffrẽt apres les extremes douleurs, pour lesquelles ie reçoy blasme sans en estre coupable. Voila donc l'origine de leurs maux & des miens, s'ils eussent eu la ieunesse moderee, ils sentiroient la vieillesse paisible. IEV. Vous reprenez autruy des fautes que vous faictes, sçait on pas bien que vous estes haye, pource que vous derobez toutes beautez, & toute gaillardise, d'vne affection trop pire que celle des autres larrons, car ils peuuent vser de l'argent qu'ils prenent, & vous ne sçauriez que faire des graces que vous emportez. VIEIL. Aussi n'en veux-ie rien faire, que les chasser de place en autre; mais ceux qui sont excessifs m'auancent de passer chez eux. IEV. Voire dea, & si traictez vous la terre innocente, comme les citoyens d'elle; apres que ma faueur l'a reuestue de robe neufue, & que ie luy ay faict produire toutes sortes de fleurs, herbes & fruicts pour la

nourriture de ses enfans, aussi tost vous *la* despoüillez, & luy ostez cruellemẽt sa robbe, mesmes pres de l'hyuer. VIEIL. Mes effects ne luy sont pas moins necessaires que les vostres. Et tout ainsi que le seigneur feit enclore dans l'arche de Noé vn pair de toutes sortes d'animaux, afin de se perpetuer apres le deluge, ainsi i'enclos au sein de la terre durant la rigueur du froid, les semences de ce qu'elle doit produire en autre saison: & si pour vn temps ie ne la rendoy espargnante, elle ne pourroit apres estre liberalle. IEV. Voila comment vous estes cause de sa chicheté; ainsi que moy de sa liberalité: c'est ce qui vous rend odieuse, & qui me faict tant agreable. Or voyez donc combien l'on me doit preferer à vous. VIEIL. Mon Dieu que vous auez de gloire, & ne sçauez vous pas bien que nous sommes creatures d'vn mesme Createur, qui nous a faict venir au monde toutes deux pour mesme fin? IEV. Ie sçay bien cela: mais de toutes les parties qu'on trouue en vn tout, il y en a tousiours de plus excellentes les vnes que les autres, voire iusques au corps humain on dict le cœur, & les poulmons estre parties nobles, à la difference de la ratelle, & du foye. Quant aux exterieures, ce seroit mal faict de comparer la main, & le pié, à l'œil & la bouche, pere & mere de la Philosophie: aussi ne voudrois-ie pas faire comparaison de vous à

moy, bien que nous soyons toutes deux à vn mesme maistre qui nous a commandé de maintenir (moyennant son ayde) le mōde en son premier estre, vous pour despecer ce que ie fay de tout vostre pouuoir, moy pour luy donner vne force tousiours renaissante : ainsi ne sommes nous iamais oisiues. VIEIL. Vrayement vous ne l'estes pas à parler, au-moins si vous auez autant de raison que de parolles, vous triomphez. IEV. Ay-ie dict quelque propos qui vous semble deraisonnable depuis que ie parle à vous? VIEIL. Ie ne sçay, selon que vous exposerez ce que vous auez dict tantost, ie feray iugement de vous, pourquoy appellez vous l'œil & la bouche, pere & mere de la Philosophie? IEV. Et vous pourquoy demandez vous, à sçauoir le plus digne vsage de ce dont vous ne pouuez vser: car n'ayant ny lumiere aux yeux, ny dens en la bouche, vous ne sçauriez getter vn regard, ny prononcer vne parolle ferme. VIEIL. C'est le sens de la parolle qui la rend ferme, & non pas la prononciation, pource dictes si bon vous semble, ie n'osteray point la grace de voz propos en les redisant. IEV. Et bien donc ie le vous diray pour me despecher de vous: au parauant que l'on veit aucune science escrite, l'œil esleuant sa clarté vers les celestes feux, lisoit en la carte du Ciel le pouuoir admirable du Createur de l'vniuers: de là s'engendra la Philosophie qui reueillant les

premieres puissances de l'ame, la rédit desireuse de rechercher le souuerain Dieu, en qui demeure la vraye sapience: depuis ceste ame estãt r'emplie d'vne infinité de belles conceptions les enfanta heureusement par la bouche: mais Adieu bonne femme, ie m'en vois, c'est trop demeuré en vn lieu. VIEIL. Escoutez vn peu s'il vo⁹ plaist. IEV. Ie ne puis. O la belle troupe de filles que voila ie me vay ranger entr'elles. VIEIL. C'est vne chose estrange de voir que tout le mõde me fuit ainsi pour suiure la ieunesse, mesme ceux qui ne l'ont pas en eux, la cherchent en autruy encores qu'elle les fuye: ils n'ont point souuenance de ce qui est dict par le Sage, Que trop mieux vaut le chien viuant que le lyon mort, ieunesse est morte pour eux, ils ne la sçauroient iamais recouurer, & moy ie seray tousiours viue pour les conduire entre les mains de la Parque. Or ce-pendant que mon aduersaire est caressee de toutes ces belles Dames, ie m'en vay cacher en quelque lieu solitaire, attendant que ce soit à mõ tour d'ẽ receuoir les faueurs, ie voy là vne Eglise où il ne paroist aucũ, il vaut mieux que ie m'y range pour dire mes oraisons sans crainte que personne m'y vienne chercher, veu ma laideur horrible, dont ie veux descrire quelque chose pendant qu'il m'en souuient, pource que bien souuent, i'oublie de me connoistre.

Ie ne m'estonne pas si ma face hideuse
Si mes yeux enfoncez, si ma voix despiteuse,
Font tant d'horreur au monde, & ne m'estonne pas
Si me voyant de loing tant sale & decrepite,
Plustost que d'aprocher, chascun se met en fuite
Pour s'esloigner de moy plus viste que le pas.

Qui ne me hayroit, quand ma forte foiblesse
Derobe la frescheur de la belle ieunesse,
La disposition des plus sains & gaillards,
La vaillance & l'honneur des braues Capitaines,
Le pouuoir des grands Rois, que malgré eux ie traines,
Les voulant enroller aux nombres des vieillards.

Si i'ay peu ruiner la haute Pyramide,
Les grands murs, le Colosse, & le lieu d'où sans guide,
D'vn peloton de fil on ne pouuoit sortir.
Le pourtrait de Iupin, le tombeau de Mausole,
Le temple de Diane, & si d'vne parolle,
Ie puis des plus puissans, la puissance amortir.

Doit-on s'esmerueiller si ie suis ennuyeuse,
Doit-on s'esmerueiller si ie suis odieuse,
Veu que tousiours ie pille, & si ne garde rien.
Ie derobe sans fin les beautez & la grace,
Que ie rends à nature affin qu'elle en reface
Et maintiene le monde en son ordre ancien.

Pour mille fois mourir & mille fois renaistre
Rien pourtant ne se perd, toute chose a son estre,

En esprouuant tousiours ses diuers changemens,
Mais ceux que le plaisir, douce ame de la vie,
Entretient & cherist me rendent plus haie
Refusant d'obeyr à mes commandemens.

IEV. Maintenant que la vieillesse est absente de moy, & qu'elle ne peut me reprendre d'aucune chose que ie die, ie veux conter à ces Dames quelque secret que i'ay apris d'elle: mais toutesfois on dira que ie suis vne grande babillarde qui tire les propos des vns pour les redire aux autres, ie pense que ie feray mieux de ne le dire point qu'à moy: doncques ie proteste de le celer à tous s'il m'est possible, fors qu'à ma pensee.

Ie ne l'ay dit qu'à moy, & si ie me deffie
Que moymesme vers moy face tour d'ennemie
Declarant vn secret que i'ay pris sur ma foy:
Ie ne le diray pas, mais le pouray ie taire?
Doncques ie le diray: mais se peut il bien faire
Que ie vueille trahir & mon penser & moy?

Or sus ie le diray, non feray: ha ie pense
Que ne le disant point ie perdray patience,
Si ie le dy aussi, i'y auray grand regret:
Si ie ne le dy point, ie seray en grand peine:
Mais quoy? si ie le dy ie suis toute certaine
De ne pouuoir iamais r'appeller mon secret.

Ie ne le diray point de pœur de m'en desdire,
Vrayement ie le diray, cela que peut il nuire?
Ie ne le diray point de pœur de m'en fascher:
Ie le diray pourtant, qu'est-ce que i'en doy craindre?
Ie ne le diray point, il faut aprendre à feindre,
Vn secret perd son nom qui ne le peult cacher.

Dialogue de Vertu & Fortune.

VERTV.

BON iour Fortune, il y a long temps que ie vous cherche pour vous supplier de faire quelque chose en ma faueur. FOR. Ie ne vous cherche point Vertu, ny ne veux rien faire pour vous, car vous auez accoustumé d'empescher tous mes desseins & de ruiner vne grand' partie de mes ouurages. VER. Escoutez, or si ie vous cherche, ce n'est pas que i'aye besoing de vous, ie m'apuie de toutes parts sur moymesme, sans flechir d'vn costé ny d'autre; & pource ie n'ay que faire d'vn ayde estrãgere. FOR. Vous ne deuiez donc point employer vainement voz pas pour me venir trouuer puis que vous n'auez que faire de moy. VER. Ie n'ay que faire de vous, mais i'ay affaire à vous pour vous presenter vne requeste qui vous sera autãt honorable qu'à moy agrea-

ble s'il vous plaist de l'accorder. FOR. Et qu'est-ce. VER. C'est que ie vous prie de traicter doucemēt ceux qui me fauorisent & vous en serez doresnauant beaucoup plus estimee. FOR. Vrayemēt vous auez bōne raison de vouloir reformer les abus. Allez, allez, gouuernez vous à vostre fantasie & me laissez gouuerner à la miéne. VER Les Egyptiés auoient vne loy. FOR. Ie n'ay que faire d'eux ny d'elle, & m'estonne commēt vous vous en souciez, veu qu'ils ont faict si peu de cōte de vous. Il me souuient que i'enfermay Sesostris dans vne maison où il eut bruslé sans vous qui conseillastes à la Royne sa femme de le sauuer par la perte de ses enfans, & toutesfois elle ne vous feit point apres edifier vn temple comme les Romains à la fortune feminine pour l'amour de Volumnia. VER. I'edifies mes temples sacrez dedans les ames vertueuses, & ne demande autre sacrifice que la volonté: mais s'il vous eut pleu tantost de me prester la vostre, ie vous eusse raconté vne loy d'Egypte laquelle condamnoit en peine ou amende celuy, qui voyant faire mal ne se mettoit en deuoir de l'empescher Voila parquoy i'essaye de vous adoucir enuers les bons, affin que vous soyez plus humaine à leur humanité. FOR. Mais ie vous prie allez entretenir diuinement la diuinité de ceux qui vous ont en reuerence, vous ne serez pas fort empeschee à contenter si peu de gens: quant à

moy ie

moy ie veux tousiours prendre mes plaisirs accoustumez tournant incessamment ma rouë, ie veux abaisser les plus grands comme i'ay faict Dyonisius, ie veux hausser les plus petits comme i'ay fait Agatocles, ie suis Royne des hommes & veux disposer d'eux entierement, ceux mesme qui vous obeissent, encores sont ils subjects à moy. VER. Ouy bien leurs richesses, mais non pas leurs personnes. FOR. Ie puis disposer de leurs vies autant que de leurs biẽs, ie fey precipiter Ægee dedans la mer, pource que la nef de son fils n'auoit point changé de voile, & sauuay Arion le tirant des ondes impetueuses en vn port de salut. VER. Encores que vous ayez puissance sur les richesses & la vie, vous ne commandez pas à la raison. FOR. Ha vrayement ie la vous quitte faictes en bien vostre profit, ie pense que vous n'aurez pas beaucoup de sectateurs. Mais ie vous prie regardez voz pieds vous les voirrez apuyez sur vn cube dont la forme se raporte à vn element seul, & si pourrez voir tournãt les yeux vers moy que ie suis esleuee sur vne boule ronde faicte à l'imitation de tout ce grand vniuers: Ces deux figures montrent cõbien mõ pouuoir est plus que le vostre, puisque ie maistrise presque tout le monde & que vous n'en auez pas la quatriesme partie à gouuerner. VER. Ie ne doute point de vostre puissance, mais ie suis marrie dont pouuãt faire ce qu'il vous plaist

vous faictes mal plustost que bien. FOR. Ie tiens pour bien tout ce que ie fay, puisque ie le veux, mon plaisir est ma loy. VER. Mon deuoir est la miene, escoutez, que ie parle à vous. FOR. Ie n'ay pas loisir. VER. Demeurez vn peu s'il vous plaist. FOR. Ie ne veux point, laissez, vous me ferez tõber. VER. Nõ feray dea ie vous soustiendray? Or voyez comment vous auez tantost exposé à vostre aduantage, ce qui vous est desauantageux: car estant soustenuë par vne boule ronde, & vn baston rompu, vous estes à toute heure en danger de tomber. FOR. C'est tout vn, ie repren tousiours nouuelle force en tombant comme faisoit Anthee, mais vostre pillier est plus seur que le mien: Ouy vrayemẽt ie ne le sçaurois faire tomber. VER. C'est pource qu'il est faict à la similitude des autels. FOR. Si est-ce que les autels sont bien quelques fois abbatus, le pays de Poëtou en rend bon tesmoignage principalement sa maistresse ville, où il n'en resta pas vn en son entier. VER. Helas vous dictes vray. FOR. Ils furent demolis en despit de moy, pource que bien souuent ils me seruoyẽt d'appuy, ceux qui les ruinerent estoyent ennemis des vertus & des lettres, ils auoyent seulemẽt ie ne sçay quel vain masque de religion apparente moins religieuse en effect que celle qu'ils monstroient de vouloir reformer: aussi feirent ils bien connoistre qu'ils estoient guidez par auarice, & non point par de-

uotiō: car ils s'adresserent premieremēt aux thresors faignant de vouloir retrancher les ceremonies, comme celuy qui voulant corriger la pompe d'Apollon, & celle d'Esculape, osta la robe de l'vn, & la barbe de l'autre: mais ie prie Dieu que ce qu'ils deroberent dans cette paure ville leur soit comme l'Or de Toulouse, aux soldats de Cepio. FOR. Ie suis bien contēte qu'il aduiene ainsi quand ie les auray esleuez vn peu plus hauts, afin que le saut leur soit plus difficile à prendre. VER. Non ie vous suplie, ne les abusez point d'auātage, vous auez trop faict pour eux, aussi bien ne vous en sçauēt ils point de gré, mais aidez moy doresnauāt à deffēdre Poëtiers; ie ne seray pas enuers vous ingrate de ce plaisir, & suiuant la coustume des Spartins sacrifiōs aux Muses esperant que nostre bien-faict ne sera pas enseuely dedās l'oubly. FOR. Ouy, mais de tout ce que nous ferons de bien l'honneur vous en sera dōné & ie demeureray sans louange. VER. Nō feray ie vous en asseure, tout ainsi que les anciens auoient apris de faire vn mesme temple à Pollux & Castor, encor' que Iupiter fut pere de l'vn, & Tyndare de l'autre, ainsi veux ie que nous soyons honorees toutes deux ensemble, combien que ie me reconnoisse pour la tres-aymee fille de Dieu, & vous pour sa seruāte. FOR. C'est la raison que i'obeisse à la fille de mon maistre: mais fortune peut elle faire quelque chose de

raiſonnable. Ie crain demeurant auecque vous de perdre mon nom & d'oublier mes effects ordinaires. VER. Ha que vous n'auez garde, auſſi bien ne vous ay-ie pas cherché à ceſte intention, c'eſt pour m'ayder à garder Poëtiers que ie vous demande, & pour eſtre nuiſante à ceux qui luy voudroyét nuire: Car faiſant mal ſelõ voſtre aduis à ceux qui luy en veulét faire, vous ferez biẽ: cõduiſez dõc toutes leurs entrepriſes au rebours de ce qu'ils deſirent: cependant venez ouyr vne Oraiſon que ie veux preſenter à Dieu, & vous l'accõpaignerez d'vn autre ſ'il vous eſt agreable.

O ſeigneur dont la prouidence
Tient tout en ſon obeiſſante,
Preſtez nous, ô Dieu ſouuerain,
Voſtre heureuſe & puiſſante main.

Afin que nous puiſſions deffendre
Ce peuple icy qui veut eſpandre
Sa vie, ſon corps, & ſon cœur,
Sacrifiez pour voſtre honneur.

Ayez ſoing des femmes gentilles,
Gardez bien les pudicques filles,
Preſeruez les hommes auſſi
Qui de voz bontez ont ſouci.

Si quelque ennemy ſe trauaille,
Pour ruiner noſtre muraille,

Si quelcun cherche les moyens
De surprendre noz Citoyens.

Accablez le de la tempeste,
Qui punit la pariure teste
Et le cœur superbe & felon
De l'incredule Pharaon.

I'ay dict, fortune, vous plaist il de dire? FOR. Ouy dea ie suis contente de vous accompaigner à si bon œuure.

Dieu qui sans estre meu, mouuez tout ce grād mōde,
Conduisant arresté, la course vagabonde
De tant de feux luisans, ornement de voz Cieux:
Regardant asseuré, tous les hommes en craincte,
Plaise vous d'exauser vne priere saincte
Qui procede d'vn cœur humble & deuotieux.

Seigneur bien que ie sois inconstante & volage,
Si est-ce que ie rends continuel hommage
A vostre maiesté, reconnoissant tousiours
Que de vous seul ie tiens mon sceptre & ma regence,
Qu'il vous plaist de me voir constante en inconstance,
Et me nommer Fortune au variable cours.

Si mes faueurs estoient de plus longue duree
La foy que l'on vous doit seroit mal-asseuree,

L'on ne penseroit plus que vous fussiez l'Estant,
L'on oublıroit du tout à vous faire seruice
Ce monde deuiendroit escole de tout vice,
Voila pourquoy, seigneur, ie change en vn instant.

Ie me monstre par fois & superbe & maligne,
Ie deuien tout soudain gracieuse & benigne:
Mais tout ce que ie fay c'est pour vous obeir,
Pourueu que ie vous sois humble & obeissante:
Ie veux que l'on m'apelle & traitresse & meschante
Et ne me deplay point de me faire hair.

O Dieu si mes effects vous sont pour agreables,
Accordez s'il vous plaist mes requestes semblables
A celles de Vertu: vueillez mettre à repos
Nostre pauure Poetiers, & si quelcun s'apreste
De l'oser assaillir, qu'il sente sur la teste
La tuile que Pyrrhus sentit dedans Argos.

Et bien Vertu, estes vous satisfaicte? VER. Ouy en partie, & le seray du tout s'il vous plaist aussi bien faire que bien dire. FOR. On diroit que vous estes en deffiance de moy. VER. Non suis, car vostre desasseurãce m'asseure, vous auez accoustumé d'arrester fort peu de temps en vn poinct, si bien qu'ayant desia faict beaucoup de mal à nostre Poëtiers i'espere qu'à l'aduenir vous luy serez meilleure. FOR. Mais pourquoy en estes vous si curieuse. VER. Pource que ie suis

reueree de quelques vns qui demeurent dedans. FOR. Ie croy qu'ils ne sont pas en grãd nombre. VER. Le nombre des bons n'est iamais grand, aussi dict on que celuy qui veut demeurer auec les vertueux cherche la solitude: or combiẽ que ie sois honoree de peu, ce peu vaut beaucoup. FOR. Quant à moy ie ne pense estre aymee de personne du monde, ceux mesmes ausquels ie fay le plus de biẽ ont opinion qu'il est tout causé par leur propre valeur, comme ce Capitaine Greç à qui ie rendoy les villes pendãt qu'il dormoit, & toutesfois il me desauoüa, disant que ie n'auoy point de part en sa victoire, mais ie me vẽgé biẽ de luy, car depuis il n'executa beau fait. VER, Vous fraudez bien souuent l'esperance de ceux qui vous ayment, cela est cause dont quelques vns d'entre eux dissimulent l'affectiõ qu'ils vous portent, pource qu'ils ne sont point asseurez à quelle fin ils seront conduits par vous, de moy ie reçois tous ceux qui me cherchẽt quand bien ils m'auroient deprisee, comme Polemõ, ie ne laisse pas de leur tendre la main. FOR. Pource que vous auez tousiours esté bonne vous pouuez seurement demeurer telle, ie voudroy bien maintenant vous ensuiure s'il estoit en mõ pouuoir, mais ie crain si ie me depose de mon autorité pour deuenir meilleure d'estre plus iniuriee que Sylla quand il se fut démis de la Dictature, & de receuoir maintes offences de ceux

qui pensent estre offencez par moy. VER. O Fortune mamye, s'il vous plaist d'amender d'ores-nauant vostre condition, que ie vous conduiray biẽ en vn lieu de seur accez, où vous serez humainement receuë par vne excellente personne qui me fauorise beaucoup, vous serez là sauuée de tous dangers demeurant aupres de moy, & n'aurez plus la peine de tourner continuellement vne rouë, comme le miserable Ixion. FOR. Ma peine m'est agreable, & me semble que vous deuriez plustost dire que ie tourne ma rouë, cõme les intelligẽces font tourner les Cieux. VER. Le mouuoir des cieux est prouffitable & celuy de vostre rouë dommageable: ainsi l'vn est bon, pource qu'il ayde & conserue, l'autre mauuais, pource qu'il gaste & ruine. FOR. Si ne pouuez vous nier que faisant mal aux vns, ie ne face bien aux autres, tout ainsi que le soleil, lequel donnant le iour à ceux qui nous sont opposez nous faict les nuicts par son absence, mais ie voy bien que c'est, vous estes enuieuse sur mon pouuoir, pource que ie fay bien & mal, & vous ne pouuez faire que l'vn des deux. VER. Si i'estois enuieuse ie ne serois point Vertu, car l'enuie est vn grand vice, n'ayez donc point telle opinion de moy s'il vous plaist, & ne pensez point estre digne de plus d'estime pour faire bien & mal, l'ennemy du genre humain seroit en cela de moitié de louange auec vous: quant à ce que vous m'arguez

m'arguez d'impuissance disant que ie ne puis faire mal, ie prens vn tel blasme pour loüange, & si nous demeurons quelque tẽps ensemble i'espere que vous connoistrez mon pouuoir, mon deuoir, & mon vouloir, estre tellement vnis qu'ils ne seront iamais separez. FOR. La douceur de voz propos m'a si bien gaignee, que ie voudroy n'estre iamais separee d'auec vous. VER. Vous ferez bien de fauoriser quelquesfois de vostre presence ceux qui me chassẽt, affin qu'ils ne soiẽt pas mal-heureux de tout poinct. FOR. Ha ie proteste de n'aymer iamais ceux qui vous haissent, & si pour vn temps ie me montre amiable enuers eux, ce sera pour leur faire sentir apres ma rigueur plus aspre. Pource dés maintenãt menez moy où bon vous semblera, & vous asseurez que ie n'ay rien de plus cher en ce monde que le desir de vous obeyr. VER. Pour cette heure gardons Poëtiers comme nous auons deliberé, cependant il se presentera quelque bonne occasiõ pour vous offrir à l'excellence dont ie vous ay parlé, laquelle nonobstant vostre defaueur est montee par mon moyen iusques à vn tel degré, que vostre grãdeur ne sçauroit pas beaucoup accroistre la sienne. FOR. Il ne faut donc point que ie me presẽte là de pœur d'estre mesprisee. VER. Mais vous en serez plus digne de prix: car vous gaignerez de l'honneur en donnant du profit, & possible que vous resiouissant d'vn si beau gain

vous aurez enuie d'vser tousiours de vous mesme par discretion, esleuant les plus vertueux.
POR. A la verité ie me fay tort de fauoriser les hommes de peu de valeur, mais afin qu'il ne m'aduienne plus de faillir ainsi, ie veux doresnauant suiure voz pas, sçachant bien qu'il vaut mieux estre guidé par vn clair voyant, que de conduire vn grand nombre d'aueugles.

Dialogue de la Main, du Pié & de la Bouche.

MON Dieu que i'ay d'occasions de me plaindre de mon maistre, ie trauaille tant ordinairement pour luy, & toutesfois il faict si peu de compte de moy, que sans me donner aucun habillement il me fait demeurer l'esté au chaud, & l'hyuer au froid, encore ce villain Pié est si bien accoustré. Le P. Vrayement i'eusse escouté patiemment ta plainte, essayant de te reconforter, mais ores ie te connoy si malicieuse, que tu te lamente plus de mon heur que de ta misere. La M. Ha mignon, que tu parles bien à ton aise, cependant que ie trauaille tous les iours à filer la laine ou la soye, dont tu es vestu, ou bien à descouper les escarpins, dans lesquels tu fays les caprioles deuant les Dames. Le P. Comment

ne me reprocherois tu mes fautes, si tu les pouuois connoistre quand mesme tu me reproches ce que ie fay de bien? Or dy moy, s'il te plaist, qui t'apporteroit la leine, la soye, & l'or, si le ne te l'allois querir? La M. Qui rendroit l'or clair & pur sinon moy, qui suis maistresse des arts? Le P. Dy que tu en es seruāte, afin de parler plus seurement: car l'esprit les inuente, & te commāde de les executer comme il luy plaist: Ainsi tu ne fais rien que par obeissance, tes actions ne sont point guidees par discretion ny par raison qui soit en toy. La M. Et que sçais tu que c'est de raison toy qui es tant esloigné d'elle, ie croy que nature voyant combien tu luy estois contraire, la voulut rāger en l'vne des extremitez du corps, & toy à l'autre. Le P. Ce fut pour t'en priuer du tout, tu as bien ouy dire comment les ardens raiz du soleil eschauffent la terre quand il est vis à vis du Cancre ou du Lyon; cependant toutes les froideurs se retirent en la moyenne regiō de l'air, ainsi la raison qui est le soleil de l'homme, demeurant au Ciel de son cerueau, esclaire tous mes effects, & toutes les folies se retirent en toy, ou apres de toy: Quel pié, hormis celuy de Philoctete, feit iamais perdre la vie à son maistre? ou il s'est trouué mille mains qui ont faict perdre mille vies à mille hommes, & beaucoup d'autres fussent peris par la faute de leurs mains, si ma diligence ne les eust sauuez: Pource doncques

ne trouue point estrange si l'on me faict plus d'honneur qu'à toy, souuiens toy que Mercure a des Talonnieres dorees & ne porte point de gans. La M. O meschant! ose tu bien te comparer aux ailes d'vn Dieu toy qui faisois n'agueres du Philosophe? ne sçais tu point que ceux qui s'esleuent seront abaissez? Le P. Au fort, on ne me sçauroit mettre pl⁹ bas que ie suis, mais ie te prie de n'estre plus enuieuse sur mon estat, considere que si l'on me dōne chausses & souliers ce n'est pour ornemēt, seulemēt c'est pour me preseruer des fanges, des pierres & des espines qui se trouuent aux chemins. Aussi le maistre à qui nous sōmes doit auoir grand crainte de me perdre: car il n'a partie sur luy qui luy soit plus necessaire que moy. La M. Ie veux bien que tu saches que ie luy fay plus de besoing que toy; il ne sçauroit porter vn morceau dans la bouche, si ce n'estoit par mon moyen. Le P. Qui va querir de quoy manger sinō moy? La M. Et pēses tu que pour quelque necessité ie ne me meisses pas bien à cheminer? Le P. Essaye? La M. Ie le veux. Le P. Mais tu demeureras donc en bas cōme moy soustenant tout le corps par la force de tes bras comme ie l'ay soustenu. La M. Ie l'entēs ainsi. Le P. Si n'est il point bon de se mesler d'vne chose quō ne sçait pas faire, donne toy garde ie te prie qu'il ne t'auiene comme à Phaeton quand il voulut cōduire le char emprunté. La M. Tu faisois tantost cō-

paraison de toy à Mercure & maintenant tu te compares au Soleil? Le P. Nõ fay point, mais ie te compare à son fils: or voyons donq comment tu te porteras en ton nouueau mestier: ô Dieu que tu trauaille! ô Dieu que ie crain que tu me faces prendre le saut! La M. Non feray, non; tiens toy bien seulement. Le P. Escoute qui est-ce qui nous menace? La M. C'est la bouche de nostre maistre, mon Dieu que ferons nous; La B. Et qu'est cecy, qu'est cecy, quel mesnage faictes vous canaille que vous estes? Voulez vous peruertir l'ordre du Createur qui nous a mis les yeux en la plus haute partie de nous, afin que par eux nous vissions ses plus excellentes œuures: sus sus que chascun de vous se range en sa place accoutumée & me dittes qui a commẽcé ce desordre. Le P. C'est la main, qui se plaignant de sa conditiõ enuie l'honneur que vous me faites. La B. Mais qu'est-ce qui luy manque pour son traictemẽt à cette ingrate? le Seigneur à qui nous sommes n'est pas plustost leué, qui la passe sur la teste qui est la plus noble partie de luy, & bien souuẽt luy faict tenir vn peigne d'yuoire pour luy agencer les cheueux. La M. C'est pour luy faire seruice. La B. Se trouuant aux cõpaignies des sçauans ou des seigneurs, tout ce qu'il voit de remarquable il le declaire à sa main qui bien souuent le met par escrit. La M. C'est pour luy faire honneur. La B. S'il voit quelques belles Dames il veut que sa main leur oste le

chapeau en les saluant. La M. C'est pour luy fai-
re plaisir. La B. S'il est au temple il leue ses mains
vers le Ciel pour faire ses oraisons. La M. C'est
pour adoucir Dieu enuers luy. La B. S'il est à ta-
ble la main est tousiours la premiere au plat.
La M. C'est pour son proffit. La B. S'il est couché
au lit la main est le plus du temps sur sa poictri-
ne. La M. C'est pour sa santé. La B. S'il est aporté
de l'argent elle est la premiere à le toucher, le
conter, & le serrer souz la clef, comme seule gar-
dienne, si bien que nous autres n'en pouuons
auoir que par sa grace. La M. Il faut que mon
maistre se serue de moy en cela; pource que nul
autre de vous est propre à cet office: mais vous
ne contez pas aussi que bien souuent ie suis em-
ployee aux choses les plus viles & deshonnestes
que lon sçauroit pẽser. La B. Mais vous ne cõtez
pas aussi que vous estes incontinent lauee & par-
fumee d'eau de senteurs. Et ie vous supplie puis
que vous songez tant aux maux que vous auez,
pensez aussi vn peu aux biens que vous receuez
tous les iours, ne vous ennuyez point de vostre
fortune presente, mais essayez de la rendre meil-
leure & sans enuyer les accoustremens du pié
que vous mesme luy auez donnez, regardez d'en
prendre pour vous, nous en serons tous biẽ aises
car nous desirons viure en paix sçachant biẽ que
les querelles des citoyens causent la ruine d'vne
ville, aussi les debats qui pourroiẽt aduenir entre

nous causeroiẽt la perte de nostre maistre. Ayõs donc esgard à son profit plus qu'au nostre particulier, & nous asseurons que le bien de luy seul est celuy de nous tous. Le P. Vrayement nous deuons croire ce que nous dict la Bouche. La M. C'est vn grand cas que tu veux tousiours parler sans qu'on t'en demande. La B. Pié, ce n'est pas là raison que vous entreprenez rien sur elle, vous deuez penser que vous luy estes inferieur: & vous Main, bien que vous soyez plus haute, n'en deuenez pourtant plus audacieuse, car vous estes serue aussi bien comme luy: reconnoissant donc que vous estes d'vne mesme condition aidez vous l'vn l'autre, & vous accordez amiablement ensemble. La M. Ie suis contente de suiure doresnauant voz bons enseignemens, & vous remercie de la peine que vous auez prise pour accorder noz debats, ie ne veux plus quereller auec toy Pié mon compaignon, & si tu as affaire de moy, ie suis à ton commandement soit pour te lauer, ou pour te chausser. Le P. Ha ie vous remercie humblement, ie suis bien aise dõt vous estes en si bon propos, quant à moy vous me trouuerez tousiours prest pour vostre seruice, s'il vous plaist faire prouision de gans ou d'aneaux. La M. Bien, bien ie le veux, mais que la Bouche ait ordonné du pris, car ie ne veux rien faire que par son conseil.

Dialogue de la Pauureté & la Faim.

I'Ouy dire l'autre iour que Iupiter faisoit vn bancquet aux nopces d'vne Nymphe qu'il a d'autre fois aimee, & bié que ie n'y eusse pas esté conuiee si me mis-je en chemin pour y aller, pẽsant que ie trouuerois aux dernieres tables quelque lieu pour te renger, Faim mamie. F. A quoy tint il dõc que vous ne m'appellastes pour vous y accompagner? P. Ie vouloy sçauoir quel il y faisoit premierement, craignant de t'y mener en vain. F. Comment fustes vous receuë? P. Helas le plus mal du monde, tout aussi tost que ces Dieux & Deesses m'apercevrent, ils commencerent à fuyr serrant leurs ioyaux: Iupiter cacha son sceptre Venus sa ceinture, Mercure ses Talonieres, Apollo sa Harpe, & Amour ses traits: disans tous que Pauureté estoit mal seure. F. Et quoy? Amour vous craint il, sçait il pas bien que vous estes sa mere? P. Ha mamie il feint de ne le sçauoir pas, il fut le premier à dire en me chassãt que ie troubloy toute la feste, & que sa fille Volupté seroit contrainte de s'enfuir si ie demeuroy lõg temps la, pource qu'elle & moy ne pouuons nous accorder ensemble. F. Amour ne vouloit pas que vous fussiez reconnuë pour sa mere

mere. P. Aussi ne l'eusse-je pas dict. F. Pensez vous qu'il eut esté en vostre puissance de le taire? vous l'eussiez auoüé vostre fils, & ses subiects l'eussent à iamais desprisé: car vous n'auez point de vaisseaux d'or à luy donner pour fondre vne statue semblable à celle du Roy Amasis. P. Il est vray que ie n'ay pas l'or à commandement, mais i'ay bien quelquesfois la raison qui m'empesche de dire ce qu'il faut taire. F. Si dict on communément que les femmes abondent en parolles, & manquent de raison. P. Qui dict ce propos sinon des hommes lourds & grossiers? lesquels n'osans frequenter les femmes gentilles & bien apprises, de crainte qu'elles les estiment tels qu'ils sont, cherchent bien souuent celles qui plus leur ressemblent, & par l'importunité de leurs folles questions les contraignent de respondre moins bien qu'elles n'ont coustume de faire en leurs propos communs; puis apres ils faignent d'auoir opinion que toutes parlent de mesme, & qu'elles ne sçauroient si peu dire qu'il n'y en ait trop: mais ie n'ay gueres veu de femme qui par ses leures soit perie, où il s'est trouué vne infinité d'hommes, qui pour auoir trop causé, ont causé leur ruine. Si la Lyonne d'Athenes n'eust apris à se taire aymant mieux trencher sa langue que declairer ceux qui vouloient estaindre la tyrannie, elle n'eut pas merité statue de Bronze, dont elle fut honoree apres sa mort.

F. Vous parlez de l'antiquité, peut estre qu'il ne s'en trouue point maintenant de si parfaicte, cõme celle que vous venez de nommer. P. Dieu vueille qu'il ne s'en trouue iamais qui rende vne si miserable preuue de son vertueux silence, mais croy asseurément que celles qui parlent bien se sçauent bien taire aussi, & que l'on en peut voir au monde d'autant excellentes qu'il y en eut iamais. F. Dictes moy s'il vous plaist qui elles sont, & en quel nombre. P. Le nombre en est si grand que ie ne le sçauroy nombrer, toutesfois i'é connois vne qui seule a plus de grace que toutes les autres ensemble, & parlant de celle là c'est parler de toutes celles qui meritent quelque loüange. F. Qui est son nom? P. Ie le veux voiler de l'honneur du silence, craignant en le disant de le prophaner, te suffise d'entendre par moy qu'elle se rend admirable par la vertu de ses mœurs, la gentillesse de son esprit, la grandeur de son sçauoir, & la douceur de ses propos. F. Parlez vous souuent à elle? P. Quelques fois à son huis. F. Entrez vous point en sa maison? P. Non pas pour y demeurer, car ie luy serois ennuyeuse, & ie ne veux pas la molester, quand bié il seroit en mon pouuoir: mais comme il aduint à mon fils lors qu'il voulut blesser les Muses que les voyant si ententiues à diuers empeschemens il perdit tout courage de les offencer: ainsi moy regardant de loing les honnestes exercices de

cette vertueuse Dame, ie perds toute volonté de luy porter nuisance, pource que ie reconnoy en elle grande partie des excellentes conditions de mon ancien hoste Aristide: il est vray que ie suis presque autant haye d'elle que ie fus aymee de luy, & toutesfois ie ne laisse point de l'honorer. F. Puis que vous auez si peu d'accez vers elle, à grand peine y ferois-je receue. P. Ha vrayment ie ne te conseille pas d'y aller, elle sçait cõmander à toy & à toutes autres passiõs. F. O que ie hay la rencontre de telles personnes craignãt d'y trouuer le repas d'Epimenide. P. Elle dict communément que vertu sans fortune est trop debile, & fortune sans vertu trop volage, pource elle les inuoque toutes deux ensemble, afin d'estre preseruee de toy & de moy. F. Bien, laissons la doncques en paix, & regardez quel logis il vous plaist de prendre pour aller disner. P. He Dieu où veux tu que i'aille? ie suis tant foible que ie ne puis me soustenir. F. De moy ie suis fort dispose & marche bien allegrement, allons nous en chez Porus, peut estre qu'en faueur de vostre commun fils, il nous fera quelque bien. P. Mamye il ne faict point semblant de me connoistre, ny de m'auoir iamais veue. F. Peut estre ne luy souuiẽt il pas d'auoir eu vostre accointance, mais dictes luy maintenant, la memoire luy en pourra bien reuenir, au-moins s'il n'estoit yure. P. Il n'estoit pas yure non, quel-

ivre

que chose que l'on die, le Nectar qui est vn diuin bruuage n'a point coustume d'enyurer, comme le vin fumeux qui trouble les sens, & la raison: mais comme il aduint que ceux qui furent surpris disant mal du Roy Pyrrhus, controuuerent pour toutes excuses qu'ils estoiét yures, & qu'ils en eussent bien dict d'auantage si le vin ne leur eut failly: ainsi Porus ayant honte dont sa lasciueté l'auoit conduit vers moy pauure coquine: dist qu'il auoit trop beu, voulant par cette faute donner excuse à vne beaucoup plus grande. F. Et bien, puis qu'il n'estoit pas yure, il vous reconnoistra donc. P. Ouy, mais il me fera chasser à coups de baston, sçais tu pas bien que les riches sont quasi tousiours superbes? F. Où voulez vo' donc aller? P. Ie veux m'asseoir à quelque porte comme i'ay accoustumé. F. Maudit soit il qui vous y accompaignera. P. Tu y viendras souuét maugré toy encor' que ie t'en desire bien loing, car ie m'asseure que c'est toy, qui me rends si odieuse. F. Mais c'est par vous que ie suis miserable, si vous ne vous trouuiez iamais où ie suis, on me satisferoit de meinte sorte de viandes. P. Ha mal-heureuse! ne sçais tu pas bien que les riches auaricieux te font beaucoup pire traictement que les autres? F. Et où dois-je donc aller pauure que ie suis? P. Va t'en à la Cour & te sieds à la table des seigneurs. F. O, o, ils sont trop diligens à leurs repas; ils auroient tousiours disné

auant que ie fusse arriuee. P. Va doncques chez les Tresoriers. F. Ie ne le veux point, car encor que bien souuent ils facent grand chere, ils sont quelques fois si attentifs au jeu, que pour luy ils fraudent leur appetit de ce qui luy est deu. P. Va si tu veux voir les Iuges, & te mets dedans leurs cheres. F. Vostre conseil n'est pas raisonnable; il faut qu'vn Iuge ait bonne ouye, & l'on dict qu'vn homme affamé n'a point d'oreilles. P. Te vaudroit il point mieux aller chez les Conseillers? F. Ils me conseilleroient aussi tost de me retirer, vsant de leurs offices. P. Va te râger auecque les Aduocats pour apprendre leurs harangues. F. Ils ne diroient rien de bon en ma presence, les cornemuses ne rendent aucun son quand elles sont vuides, & les Aduocats ne peuuent biē plaider quand ils sont affamez. P. Va t'en donc auecque les marchans. F. Nō feray pas pour y sejourner, car en peu de temps ie les rendroye si foibles qu'ils ne pourroient aller en marchandise, ny vser de leurs trafics accoustumez. P. Et que t'en soucie tu? F. Si fay vrayement pource que tout aussi tost vous viendriez en campaigne, & les empescheriez de me faire du bien, ores qu'ils en auroient desir. P. Penses tu que ie te sois tant ennemie? F. Ce n'est pas que vous ayez volonté de me nuire: mais vous leur feriez perdre le moyē de m'ayder. P. Ha, a, que tu fais de mines pour vne chetiue belistresse, & va va te cacher dedās

la boëte de Pandore. F. Mais vous vieille poüilleuse, allez vous en cacher au fond du Tartare, aussi bien ne faictes vous que dommage au mõde, encores moy ie suis quelques fois souhaitee des malades, & de ceux qui sont degoutez: ha que ie suis fachee de m'estre quelques fois accompaignee de vous, qui estes la haine & l'horreur de tous les hõmes! P. Il faut que la Pauureté soit tousiours humble, pource ie respondray modestement & sans courroux, que si tu ne me suiuois iamais, ie ne serois pas tant haye comme ie suis, toutesfois puis que le sort m'a enchenee auecque toy, il faut que i'endure patiemment les incommoditez qui me viendront à ton occasiõ: mais ie te prie de me fuir le plus que tu pourras, ie te fuiray aussi de toute ma puissance, encore aurons nous trop de temps pour estre ensemble: dy moy, où vas tu d'icy? F. Ie m'en vay chez les païsans de Poëtou, il semble qu'ils viuẽt de faim comme les autres en meurẽt, depuis que la guerre m'y mena ie n'en ay gueres bougé. P. Ce sont mes logis ordinaires, il faut que i'y retourne auant que ce soit peu de temps. F. N'y venez pas si tost doncques, attendez que i'aye aidé à manger leurs prouisions, affin que n'ayant plus rien que mettre sous la dent, ils perdent le desir de boire, car ils ont eu cette annee fort peu de vins. P. Va que Dieu te vueille cõduire, ie n'arresteray gueres apres toy. F. Ne vous hastez point tãt s'il

vous plaist on se passera bien de vous.

Dialogue d'Amour, de Beauté & de Physis.

MAis qu'est-ce que ie voy, quelle luisante splẽdeur se fait voye au trauers de mõ bandeau: ha vrayement c'est la beauté si ie la puis tenir vne fois, ie ne la laisseray pas sortir aisément de mon pouuoir. B. He que ie suis mal-heureuse de m'estre venue ranger icy aupres du plus grãd ennemy que i'ay en ce monde? Si maintenant ie ne suis aydée par la faueur de son bandeau qui me rende inuisible à luy, ie suis en dãger d'estre prise; O Dieu ie pense qu'il me voit, il vole apres moy, où fault il que ie fuye? A. Où allez vous si tost beauté, ie veux parler à vous s'il vous plaist, attendez moy vn peu. B. Si vous ne voulez que parler, ie suis preste de vous entendre: Mais ie crain beaucoup plus voz mains que vostre bouche. A. Puis que vous n'auez point crainte de ma bouche, prenez au moins d'elle cette asseurance que ie vous dõne, de ne vous faire point dommage. B. Par quelle puissance iurez vous de ne m'offencer point? dittes affin que ie sache en qui ie me dois fier. A. Ie vous iure par mon arc. B. Et de quoy est faict vostre arc sinõ de l'Ebene de mes sourcils, si vous ne craignez d'offenser

car le tout de moy, à peine vous soucirez vous d'en pariurer vne partie. A. Ie vous iure donc par mes traicts. B. Voire mais où prenez vous des traicts si ce n'est en mon visage ? A. Et bien ie iure par mon flambeau. B. Vostre flambeau ne prend son ardeur, ny sa clarté que du feu de mes yeux. A. Puis donc que ma puissance vient toute de vous, comment me craignez vous tant? B. Et ne sçauez vous pas biē Amour que de moy-mesme on prend les armes par lesquelles ie suis blessee? Les lacqs dans lesquels ie me treuue souuent prise sont de mes propres cheueux deguisez de telle sorte par la poësie des amans, que les voyant ainsi bien ordonnez ie les veux prendre & me sens prise d'eux qui trahissent leur innocente maistresse, la rendant captiue entre voz mains. A. Pleignez vous donc seulemēt de vous mesme, qui donnez à autruy le moyen de vous nuire, & non pas de moy. B. Ie n'aurois point occasion de me plaindre ny de moy ny des autres, si ce n'estoit vous qui prenez en mon visage ce dequoy vous frappez les hommes, lesquels demeurans atteins regardent d'où vient le coup, & me voyant enuironnee de traicts & d'attraicts pareils à ceux qui les ont offencez, pensent que moy seule aye faict leur playe, & se veulent venger de moy seulement, pour ce faire prenant les traicts que vous leur auez tirez, ils me les reiettent, les vns empennez de papier escrit, les autres de

tres de courtoises parolles, les autres qui ont la pointe doree plus perſſante que le fer ny l'acier: & toutes ces malicieuſes cautelles leurs ſont enſeignees par vous. A. Ie vous ſuplie beauté ne me donnez point le blaſme du mal qui vous auient, quant à moy ie ne penſe qu'à faire voir & admirer voz perfections: mais que n'allez vous demeurer dans ces grands Palais, vous y ſeriez plus aſſuree. B. Ha vrayemēt ce n'eſt pas là que ie puis eſtre ſeuremēt, Amour, il n'y a pas long temps que ie m'en allé voir la richeſſe, mais vous empliſtes incontinent toute la maiſon de Courtiſans, qui vouloient deſrober mon hoſteſſe & moy. A. Quel mal vous ſcauroient faire ceux qui vous prendroiēt, vous eſtes Deeſſe immortelle. B. Penſez vous point que la priſon ſoit vn grand mal, bien ſouuent ie m'y trouue par la rudeſſe de ceux qui m'ont le plus humblement courtiſee, & biē que ie ſois immortelle en moy, ſi eſt-ce que ie ſemble perir aux ſujects où ie me ſuis miſe eſtant cōtrainte de m'eſuanouyr d'eux, par la violence du temps, ou par le mauuais traitement de ceux qui me tiennent. A. Voulez vous que ie vous meine chez ma mere Penie? beaucoup de gens ne vous iront pas chercher la dedans. B. Nenny, ie vous remercie, ie ne ſcaurois pas demeurer long temps auec elle. A. Venez donc que ie vous cōduiſe en quelque autre lieu. B. Ie n'ay que faire de voſtre conduite, ne laiſſez

pas de vous en aller, pensez vous que ie vueille estre guidee par vn aueugle? A. I'ay bien monstré que ie ne l'estoie pas en vous voyant, asseurez vous qu'Amour voit tousiours fort clair en presence de la beauté; mais ceux qui ayment les personnes laides & par leurs folies les estiment belles, sont veritablement aueugles, & me font tenir pour tel encores qu'il soit tres-faux, comme vous auez peu connoistre. B. Pourquoy dōc portez vous ce bandeau sinon pour cacher l'imperfection de voz yeux? A. C'est vne de mes ruses, afin que me voyant en tel equipage, les hommes ne se deffient iamais que ie leur puisse faire la guerre. B. Comment, vous estes donc vn traistre? ha ie m'en vay bien loing de vous. A. Non ferez pas s'il vous plaist, & que vous sert il de fuyr, vous ne sçauriez deuancer mes ailes. B. Allez allez, ne me suiuez point, retirez vous: mais ie pēse que ie vay à temps pour vous chasser d'aupres de moy la fille aisnee du Createur tout puissant. Ouy vrayement, c'est Physis mesme, Dieu vous gard ma mere, ie vous suplie qu'il vous plaise me deliurer de cest importun, quelque part que ie sois tousiours il me cherche, & iamais ne me laisse. A. Ma bonne mere Physis, si iamais ie fey chose qui vous pleust, mōtrez le vous prie de m'en sçauoir gré, commandez à celle cy qu'elle demeure tousiours auec moy, afin que ses graces me rendent plus agrea-

ble aux mortels. B. Ne permettez point cela ma mere. P. Escoutez mes enfãs, l'vn de vous n'a pas grand pouuoir sans l'autre: Toy beauté tu ne serois iamais bien veüe ny desiree sans amour, toy amour tu ne serois iamais prisé ny reueré sans la beauté, Pource donc, mes enfans, que voz puissances sont tant vnies, vnissez voz volontez, & demeurez paisiblement tous deux ensemble. A. I'en suis content ma mere. B. Et moy ie veux biẽ tousiours estre où sera l'Amour mais ie ne veux pas qu'il soit tousiours auec moy. P. Comment cela ma fille? B. Ie veux dire que iamais l'Amour ne se trouuera sinõ aux endrois où il y aura de la beauté, mais la beauté sera biẽ quelquesfois aux lieux où il n'y aura poĩt d'Amour. P. Et l'Amour ne doit il visiter q̃ les beaux? B. Ouy biẽ s'il veut ma mere, ie ne m'en soucie pas, seulemẽt ie vous suplie de m'assigner lieu où ie puisse demeurer sans luy. P. Va t'en où Diane est adoree, & te cache souz le voile des sainctes sœurs, Amour ne te cherchera pas là. B. o ma mere, il n'ẽ bouge quasi, ie ne sçaurois estre moins asseuree en lieu du mõde, car la beauté moins veuë est plus ardẽmẽt desiree. Mais ie m'en iray chez Pallas au moins s'il vous est agreable, ainsi ie me sauueray de la tyrãnie d'Amour par les liures, par les ouurages, & par les yeux de la Meduse. P. Or va donc ie le veux bien. A. Et moy n'oserois-je y aller ma mere? P. Si tu y vas tu demeurras prisonnier, encore

que tu emprisonnes les autres. A. Bien donc i'attendray qu'elle en sorte. B. Et moy, ma mere, auec vostre congé ie m'en iray rendre en mon temple de franchise.

Dialogue de Sincero, & de Charité.

EXcusez moy s'il vous plaist (Madame) si ie pren la hardiesse de vous demander part en voz bonnes graces, ce n'est pas que ie les pense meriter, mais pource que suiuant leur nom & le vostre, elles se doiuent gratuitement donner, i'ay opinion que vous m'en serez plus liberale, qu'à vn autre qui vous seroit moins prodigue de son affection. C. Comment Syncero, estes vous prodigue de la vostre, vrayement puis que vous estes si mauuais mesnager ie ne veux point loger mes graces chez vous, pource qu'apres auoir dependu vostre bien induement, vous pourriez perdre le mien aussi par vostre negligence. S. Ne craignez point cela, Madame, vous ne me verrez iamais peu soigneux de ce qui vous appartiendra, quand il vous plairoit de me donner partie des graces que ie demande, vous en auriez pourtant l'entiere disposition, car vous me possedez, & tout ce que ie possede. Or pource que ie n'ay rien qui ne soit vostre, & que ma

ſinguliere richeſſe eſt de me perdre en moy, pour me recouurer en vous, ayant laiſſé ma liberté dans voz beaux yeux ſoleils de mon ame, prodiguant enuers vous mon cueur & mes affe-ctions, ie fay comme ceux qui pour vn temps perdent la terre pour gaigner les Cieux: auſſi voz excellentes vertus & diuines beautez, m'ayant conduit au paradis de voz perfections me guident encore au Ciel dont elles tiennent leur origine. C. Vous m'eſtonnez plus de courtoiſies que de raiſons, depuis que vous auez commencé à me loüer ie n'ay ſceu quelle contenance ie deuoy tenir, ny lequel eſtoit le plus ſeur pour moy de me taire, ou de parler: ſi ie parle, refuſant les loüanges que vous m'attribuez, il ſemblera que ie vueille vous donner occaſion de conteſter d'auantage: ſi ie me tays vous penſerez que mon ſilence auouë tout ce qu'il vous plaiſt dire en ma faueur. S. Il vous ſera bien aiſé, Madame, de vous oſter de cette peine, & moy d'vne beaucoup plus grande, vous n'auez ſinon à reſpondre, & m'accorder tout ce que ie vous dy, & que ie demande. C. Pourueu que tous voz propos ſoient raiſonnables, & voſtre demande honneſte i'en ſuis contente. S. Madame, ie perſeuere touſiours en mes premiers propos, & ma requeſte premiere, demãdant à voz graces, puis qu'il leur plaiſt bien quelquesfois de me conduire au Ciel qu'elles ne deſdaignẽt non plus de me guider en

terre. C. Puis que vous ne pouuez encore vous guider en terre sans ayde d'autruy, comment vous mettez vous à vouloir rechercher le Ciel? S. Vous en estes cause (Madame) car i'y suis conduit par vous, & vous par moy. C. Si n'ay-je point souuenâce d'y auoir iamais esté, mais possible m'en ferez vous reuenir la memoire me disant ce que i'aperceu de plus esmerueillable en ce voyage. S. Vous n'aperceustes rien de si parfaict que vous: Aussi pource que vous estiez du tout empeschee à la cõtemplation de voz beautez & graces, elles vous engarderent de voir ce qui estoit present à voz yeux: quant est du iour ie ne vous en diray point vn seul, puis qu'il n'en passe aucun que vous & moy n'y soyons attirez. C. Il me semble que vous ourdissez vne longue fable. S. Mais plustost ie declaire vne pure verité. C. Contez moy s'il vous plaist ce nouueau miracle. S. Tout miracle se peut croire de vous (Madame.) Or ie m'en vay donc commencer à vous conter des merueilles de vous-mesme: On dict que de toutes les choses qui sont icy, les formes en sont au Ciel: il y a vne Idee du bon, il y en a vne du beau, il y a vne destinee qui apres la prouidence de Dieu ha le second pouuoir, cette cy ayant ordonné l'heure de vostre naissance, quand les Planettes plus benignes se regardoiét d'vn aspect amiable, elle appella les Parques, & leur commanda de mettre sur leur mestier la

plus belle vie qu'elles pourroient choisir. Les trois sœurs obeissantes à ce commandement, la nature par le vouloir de son pere y meit la derniere main, & vous formant sur le pourtraict de la plus belle idee, elle vous rendit si accomplie qu'elle mesme s'en esmerueilloit. Mais elle fut beaucoup plus estonnee quelque temps apres, pource que l'idee de vostre beauté, regardant de toutes parts, & n'y voyant rien qui luy fust si agreable que vous, desirant d'estre tousiours en vostre compaignie se lia estroitement en voz bras, de sorte qu'il ne fut iamais possible de l'en retirer. Incontinent les Dieux s'assemblerent au conseil pour deliberer ce qu'ils deuoient faire, les vns estoient d'opinion qu'il vous failloit retenir, mais la destinee si opposa, & Cloton auoit desia commencé à filer: les autres disoient qu'on vous pouuoit bien laisser venir en terre, puis vous en retirer soudain. Mais nature ne voulut permettre la prompte ruine d'vn si bel ouurage: car elle mesme vous amena au monde, afin d'estre admiree par voz excellences. Depuis les Dieux, voyant leur demeure priuee de son plus riche ornement plaignirent infiniment leur perte, essayant de la reparer par vn autre moyen, ils ouyrent dire que le fils de Venus estoit le plus excellent peintre qui se peust trouuer, & que pour tout pinceau, il s'aydoit de son traict seulement, ils enuoyerent querir ce petit Dieu, & luy

racontant leur peine, le supplierent d'y vouloir remedier, venant chercher en la terre vn pourtraict de ce qui leur auoit tant pleu au Ciel: aussi tost l'Amour se prepara pour obeir à ses ayeux, mais ne trouuant à son gré table qui fust digne de tenir vostre belle figure, il s'arresta lōg temps à regarder la sincerité de mes pēsees, & luy semblant que ie fusse assez propre pour executer en moy son intention, il engraua vostre beauté si viuement en mon cueur que voz rigueurs, ny le temps, ny la mort ne l'en sçauroient effacer: ainsi l'Amour ayant logé vostre pourtraict dedans mon ame l'eleue au Ciel, afin que les Dieux vous regardant en elle, ne soient plus enuieux sur la condition des mortels: & voila, Madame, comment par la faueur de vostre beauté ie voisine les Cieux. C. Ie croy plustost que par la faueur de voz propos vous portez mon nom au Ciel (Syncero) & que vous l'en raportez quand bō vous semble. Or pource que vous desirez d'estre estimé amoureux & poëte, vous pouuez feindre sans en estre repris, & moy qui ne pratique ny auec la Poësie, ny auec l'Amour, ie puis seurement vous ouyr sans adiouter beaucoup de foy à voz parolles. S. Madame, puis que vous n'auez ny amour enuers moy, ny foy en mes paroles, ie n'ay pas occasion d'esperer beaucoup en vous: toutesfois moins i'ay d'esperāce, plus ie desire qu'il vous auiene comme à

me à vostre Idee, & que deuenuë extremement amoureuse de vostre pourtraict, il vous plaise pour l'amour de luy m'aymer aussi. C. Si mon pourtraict vous apportoit tant de bien comme ie vous ay ouy dire, vous ne me feriez iamais autre requeste, mais vous demeureriez tres-content receuant vn si grand honneur à mon occasiō. S. Madame, plus ie doy, plus ie veux deuoir, afin que mes obligations surpassant tous moyēs que i'ay d'y pouuoir satisfaire, me facent prendre & arrester vostre prisonnier. C. Et bien dōc, comme à mon prisonnier, ie vous commāde de vous taire pour recommencer à parler vne autre fois. S. Puis qu'il vous plaist, Madame, ie m'en vays honorer le silence par luy mesme.

SONETS DE SINCERO A CHARITE.

Madame, voz beautez si parfaictement belles
Sont nees dans le Ciel, mais pource que les Dieux
Vous alloient regardant d'vn œil trop curieux
Brulant dans la clarté de voz flames iumelles.
Iupiter preuoyant les diuerses querelles,
Qui pourroient aduenir aux Citoyens des Cieux,
Vous feit venir icy, doux paradis des yeux
Qui peuuent contempler voz graces immortelles.
Et maintenant les Dieux irritez contre nous
Espris du feu d'amour, & d'vn ardant courroux,
Mesme de Iupiter, deffient le tonnerre.
Et nous vont menaçant de mill' & mille morts,
Mais il faut brauement soustenir leurs efforts
Pour garder le tresor du Ciel & de la terre.

Las ie suis mort en moy, mais c'est pour viure en vous,
Charite: mon honneur, ma vie & ma lumiere
Vostre rare beauté des beautez la premiere
Tient mon esprit rauy d'vn rauissement doux.
De voz cheueux dorez les agreables nœuds
Et de voz yeux diuins la rigueur humble-fiere,
Serrent tant doucement mon ame prisonniere
Que moymesme ie suis de moymesme ialoux.
Mon corps est enuieux de l'honneur de mon ame
Qui brule dedans vous d'vne tant saincte flame,
Que d'vn homme mortel ie deuiens vn grand Dieu.
O bien-heureuse mort, cause de double vie!
Heureux amour qui fais que mon ame rauie,
Heureusement se meurt pour viure en si beau lieu.

Honneur de mes pensers, honneur de mes propos,
Honneur de mes escrits, Charite ma chere ame,
Charite mon soleil, ma singuliere Dame,
Royne de mon plaisir, douceur de mon repos.
Charite qui tenez mon cueur comme vn depos,
Mon cueur enuironné d'vne si douce flame,
Et qu'vn amoureux traict si doucement entame,
Que plus il est blessé plus ie me sen dispos.
Charite que ie sers, que i'honore, & que i'ayme,
Charite que ie tiens plus chere que moymesme,
Helas ie sens pour vous tant de pensers diuers.
Helas i'ay si grand pœur, chaste & belle Charite,
Que vous me connoissant de trop peu de merite
Desdaignez mes pensers, mes propos, & mes vers.

Bouche dont la douceur m'enchante doucement
Par la douce faueur d'vn honneste soubs-rire:
Bouche qui souspirant vn amoureux martyre,
Apaisez la douleur de mon cruel tourment.
Bouche de tous mes maux le seul allegement,
Bouche qui respirez vn gratieux Zephire:
Qui les plus eloquens surpassez à bien dire
A l'heure qu'il vous plaist de parler doctement:
Bouche plaine de lys, de perles, & de roses,
Bouche qui retenez toutes graces encloses,
Bouche qui recelez tant de petits Amours.
Par voz perfections, o bouche sans pareille,
Ie me perds de douceur, de crainte & de merueille
Dans voz ris, voz souspirs, & voz sages discours.

Penser qui m'es plus doux, que les fleurs à l'Abeille,
Et le soleil aux fleurs, penser en qui ie voy
L'angelicque beauté qui me desrobe à moy,
Raui par les soupirs d'vne bouche vermeille.
Penser de mes esprits l'agreable merueille,
Penser de mes pensers le seigneur & le Roy:
Penser heureux, penser qui commande ma foy,
Serue de la douceur d'vne voix nompareille.
Penser mon cher mignon, ma faueur, mon plaisir
Penser que ma Charite a bien daigné choisir
Pour renger vn portraict de sa beauté exquise.
En luy representant son exquise beauté,
Fay luy paroistre aussi ma ferme loyauté,
Afin que me prenant elle demeure prise.

O que i'ayme voz yeux doux tirans de ma vie,
Et que i'ayme voz mains qui m'ont pris & lié.
Que i'ayme vostre poil blond crespe & delié
Qui tient dedans ses laqs ma liberté rauie.
Vous tenez tellement ma raison asseruie
Par vn regard meslé de honte & de pitié,
Voz mains serrent si fort le nœud de l'amitié
Et vostre poil doré si doucement me lie:
Que plustost que sortir de ma captiuité,
Que plustost que manquer à ma fidelité,
Que plustost que faillir à si digne maistresse,
Ie veux mourir cent fois en ma douce prison
Laissant ma liberté, ma vie & ma raison
Dans voz yeux, dans vos mains & vostre blõde tresse.

Prin-temps aporte-fleurs, dont la riche peinture
Imite la couleur de la robe d'Iris,
Prin-temps suiuy du ieu, de la dance & du ris
Qui follatre tousiours dans ta gaye verdure:
Prin-temps fils du soleil, cher mignon de nature,
Delice des humains qui doucement nourris,
Tant & tant d'animaux, qui fussent tous peris
Sans tes herbes & fleurs qu'ils ont pour nourriture.
Prin-temps honneur des prez, des chãps, & des iar-
Quand tu baise les doigts delicats & rosins [dins
De ma belle Charite en pillant les fleurettes.
Oeilladant la splendeur de ses diuins regards,
Tu deuiens vn esté pauure, tu brule & ards
Admirant le parfaict de ses beautez parfaictes.

Vrayement ie reprendrois vostre œil de trahison,
Mais ce n'est pas bien faict que d'accuser son maistre,
C'est faict encore pis de receler vn traistre
Et le tenir enclos en si douce prison.
Charite voz beaux yeux, seigneurs de ma raison
Cachent amour dans eux, le tirant y veut estre
Afin d'estre plus seur, plus fort, & plus adextre,
Receuant la faueur de si belle maison.
Apres qu'il m'a tiré mainte & maintes sagettes,
Apres qu'il m'a lancé maintes flames secrettes,
Ie meurs & repren vie au brasier allumé:
Ainsi l'vnique oiseau qui brule dans sa flame
Reprend corps de son corps, & ame de son ame.
Renaissant par le feu qui l'auoit consommé.

Ma nef au gré des vens dedans l'onde poussee
Erroit de toutes parts quand vostre heureuse main,
Piteuse de mon mal me retira soudain,
En me sauuant des flotz de la mer courroucee.
Follement aueuglé d'vne erreur insensee
Monstrant que la raison m'estoit donnee en vain.
Ie me laissois guider d'vn erreur incertain
Lors que vostre bel œil arresta ma pensee.
Maintenant ie mourrois en mon cruel tourment,
Mais de voz doux propos le doux enchantement
De cet aspre douleur promptement me delie.
Ainsi le sainct honneur de voz perfections
Conduisant sagement toutes mes actions
Commande sur mes sens, mes pensers, & ma vie.

Belle plustost les eaux enflameront la terre
Et le feu glacera les fruicts, herbes & fleurs,
Les aueugles plustost iugeront des couleurs,
Et plustost sans verdeur on verra le l'hyerre.
La paix sera plustost moins bonne que la guerre,
Venus ira sans grace, & l'Amour sans douceurs,
Les Princes seront serfs, & les serfs Empereurs
Qui frapperont les Dieux auec le tonnerre.
Plustost seront les Cieux à la terre pareils,
Plustost aparoistront mill' & mille soleils,
Dans le centre profont de cette lourde masse,
Plustost seront tousiours les hommes sans couroux,
Tous les pensers plustost se liront en la face,
Que ie puisse iamais aymer autre que vous.

Ce qui me rend pour vous le cueur tant allumé,
Charite mon doux feu, c'est qu'vne mesme flame,
Embrase vostre cueur, vostre esprit, & vostre ame,
Et que ie suis de vous vniquement aymé.
Ie me sens tres-heureux de me voir estimé
Par voz doctes escris, & connoy bien, Madame,
Que vous pouuez ourdir vne excellente trame
Qui rendra par voz vers mon renom animé.
Alceste racheta de son mary la vie,
Voulant mourir pour luy, mais vous auez enuie
De racheter la miene auec plus heureux sort.
Pource que sans mourir chaste, sçauante, & belle
Vous filez pour nous deux vne vie immortelle
Qui vaincra les efforts du temps & de la mort.

Ie confesse vrayement que l'Amour sçait biẽ peindre
Et non pas Sincero, car ie vous sens trop mieux
Grauee dans mon cueur qu'en mill' & mille lieux,
Où i'ay tant essayé de pouuoir vous depeindre.
Helas ie ne sçay rien que me douloir & plaindre,
Charite mon soucy, les flambeaux de voz yeux
Ont versé dans les miens tant d'esclairs radieux
Que ie brule tousiours sans me pouuoir esteindre.
Il y a fort long que ces flambeaux ardans
M'eussent tout consommé tant dehors que dedans:
Mais vne froide pœur qui veut que ie languisse
Me rend glacé, craignant que voz perfections
Desdaigneuses de voir tant de seditions,
S'enuolent dans les Cieux auecques la iustice.

CHANSON.

Ie sens vne froide crainte,
Qui me glace tout le cueur,
Ie crain que mon amour saincte
Espreuue quelque mal-heur:
Iamais d'vn diuin presage
L'homme sage,
Ne doit estre desdaigneux,
Ny peu soigneux.
Charite ma douce vie,
Las i'ay songé de vous voir
En vn marbre conuertie,
Sans parler & sans mouuoir:
Et que vostre face belle

Estoit telle,
Qu'elle n'auoit de sentiment
Aucunement.

Ie pensois estre semblable
Au grand Dieu pere du iour,
Quand il plaignoit miserable
Son infortuné amour,
Allors qu'vne escorce verte
Tint couuerte
La cause de son prier
En vn Laurier.

Ainsi ma chere maistresse
Soupirant aupres de vous,
Ie vous pleins, ie vous caresse
Et vous veux taster le poux:
Mais vous estes froide & blesme
Et moymesme
Desireux de vous toucher
Deuien Rocher.

Ayant perdu ma semblance
Ie ne regrette sinon
De n'auoir plus de puissance
De chanter vostre beau nom:
Pource qu'vne froide pierre
Clost & serre,

Ma voix, ma langue, & le son
De ma chanson.
Comme la triste Niobe
Voyant tuer ses enfans,
Sent le cueur qu'on luy derobe
Ainsi (maistresse) ie sens
Et ma parolle, & ma vie
Deffaillie,
Ne me restant que la foy
Que ie vous doy.

AVTRE CHANSON.

CHERE maistresse
A vous seule i'adresse,
Les plus doux sons
De mes humbles chansons:
Mon cueur malade,
Blessé par vostre œillade,
Est adoucy
Par les chansons aussi:
Vne chanson amoureuse
D'vne peine langoureuse
Allege le soucy.
L'Amour est maistre
Qui rend vn homme adextre,
Pour inuenter
Et proprement chanter
L'art Poëtique,

Et la douce Musique
D'vn pauure Amant
Appaisent le tourment.
Et bien souuët de sa peine,
Rëd sa DAME *plus certaine*
Qu'en pleurät tristement.

Les saincts Prophetes
Et les diuins Poetes,
Chantoient leurs vers
En mille chants diuers:
Ainsi ie chante
La beauté qui m'enchante,
Et la douceur
Qui captiue mon cueur,
La vertu d'vne Charite
Que i'ay dedans l'ame escrite,
Sa grace & sa valeur.

Fin des vers de Sincero à Charite: S'ensuiuent ceux de Charite à Sincero.

IE veux que Sincero soit gentil & accord,
Né d'honnestes parens, ie veux que la Noblesse
Qui vient de la vertu orne sa gentillesse,
Et qu'il soit temperant, iuste, prudent, & fort.
Ie veux que Sincero m'ayme iusqu'à la mort,
Me retenant du tout pour vnique maistresse,
Ie veux que la beauté auecques la richesse
Pour le fauoriser se trouuent d'vn accord,

Ie veux en Sincero vne douce eloquence,
Vn regard doux & fin, vne graue prudence,
Vn esprit admirable, & vn diuin sçauoir.
Vn pas qui soit gaillard, mais toutesfois modeste,
Vn parler gracieux, vn agreable geste,
Voila qu'en le voyant, ie desire de voir.

Sincero mon desir, & mon cœur & ma vie,
Excusez moy de grace, & ne vous offencez,
Si poursuiuant le cours de mes vers commencez,
I'accompaigne l'amour auec la ialousie.
Sincero mon desir ie n'eu iamais enuie
D'aymer autre que vous: mais aussi ne pensez
D'aymer autre que moy, & ne vous auancez
De chercher autre nœud que celuy qui nous lie.
Ne vous arrestez point au propos enuieux
Qui veulent reformer la grace de voz yeux,
Leur finesse & douceur, ne sont dignes de blasme.
Leur finesse demonstre vne sincerité:
Leur douceur represente vne sincerité:
Car les yeux, Sincero sont fenestres de l'ame.

Dittes moy Sincero, que c'est qu'il vous en semble,
Dittes si c'est mon œil qui vous a retenu
Ou mon cueur, ou ma bouche, ou s'il m'est aduenu
Pource que i'ay vni leurs trois forces ensemble.
Mon œil dit que mon cueur estoit tout en vn treble,
Ma bouche sans discours, & qu'il a soustenu
Luy seul tous les effors de ce Dieu inconnu,

Qui d'une saincte amour sainctement nous assemble,
Mon cueur iure qu'il s'est pour le vostre changé
Et que luy seul vous tient à nostre amour rangé,
Ma bouche maintenant veut affermer pour elle.
Que si ce n'eust esté son gracieux accueil
Ny la force du cueur, ny la force de l'œil.
N'eussent peu arrester cette flame nouuelle.

Puis que le ferme nœud d'une amitié tant saincte,
Vous doit vnir à moy, faictes vostre deuoir
D'egaller voz vertus à vostre grand sçauoir
Et que ce ne soit point vne aparence feinte.
Si vous estes meschant, las ie seray contrainte,
De vous abandonner: car ie craindroy d'auoir
Vn amy vitieux, & ie ne veux point voir
Mon honneste amitié compaigne de la crainte.
La vertu seulement rend l'homme bien-heureux,
Soyez donc s'il vous plaist de vertu desireux
Suiuant de l'ypsilon la moins commune adresse.
Faictes que la raison commande à voz desirs,
En esperant de moy les honnestes plaisirs
Que l'on doit esperer d'vne chaste maistresse.

Amy ie ne sçaurois rompre ce doux lien,
Ce doux lien d'amour, dont vous me tenez prise,
Aussi ne veux-ie point faire telle entreprise
Puis que tous mes efforts, n'y seruiroient de rien.
Ie vous ayme & honore, & voy assez combien
La troupe des neuf sœurs sur tout vous fauorise,

Mais si dessus voz mœurs on faict quelque reprise
Le blasme n'en sera non plus vostre que mien,
Pour vous retirer donc de l'ecole du vice,
Ie voudroy ressembler vne sage Melice
Et vous pouuoir conduire en plus heureux sentier.
Pour les fautes d'vn serf on s'en prend à son maistre,
Et si vous estes mien, ou desirez de l'estre,
Soyez donc, Sincero, en mœurs pur & entier.

Si ie veux m'acquiter on ne me doit reprendre
De ce dont est repris le prodigue donneur,
Qui depend follement & richesse & honneur
Sans esperer le bien qu'il en pourroit attendre.
Receuant vn amour, vn amour ie veux rendre
A vous mon Sincero, & confesse mon heur
D'auoir sçeu rencontrer vn si rare sonneur
Pour nostre affection dignement faire entendre.
Or ie doy vous aymer pour trois occasions,
Pource que vous m'aymez, pour voz perfections,
Pource que ie vous suis liee de promesse:
Et vous payant ainsi ie ne vous donne rien,
Que pourois-ie donner, vous estes tout mon bien,
Vous estes mon honneur, mon plaisir, ma richesse.

Mais d'où vient, Sincero, qu'estant si loing d'ici,
Vous ne m'escriuez point, la douce souuenance
De nostre chaste amour, est elle en oubliance?
N'auez vous plus de moy pensement ny souci?
Vrayement si i'appercoy que vous soyez ainsi,

Volage & indiscret, vous n'aurez la puissance
De me vaincre en oubly, car par vostre inconstance
Ie veux estre inconstante & le seray aussi.
Doncques si vous m'aymez, pensez que ie vous ayme
Autant comme mon cœur, autant comme moymesme:
Mais si vous ne m'aymez ie ne vous ayme point,
Si vous me haissez, ie hay plus que la rage,
Ie hay plus que l'enfer, vostre mauuais courage,
Ainsi l'amour me bleçe, & la hayne me point.

Vous voyant exposer aux dangers de la guerre,
Helas i'ay si grand pœur que vostre amoureux nœud,
Soit trenché par le fer, que vostre amoureux feu
Soit esteint par le feu de ce double tonnerre!
I'importune les Dieux, du Ciel & de la terre,
De l'air & des enfers, ie fay maint piteux vœu,
Esperant vous ayder & delier vn peu
Les liens de la pœur qui tient mon cœur en serre.
Et s'il m'aduient bien tost par la faueur des Dieux
De vous reuoir icy, doux plaisir de mes yeux,
A l'heure vous pourrez me donner deliurance,
A l'heure vous pourrez m'affranchir de la pœur,
Qui va tyrannisant vostre cœur, & mon cœur,
Puis que le vostre en moy fait tousiours demeurance.

Si ie connois en vous quelque imperfection,
Si ie connois en vous quelque penser volage,
Si ie connois en vous vn superbe courage,
Qui mesprise le cours de vostre passion:

Si ie connois en vous vne presomption,
Grande peste des cueurs que l'on met en seruage,
Si ie vous voy changer de mœurs & de langage,
Vous me voirrez bien tost manquer d'affection.
Si vous m'estes constant, ie vous seray constante,
Si vous voulez changer, & bien i'en suis contente,
Cherchez vne autre amie & moy vn autre amy:
Cherchez vne maistresse honneste, aymable, & belle,
Et moy vn seruiteur sage, accort, & fidelle:
Car ie ne veux iamais que l'on m'ayme à demy.

Sincero mon doux feu, si i'ay peu attirer
De voz perfections, vne amitié non feinte,
Et si i'ay doucement escouté vostre pleinte,
Craignant que vostre mal peut croistre ou empirer.
Dittes moy s'il vous plaist, qui vous peut retirer
De mon affection inuiolable & saincte?
Auez vous point senti quelque nouuelle atteinte,
Qui pour vn autre amour vous face souspirer?
Et que peut-ce estre donc qui de moy vous esloigne?
Mais ne seroit-ce point que le Roy de Pouloigne,
Vous eut faict oublier vostre amoureuse foy?
Ha mon Dieu que ie crain que cet excellent Prince,
Pour honorer de vous sa nouuelle Prouince,
Vous derobe à la France, à l'amour, & à moy.

S'il est vray, Sincero, que la perseuerance
Demeure dedans vous, si vous auez tousiours,
Dans la bouche mon nom, dans l'esprit mes amours,

Dans les yeux mon pourtraict, au cueur mon aliance,
Faictes le moy connoistre auec plus d'asseurance
Sans me laisser conter les heures & les iours,
Et composer en moy mille fascheux discours
Pensant & repensant à vostre longue absence.
Le terme est ia passé que vous auez promis
De retourner icy visiter voz amis,
Qui vous peut empescher de faire ce voyage
Sinon faute d'amour? doncques s'il est ainsi,
Ie quitte vostre bouche, & vostre esprit aussi,
Voz yeux & vostre cueur inconstant & volage.

Iamais, mon Sincero, ie ne prendray plaisir
De vous assuiectir à des loix rigoureuses,
Ha vrayement ie hay trop ces ames langoureuses
Qui sans cause d'espoir renforcent leur desir.
Ie vous sçauray bon gré s'il vous plaist de choisir
Le temps le plus commode aux œuures serieuses:
Mais ne me racontez voz plaintes amoureuses
Sinon quand vous serez aux heures de loisir.
La plus grand part du temps demeurez à l'estude,
Puis quand vous serez las de vostre solitude,
De raisonner en vous, & de penser en moy:
Allez voir le Palais, & la paume, & l'escrime,
Et les Dames d'honneur, de vertu, & d'estime,
Gardant tousiours l'amour, l'esperance, & la foy.

Ouurez moy Sincero, de voz pensers la porte,
Ie desire de voir si l'amour de son traict,

Vous

Vous engraue aussi bien dans le cueur mon pourtraict
Comme vostre beau vers à mes yeux le raporte.
Ie ne veux pas pourtant, que hors de vous il sorte,
Ny que par la faueur d'vn gracieux attrait,
Vostre cueur soit iamais d'auec le mien distrait,
Pour bruler d'vne flamme, ou plus douce, ou plus forte.
Ouurez dõc s'il vous plaist: ha mon Dieu ie me voy,
Ha mon Dieu que de bien, que d'honneur ie reçoy
Apres que vous m'auez par mille vers chantee,
Ie me voy dans voz yeux, & dedans voz escrits,
Et dedans vostre cueur, & dedans voz esprits,
Par la Muse, & l'amour si bien representee.

Chanson de Charite à Sincero.

QVAND ie suis de vous absente,
Sincero mon beau soleil,
Ie n'ay rien qui me contente,
La nuict ie pers le sommeil:
Le iour ie fuy la lumiere
Et mes tristes yeux enclos,
Prisonniers de la paupiere
Ne sont iamais en repos.

Ie n'aime de la prairie
Le bel email precieux,
Ny la campaigne fleurie
Ne sçauroit plaire à mes yeux:
Ie suis tant melencholique

Que les plus gracieux sons,
Et la plus douce Musique
M'ennuyent de leurs chansons.

Ie ne veux ouyr personne,
Pour discourir ou parler,
Ie n'entens rien qui resonne
Que ma plainte dedans l'air:
Mes compaignes qui s'ennuient.
De mon amoureux esmoy,
Toutes depites s'enfuient
Et se retirent de moy.

Ie suis du tout negligente,
Des liures & du resueil,
Ma main n'est plus diligente
Qu'à representer mon dueil,
Pource qu'ell' ha de coustume
Suiuant mon commandement,
De tenir papier & plume
Pour descrire mon tourment.

Iamais on ne me voit rire,
Iamais on ne m'oit chanter,
Incessamment ie souspire,
Et ne fay que lamenter:
Ie n'ay bien, plaisir, ny ioye,
Sincero mon cher souci,
Iusqu'à ce que ie vous voye
Ie seray tousiours ainsi.

Responce au dernier sonnet de Charite.

REGARDEZ vous en moy, Charite ma Deesse,
Regardez vostre front, heureux siege d'amour,
Regardez voz beaux yeux, ma lumiere, & mon iour,
Qui commandent mon cueur d'vn œillade maistresse.
Regardez l'or frisé de vostre blonde tresse,
Regardez voz sourcils courbez d'vn demi-tour,
Regardez mille traicts recelez à l'entour
Pour seruir le tyrant de ma ieune allegresse.
Mais sur tout regardez vostre gracieux ris,
Qui par sa grand' douceur ouure le Paradis,
Où veullent demeurer les bien-heureuses ames:
Ha n'y regardez plus, Madame, car i'ay peur
Que vous reconnoissant si parfaicte en mon cueur,
Vous mesme ne brulez dans voz propres flammes!

La Rose à Charite.

IE ne voy fleur qui tant m'agree
Comme faict la Rose pourpree,
La Rose fille d'Apollon
Honneur des vers d'Anacreon,
Qui de la Rose cramoisie
A decoré sa Poësie,
Pource que sa fraiche couleur
L'a garanty de la douleur
De sentir la fureur Bacchique

Auec la fureur Poëtique.
Mais pour semblable occasion
Ie ne luy porte affection,
Car ne beuuant que de l'eau claire
Pour cela ie n'en ay que faire:
I'aime son beau pié verdissant,
I'aime son beau chef iaunissant,
I'aime sa fueille Cinabrine,
Teinte du sang de la Cyprine
Qui colora dans ce beau mois
Le blanc yuoire de ses doigts,
Tirant la Rose printaniere
De sa demeure coustumiere,
Et la prenant d'authorité,
Pensant que sa diuinité
Peut excuser si grande offence:
Le Rosier estoit en deffence
Gardant son tresor precieux:
Venus d'vn bras audacieux
S'efforçoit tousiours de le prendre.
Mais pour vouloir trop entreprendre
Elle souffrit punition
De sa grande presomption,
Gastant sa peau doüillette & blanche
Voulant piller la Rose franche,
Vrayement Rose mon cher souci,
Ie t'ayme d'auoir peu ainsi
Te deffendre d'une Deesse,
Rose mon cueur, ta gentillesse

Me faict craindre de ne pouuoir,
Enuers toy faire mon deuoir.
Mais excuse moy ma mignonne
Si ce que ie puis ie te donne
Ie sçay, Rose, que mes faueurs
Sont vers toy de peu de valeurs,
Et pourtant il faut que ie t'aime
Autant que mes yeux & moymesme,
Et ie te veux dire pourquoy,
Pourquoy ie t'aime autant que moy.
I'aime ta cyme iaunissante,
I'aime ta sepe verdissante,
Pource que celle que ie sers
Ha le poil d'or, & les yeux vers:
I'aime tes fueilles incarnates,
Comme les ioües delicates
De ma maistresse, & tes Zephirs
Qu'elle r'assemble en ses souspirs.
Voila belle & gentille Rose
Pourquoy i'aime sur toute chose,
Ta fueille, ta cyme, & ton pié:
Pleust à Dieu que mon amitié
Te peut estre autant honorable,
Que ta beauté m'est agreable.
Ie ne craindroy point que Saphon
Me reprinst dedans sa chanson,
Pour ne t'auoir, Rose fleurie,
Prise sur le mont Pierie.
Vrayement Rose ie chanterois

Toutes les beautez, & dirois
Combien ton odeur est subtile,
Combien ta liqueur est vtile,
Comment tu fus chez Agaton,
Seruie au banquet de Platon,
Et comment ta fleur vermeillette
Couronnoit l'enfance douillette
De leur amour, comment aussi,
Comment rose mon cher souci,
Tu feis vn chapeau à Plutarque,
Et vn beau bouquet à Petrarque:
Rose, tes boutons odoreux,
Sont les graces des amoureux,
Rose, tes belles fleurs nouuelles
Sont les faueurs des Damoiselles:
Rose, tes souefues odeurs
Sont les profits des parfumeurs,
Ta fleur, ta fueille & ta racine
Seruent tousiours de Medecine:
Rose ton lustre gracieux
Esclaire la clarté des yeux,
Rose mon cueur, rose ma vie.
Rose si tu as quelque enuie
De medeciner mon ennuy,
Ma Rose va t'en auiourd'huy
Saluer ma belle Charite
Et luy dis que ie t'ay escrite
En la faueur de son Prin-temps.
Escoute Rose, ne pretens.

De loger au sein de la belle,
I'en suis ialoux vien ie t'apelle,
Escoute Rose n'y vais pas:
O comme elle s'en va beau pas
Voir cette face nompareille
Des Dieux l'agreable merueille!
Rose tu pourras bien sentir,
Que vaut vn tardif repentir,
Si tu souffre l'ardente flame
Qui sort des beaux yeux de Madame.

Pour vne Mascarade d'Amazones.

APRES auoir acquis tant d'hōneur, & de gloire,
Apres auoir gaigné vne double victoire,
Apres auoir lié ces superbes guerriers:
Apres auoir monstré tant de braues vaillances,
Par les traits de noz yeux, & l'effort de noz lances,
Nous rapportons en main les Myrthes & Lauriers.

L'amour audacieux desirant que ses flames
Alentissent du tout la vertu de noz ames,
Elançoit dens noz cœurs mille flambeaux ardans:
Mais nostre chasteté qui gardoit cette place
Changeoit incontinent les ardans feux en glace,
Empeschant que l'amour ne logeast au dedans.

Voyant la chasteté qui forte le repousse
Amour tout desdaigneux se depite & courrouce,

Et dechaſſé du cueur il ſ'adreſſe à noz yeux:
Mais le pauuret (helas) y a laiſſé en gage,
Et ſon arc & ſes traicts, comme pour teſmoignage
Que noz yeux ont eſté ſur luy victorieux.

Demeurant deſpoüillé de ſes plus fortes armes
Il ſ'en va chercher Mars au millieu des alarmes,
Le priant humblement de luy donner ſecours:
Mars eſmeu de pitié amena de ſa terre
Grand nombre de ſoldats pour nous faire la guerre,
Et n'y gaigna non plus que le Dieu des amours.

Vn cueur qui n'ouure point aux voluptez la porte,
Vn penſer genereux, vne puiſſance forte,
Nous preſerue touſiours de l'Amour & de Mars:
Auſſi en toutes parts la femme ne reſonne
Que du pouuoir hautain, de la Roine Amazone
Qui faict marcher les Dieux deſſous ſes eſtendars.

Son nom eſt Otrera fille de Marteſie
Qui tient pour la ſeruir cette trouppe choiſie,
Voulant par ſa proüeſſe eterniſer ſon nom:
Elle retient du tout le ſouuerain Empire
De la grande Cité nommee Themyſcire
Enceinte par les bras du fameux Thermodon.

Chanſon

Chanson des Amazones.

NOVS faisons la guerre
Aux Rois de la terre
Brauant les plus glorieux,
Par nostre prudence
Et nostre vaillance,
Nous commãdons en maints lieux,
Domptant les efforts,
Des plus hardis & forts
D'vn bras victorieux.

Nous chassons les vices,
Par les exercices
Que la vertu nous aprend:
Fuyant comme peste
Le brandon moleste
Qui autour du cueur se prend:
Car la pureté
De nostre chasteté
Pour iamais le defend.

Nous tenons les hommes,
Des lieux où nous sommes
Tous empeschez à filer:
Leur lasche courage
D'vn plus bel ouurage

N'est digne de se mesler:
Si quelcun de vous
S'en fache contre nous,
Qu'il vienne quereller.

A ma quenoille.

QVenoille mon souci, ie vous promets & iure,
De vous aimer tousiours, & iamais ne changer
Vostre honneur domestic pour vn bien estranger,
Qui erre inconstamment & fort peu de temps dure.
Vous ayant au costé ie suis beaucoup plus seure
Que si encre & papier se venoient aranger
Tout à l'entour de moy, car pour me reuanger
Vous pouuez bien plustost repousser vne iniure.
Mais quenoille m'amie il ne faut pas pourtant
Que pour vous estimer, & pour vous aimer tant
Ie delaisse du tout cest' honneste coustume
D'escrire quelque fois, en escriuant ainsi
I'escri de voz valeurs, quenoille mon souci,
Ayant dedans la main, le fuzeau, & la plume.

A mes escrits.

IE ne pensay iamais que vous eussiez de force
Pour forcer les efforts de l'oubly, ny du temps,
Aussi ie vous escry comme par passe-temps,

Fuyant d'oisiueté la vitieuse amorce.
Et pource mes escrits, nul de vous ne s'efforce
De vouloir me laisser, car ie le vous deffens.
Où voudriez vous aller? he mes petits enfans,
Vous estes abillez d'une si foible escorce.
Ie croy que vous pensez me faire quelque honneur
Pour m'emporter aussi enuieux du bon-heur
Que deux freres ont eu portant leur mere au temple:
Lors qu'ell' en demanda digne loyer aux Dieux,
Vn sommeil eternel leur vint siler les yeux,
Et cela (mes enfans) vous doit seruir d'exemple.

Chanson de la Musique.

SI la graue Musique
Peut chasser loing du cueur,
Toute flame impudique
Contraire de l'honneur.

Si Platon l'a choisie
Pour ayder à son tour,
Comme la Poësie
Aux graces de l'amour.

Si l'Aristote mesme
Connoissant ses valeurs,
A commandé qu'ō l'aime
[P]our adoucir les mœurs

Si l'ame est harmonie
Qui par diuins accords
Diuinement se lie
Pour animer noz corps.

Si l'eternelle dance
Qui faict mouuoir les Cieux
Imite la cadance
D'vn son harmonieux.

Si l'eau, l'air & la terre
Sont liez au dedans
Par vne douce guerre
De discords accordans.

Si l'honneur de Memoire
Rechante ses beaux vers
Tenant le Lut d'yuoire
Pres des liures ouuers.

Musique desirable,
Qui osera blasmer
Ta vertu admirable
Que chascun doit aymer?

La Roine de Mycene
Prenant plaisir en toy
Fut seure gardienne
De l'honneur de son Roy.

Mais oubliant la grace
De tes accords tant doux
Elle oublia sa race,
Sa foy, & son espoux.

David par la loüange
Qu'il chantoit deuāt Dieu
Chassa le mauuais Ange
Qui tourmētoit l'Hebrieu.

O douceur nompareille,
Que l'on doit desirer
L'agreable merueille
Qui te faict admirer

Au Roy.

APRES auoir receu (ô lumiere des Princes)
Les honneurs meritez aux estranges Prouinces.
Ieune vous retournez dans le pays aymé:
Vous changez maintenant d'vn agreable eschange,
Pour le sceptre Gaulois, vne couronne estrange,
Et vn peuple sans ame, à vn peuple animé.

A vostre heureux retour, tout le monde s'apreste
Epoint d'vne allegresse à vous faire grand feste:
Mais quelques vns aussi vous offrent de leur bien
Esperant d'en auoir plus grande recompense

Cent & cent mille fois que ne vaut leur depense,
Et vous donnant de mesme, ils ne vous donnent rien.

Ceux qui vous font present par vne tromperie,
D'argent, de perles, d'or, de riches pierreries,
Au lieu de les donner, vous les vendent bien cher:
Et si vous ne payez leur belle marchandise
D'vn autre plus grand don, l'auare conuoitise
Ne leur permettra plus de vous venir chercher.

Sire, si mon present vous peut estre agreable,
A moy qui le vous donne il sera honorable,
A vostre peuple mesme il pourra profiter:
Car vostre Royauté est le souuerain temple
Où voz subiects prendront vn singulier exemple,
De vouloir pour iamais voz vertus imiter.

Pour chastier l'Anglois & le subiect rebelle:
Vn de noz Roys prit bien l'aduis d'vne Pucelle,
Donques ie vous supply de vouloir escouter
Ce que vostre vertu diuinement inspire
Dans mes foibles esprits, afin de le vous dire,
Et vous pourrez ainsi voz haineux surmonter.

Monstrãt que vous auez vne ame tres-Chrestienne,
Honorez tousiours Dieu à la mode ancienne,
Tousiours obeissez à ses diuines loix:
Presentez vous à luy franc & pur de tout vice,

Offrez luy voz pensers pour humble sacrifice,
Car Dieu dedans sa main tient le pouuoir des Rois.

Donnez à voz parens les charges les plus belles,
Et celles d'importance aux seruiteurs fidelles
De vostre maiesté, à vostre entendement
Le soing de vostre vie, à vostre vigilance
L'espoir de voz suiects, & l'honneur de la France,
Donnez le à vostre sage & prudent iugement.

L'ornement d'vn grād Roy, son honeur, sa noblesse,
Vient d'aymer la vertu, trop plus que la richesse
Aymer vn bon conseil, trop plus qu'vn grand present,
Plus qu'vn plaisir volage, aymer la Temperance,
Auoir deuant les yeux, les yeux de la Prudence
Qui voit le temps passé, le futur, & present.

La rigueur de la Loy, & la douceur du liure,
Induisent quelquefois les priuez à bien viure,
Auec le chastiment de leurs proches parens:
Le soing de leurs amys, qui les veulent aprendre,
L'iniure des hayneux, qui les vienent reprendre,
Montrant de toutes pars leurs defaux apparans.

Mais vous (Prince excellēt) vous auez en vo⁹ mesme
Des discours de raison, & le pouuoir supreme,
Que vous donnez aux loix: puis vous auez aussi
Le vertueux amour de vostre sage mere,

L'humble fidelité que vous doit vostre frere,
Et de voz bons suiets le gracieux souci.

Vostre grandeur sçait bien que le plus vray office
D'vn Roy sage & parfaict, c'est d'aimer la iustice,
Deliurer ses suiets de leur calamité,
Fauoriser les bons, faire aux meschans la guerre,
Maintenir son pouuoir, & accroistre sa terre:
Voila qui tient vn Roy en son autorité.

Si vous ne desdaignez les escris d'vne fille,
I'espere bien qu'vn iour de mode plus gentille
D'vne plus forte voix i'entonneray les sons
De voz rares valeurs, de voz graces diuines,
Si bien qu'à l'auenir des Nimphes Poëteuines
En diront sur le Clain mill' & mille chansons.

ΠΡΟΤΡΕΠ-

ΠΡΟΤΡΕΠΤΙΚΟΝ.

AD CHRISTIANISSIMVM HENRICVM III. FRANCORVM & Poloniç Regem, expressum ex versibus Gallicis eruditissimç puellæ ac Poëtriç Catharinç des Roches.

Iosephus Scaliger Iulij Cæsaris F. verti.

Τοῖς ἀξίοισι δεξιωθεὶς τῶν γερῶν,
παρὰ τῶν ὀθνείων πρός τε τηλουρῶν λεῶν
λαμπρῶς, μόλις δὴ, φέγγος ἡρώων, μόλις
φίλην ἀνέρχη πρὸς πάτραν ἀπόστροφος.
καλαῖς δ' ἀμοιβαῖς ἀνταμείβεις, ὦ πρόμε,
Κελτῶν τὸ κῦρος, ἀντὶ τοῦ κύρους ξένου,
καὶ τῶν ἀνάνδρων ἄντι, τοὺς εὐήνορας.
πᾶς δὴ φρυάζων πρὸς τὸν εὐτυχέστατον
νόστον γάνυσι, καί σε προσσαίνει χαρᾷ.
σοὶ τῶν ἑαυτοῦ πόλλ' ἀφειδήσας πολὺς
δίδωσι, πλείω δ' ἀντιλάζεσθαι σέθεν
ἔδοξεν ἀντίποινα τῶν δωρημάτων.
διδοὺς δὲ μηδὲν μηδενὸς πλέον διδοῖ.
ὥστ' εὐπροσώπῳ μηχανῇ χαρισμάτων
χρυσοῦ, λίθων τε τὴν βαρύσταθμον χλιδὴν
δωρούμενοι σοι δῆθεν, αὐτοὶ μὲν λόγῳ
διδοῦσιν, ἔργῳ δ' αὖτ' ἐμπολῶσι σοι.
εἰ μήγ' αὐτῶν τοὐμπόρευμα τίμιον
ὑπερμέτροις λύτροισιν ὠνῆσαι φθάνοις.
οἱ δ' ἐνδιδόντες ἐδονῇ φιλαργύρῳ
πάλιν πρὸς ὑμᾶς οὐκ ἐπιστρέψουσι δή.
Σκηπτοῦχε σοὶ δὲ ταῦτα δεχθήτω μέλη.

R

ἐμοὶ γὰρ ἔσται τοῦτο πάνδοξον κλέος,
λεῷ δὲ δεξίωμα σῶ κοινωφελές.
ἡ σὴ γὰρ ἀρετὴ ναός ἐσθ᾽ ὑψηρεφής,
ἐν ᾧ σέβεσθαι παντὶ τῷ πλήθει πάρα
τὸ σὸν καλὸν μίμημα καὶ τύπον τρόπων.
ἤκουσα δ᾽ ὥς τις τῶν ἀφ᾽ αἵματος σέθεν
σκηπτοῦχος ἥρως, τόν τ᾽ ἄρη βρεταννικὸν,
καὶ τὰς ἀφορμὰς τοῦ δυσηνίου λεὼ
φρέντας κολοῦσαι, παισὶ παρθένου τινὸς
βουλαῖς φρενώθη. καὶ σὺ ταύτας ἄζομαι,
ἄκου᾽ ἐφετμάς, ἃς ἐνέπνευσεν μόνος
τῷ θηλυκῷ μου τ᾽ ἀνδρικὸν σθένεν μένος.
ἔστι δὲ τῶν σῶν δυσμενῶν ὑπέρτερος.

Ἔσω μὲν ἐν σοὶ χριστιανιζον καλῶς
ψυχῆς χαρακτὴρ ὥστε τὸν Θεὸν σέβου
παλαιφάτοισι τῶν Ἀποστόλων νόμοις,
καὶ τοῦ δ᾽ ἀειγράπτοισι τοῖς θεσμοῖς ἕπου
καὶ τῷ δ᾽ ἐφαίνε σ᾽ ἄσπιλον κἀκήρατον.
τούτῳ ταπεινὰς ἀντὶ θύματος φρένας
πρόσισχε. καὶ γὰρ ὁ Θεὸς οἰακοστροφεῖ
ἐν τῇ γ᾽ ἑαυτοῦ χειρὶ βασιλέων κράτη.
τῶν πραγμάτων τ᾽ ἔντιμα τοῖς πρὸς αἵματος
δίδου, τὰ δυσβάστακτα τῆς ἀρχῆς βάρη
δούλοισι πιστοῖς. τ᾽ ἀσφαλὲς τοῦ σοῦ βίου
σαυτῷ μόνῳ δίδου. τῷ φιλαγρύπνῳ τε σοῦ
τὰς εἰς σὲ προσδοκῶντας ἐλπίδας λεώ.
κράτους ὁμοίως κελτικοῦ τὰ κύρια
ταῖς σαῖς μερίμναις ἀσφαλῶς ἐπίτρεπε.
ὁ κόσμος ἡ υγίεια τ᾽ ἀλκίμου δρόμου
τὸ τ᾽ ἀξίωμα καλὸν ἐξετάζεται
ἐν τοῦ δικαίου πλείον᾽ ἢ πλούτῳ νέμειν,
βουλήν τ᾽ ἀρίστην πρόσθε τῶν δώρων ἔχειν
καὶ τῆς βραχείας ἡδονῆς τὸ σωφρονεῖν,
τὸ τῆς Προνοίας τ᾽ ὄμμα προὐμμάτων ἔχειν.
ἥ τις τά τ᾽ ὀπίσω, τά τε πρόσω, τὰ νῦν θ᾽ ὁρᾷ.
νόμος δὲ καὶ τὸ δυσπαραίτητον νόμου,
καὶ τῶν παλαιῶν κύριαι δόξαι σοφῶν
ἕκαστον ἐντρέπουσι κοσμίως βιοῦν.
τὰ συγγενῶν τε χρηστὰ σωφρονίσματα.

χ᾽ ἡ νουθετούντων φροντὶς ἐντρεχὴς φίλων.
ὁ δυσμενῶν τε καταγέλως, τὰ σφάλματα
τῶν χειρολέικτως ἐμφανιζόντων πολίς.
σοὶ δ᾽ ὦ κράτιστε, χ᾽ ὡ γογισμὸς, ἥτ᾽ ἄκρα,
νόμοις πατρῴοις τὴν νέμεις, ἐξουσία,
καὶ τῆς τεκούσης αἱ φιλόστοργοι φρένες,
ἥτ᾽ αὐταδέλφου πιστόφρων ὁμιλία,
καὶ τῶν λεῶν ἡ φροντὶς εὐπειθὴς πάρα.
πρὸς τοῦ τελείου βασιλέως καὶ νητρεκοῦς
ἐστὶν, φιλῆσαι τὴν δίκην, σάφ᾽ οἶδ᾽ ὅτι.
ῥῦσαι τε πλήθη τῆς ἐπειγούσης δύης.
ἀγαθοὺς μὲν αὔξειν, καὶ κολούσασθαι κακούς,
κράτους πατρῷον, τήν τε γῆν ἐπαυξάνειν,
τοῦτ᾽ αὖ μον᾽ ἀρχὴν, δῆλον, ὡς τηρεῖ μέγαν.
Ὦ κάρτερ᾽ εἴσοι μοῦσα παρθενικὴ μέλει,
ἐλπὶς γὰρ λοιπόν ἐστιν, ὡς διάξομαι
κλέουσα ταῖς μολπαῖσιν ἐντονωτέραις
τὴν τ᾽ ἐναρετὴν σοῦ, τήν τ᾽ ἀοίδιμον χάριν.
ὅς τ᾽ εἰς τὸ μέλλον αἱ κόραι Πικτάβιδες
πρὸς Κλάνιος ὄχθαις μυρί᾽ ᾄσονται μέλη.

Latinè sic per Scæuolam Samarthanum.

DIGNIS lætus honoribus,
Quos à gentibus exteris
Tulisti, optime principum,
Reuisis patrios lares
Ipso in flore iuuentæ.
Nunc & imperium exterum
Gallico imperio iuuat
Mutare, & populos nimis
Vecordes populis, quibus
Nil cordatius vsquam est.
Festis vndique plausibus
Ciues te excipiunt tui:
Sunt qui munera porrigant,
At certè hoc animo, datis
Vt maiora rependas.
Qui sic dat, nihil ille dat:
Dumqué aurem tibi callidè,
Dum gemmas rutilas ferunt
Isti, vendere veriùs
Quàm donare videntur.
Mercem munere nil suas,
Habendi sitis impotens
Hos à te procul exiget:
At tibi ipsa quod offero
Gratum sit modò munus.
Gloriosum erit & mihi,
Nostrísque vtile ciuibus:
Maiestas etenim tua

Instar eminet ardui
Claro in lumine templi.
A quo mirificum petet
Exemplum tua gens, tuæ
Ad virtutis imaginem,
Cuius rebus in omnibus
Dehinc vestigia seruet.
Vt rebellia frangeret
Angeli militis agmina,
Magni Rex quoqué nominis
Olim non renuit sequi ab-
Iectæ sensa puellæ.
Nunc ergo & mihi virgini
Quod virtus tua sufficit
Lubens accipe, perfidos
Hinc hostes tibi vincere
Sic fortasse licebit.
Prȩclara vt documenta des
Christianȩ animȩ, Deum
Antiquis cole ritibus:
Huius morigerum sacris
Da te legibus vltrò.
Huic te criminis exhibe
Purum, huic labe carens pio,
Mens pro thure sit hostia.
Quippe & in Domini manu
Regum est ipsa potestas.
Tu iunctos tibi sanguine
Rebus præfice maximis:

At negotia ſi qua ſint
Momentoſa, fidelibus
Illa trade miniſtris.
Vitæ crede tuæ tuo
Tutelam ingenio, tuæ
Spem rerum vigilantiæ,
Tuo iudicio tuj
Decus nobile regni.
Regem hæc præcipuè decent,
Virtutes cumulis opum,
Donis conſilia optima,
Modeſtámque libidini
Anteponere mentem:
Tum Prudentia quos habet
Recto lumine limpidos
Obſeruare oculos, quibus
Quod fuit, quod erit, quod eſt,
Viſu cernitur vno.
Ad recti ſtudium ferè
Priuatos homines agunt
Legum terrificæ minæ,
Aut honeſta docentium
Blandimenta ſophorum.
Huc & aſpera patruę
Linguę verbera conferunt,
Amici monitis iuuant,
Et qui crimina detegunt
Probris turpibus hoſtes.
At, ô gloria principum,

Tu diuinitus insitę
Mentis munere prȩditus,
Tu legum imperiis potens
Tibi sufficis vnus.
  Nec prudens tamen interim
Carȩ matris amor tibi,
Fratris debita nec fides,
Grati nec populi deest
Accurata voluntas.
  Te non prȩterit optimi
Esse munera principis
Cultu iustitiam suo
Prosequi, & miserum à malis
Vindicare popellum.
  Indulgere bonis, malos
Armis plectere, patrios
Longè extendere limites:
Hæc sunt, nobilium quibus
Stat potentia Regum.
  Tu mollis nisi virginis
Fastidis tenues modos:
Illa, spero, dies erit,
Cùm tuas grauioribus
Laudes cantibus æquem.
  Tunc & vndique, leniter
Se trahentis ad herbida
Clani litora, candidæ
Pictonum tibi concinent
Mille carmina Nymphæ.

A la Royne.

VOz exquises beautez sont dignes d'vn Empire,
Madame, & nostre Roy qui les voulut choisir
Est egal à vn Dieu d'auoir eu tel desir:
Car vostre rarité l'amour mesmes attire.

On le voit delicat en vostre belle face,
Admirant tout rauy vostre double soleil,
Et le brillant esclat de vostre teint vermeil,
Qui la frescheur des lys & des roses efface.

Puis grauement assis dessus le blanc yuoire
De vostre front poly, il prend de voz cheueux,
Dont il fait pour le Roy, mille nœuds amoureux,
Et le gaignant par vous, il augmente sa gloire.

C'est honneur à vn Dieu d'auoir pour compaignie
Ce Roy tant excellent, c'est honneur à ce Roy,
D'auoir vn si grand Dieu compaignon de sa foy,
Et vostre Majesté pour espouse & amie.

Dieu face voz iours longs en fortune prospere,
(O Royne seul Phenix de parfaicte beauté)
Et bien-heurant l'estat de vostre Royauté,
Puissiez vous d'vn beau fils bien tost estre la mere.

A elle mesme luy presentant l'hymne de l'Eau.

MADAME, le Dæmõ conduisant voz regards,
Est vn Dæmon du feu, qui par ses viues flames
Allume incessamment les plus gentilles ames,
Brulantes aux rayons de voz flambeaux espars.

Le Dæmon qui preside à vostre doux parler,
Ouurant le beau Coral de vos leures vermeilles
Et qui remplist les cueurs de crainte & de merueilles,
D'amour, de reuerence, est vn Dæmon de l'air.

Le gracieux Dæmon de vos diuins attraicts
Est vn Dæmon de l'eau, auquel la Cytheree
Cheminant mollement par la plaine asuree,
Faict porter de son fils, l'arc, la trousse & les traicts.

Le Dæmon qui vous guide à ce graue marcher,
C'est celuy qui conduit la vierge chasseresse.
Il frequente la terre, & reconnoist l'adresse
Des lieux qu'il faut fuyr, & ceux qu'il faut chercher.

Le Dæmon qui conduit les sainctes actions
De vostre chaste, belle, & honorable vie
Est vn Dæmon du Ciel: le Ciel auoit enuie
De se faire admirer par vos perfections.

Ainsi donc voz Dœmons commãdent en tous lieux.
Madame, & ils pourront donner grace à mõ Hymne,
Puis que de Vaudemont l'excellence diuine
Illustre le feu, l'air, l'eau, la terre & les Cieux.

Hymne de l'Eau à la Roine.

SOVRCE qui ruisselant vostre onde cristaline
Tirez d'vn double Roc vostre antique origine,
De grace excusez moy si i'ose vous chanter:
Ie crain fort en chantant de vous mal-contenter
Et d'accroistre ma honte au lieu de vostre gloire:
Ie crain fort d'offencer les filles de Memoire
Qui ne se plaisent pas, ains tiennent à mespris,
De se voir loüanger par de foibles escrits.
Mais tout ainsi qu'on voit que la liqueur vineuse
De ce Dieu deux fois né d'vne force fumeuse
Derobe les esprits, les sens, & la raison
A celuy qui beuuant luy ouure sa maison,
Si bien que ne sentant que le Dieu qui le touche
Il a sa force au cueur, & son nom dans la bouche.
Ayant ainsi gousté les mielleuses douceurs,
Nymphes, non pas de vous, mais celles de voz sœurs,
Ie ne suis plus à moy, & forcée d'escrire,
Pleine de leurs vertus, leurs vertus ie respire:
Ie me laisse couler sans guide au fil de l'eau,
Sans auoir pour m'ayder ny rame ny bateau.
Doncques ie vous suplie, ô belle onde sacree,

S'il m'auient de noyer, au-moins qu'il vous agree,
Ie ne crain point la mort, & ne requiers sinon
Que me perdant en vous, vous ne perdiez mon nom.
Ceignez moy de voz bras, & vostre onde argentine
Face bruire parfois le nom de Catherine,
Qui humble vous salue honorant voz honneurs
Dignes d'estre chantez des plus dignes sonneurs.
Belles & sainctes eaux voz sources perennelles
Soutenoient du seigneur les vertus eternelles,
Car son esprit sur vous se promenoit alors
Que son alme pouuoir composa ce grand corps,
Et l'ayant ordonné par nombre, & par mesure
Il luy feit de voz bras vne large ceinture
Monstrant autour de vous cent mille raritez
Qui tiennent leur grand pris de voz humiditez
Le Christal, le Coral, la Perle d'excellence,
Et les poissons sacrez à l'honneur du silence:
Mais cela n'est pas tout, car nous autres humains
Prismes forme en l'humeur de voz humides mains
Quand de voz sainctes eaux les vagues écumeuses
Arrosoient de l'Edem les plaines limoneuses.
Et c'est ores pourquoy (belles) à vostre honneur,
L'homme retient encor son nom de vostre humeur
Depuis ce sexe ingrat, cette maudite race
Mesconnoissant son Dieu pecha deuant sa face,
Et le seigneur voyant son infidelité
Le voulut chastier de sa temerité.
Ie veux, ce vous dit-il, o seruantes fideles
Punir de ces meschans les offences mortelles:

Ie les veux tous noyer, Nymphes, ie veux par vous
Faire sentir l'aigreur de mon iuste courroux:
Ie veux que par vous soit la terre enuironnee,
Et voir de ces ingrats la derniere iournee
Qui tristes ne pouuant fuyr l'horreur de l'eau
Seront enseuelis souz vn mesme tombeau.
Vn d'entr'eux seulement trouuera pour refuge
Vne arche pour sauuer ses enfans du Deluge.
Il est bon deuant moy, aussi ie ne veux pas,
Que mesme son renom meure par son trespas:
Ie luy feray trouuer vne liqueur notable,
Qui rendra pour iamais sa memoire agreable.
Belles, dans peu de iours vostre onde tarira,
Pleine de nouueaux fruicts la terre produira
Cette follastre humeur qui par Noë trouuee,
Sera de luy bien tost à son dam esprouuee,
Pour n'auoir point puisé dans voz sacrez ruisseaux:
Car vous seules pouuez, saincles & belles eaux
Meslant auecques le vin voz liqueurs sauoureuses,
Moderer quelque peu ses forces outrageuses.
Voila, Nymphes, comment par le vouloir diuin
Vous punissez l'orgueil, & corrigez le vin.
Tout ainsi que l'on voit la femme gracieuse
Guerir de son mary la pensee ennuyeuse,
Auec vn doux soubsris, auec vn doux propos
L'appaiser doucement, & le mettre à repos:
Ainsi le vin par vous appaisant son audace,
Vous perdez sa fureur, & conseruez sa grace.
Mais qui est plus que vous prompte à nostre besoing?

Mais qui a plus que vous de nous ayder le soing?
Et qui rend sinon vous nostre terre fertille?
Comme sans vous aussi nous la voyons sterile.
L'Egypte ne produit de si riches moissons
Que par vous, sainctes eaux, qui en maintes saisons,
Luy debordez le Nil. La deserte Lybie
Est par faute de vous de tous hommes haye.
L'homme ne pourroit pas viure commodément
S'il n'auoit tousiours l'eau à son commandement
Noz yeux ne verroient point si l'humeur nourriciere
N'entretenoit tousiours leur plaisante lumiere:
Rien ne pourroient seruir la terre, ny le feu,
Et mesmement cest air nous seruiroit de peu
Si nous n'auions par vous le fruict, la fleur, la plante,
Pour nous oster la faim, quand la faim nous tourmẽte,
Vous dechassez la soif, vous netoyez les corps:
Belle, vous nous lauez, & dedans & dehors,
Nous vous tenons des mains de la mere nature,
Sans vous donner logis, loyer, ny nourriture:
Ce n'est comme le feu qui s'en va promptement,
Si l'on n'aide sans fin à son nourrissement,
Nymphes en vous disant variables, legeres,
Vrayement on vous faict tort, vous estes mesnageres
Courant de toutes parts pour ayder à chascun,
Et puis vous raportez le tribut en commun,
Au sein de vostre mer, mais bien de nostre mere,
Puis qu'on dit que de tous l'Occean est le pere.
Quelques vns se plaignans que vous les trahissez,
Que vous rompez leurs nefs, que vous les meurdrissez,

Ne reconnoissent pas que la ialouse enuie
Des vends & non de vous leur derobe la vie:
Car les vents amoureux de voz rares beautez
En veullent receuoir toutes les priuautez,
Par fois vous caressant, o Nymphes marinieres,
Ils baisent doucement la fleur de voz riuieres:
Mais si quelque vaisseau les garde d'aprocher
Furieux ils le font briser contre vn rocher.
O Dieu combien de fois la gaillarde ieunesse
Ioüant en vostre sein a senty la rudesse
De ces enfans de l'air qui brulant de courroux
L'estaignoient en voz bras par vn despit ialoux!
He! mais que feriez vous, les fureurs amoureuses
Des vents audacieux ne vous font moins piteuses
Ne pouuant garentir les hommes de la mort.
Tout ce qui est à eux vous le mettez à bord:
Vous pouuez, sainctes eaux, les guerir de la rage,
Et du foudre tonnant vous empeschez l'orage.
Luy ouurant le chemin pour le faire couler
Auec moins de fureur par le vuide de l'air,
Tant de proprietez se trouuent aux fontaines
Qui soulagent les maux dont noz vies sont pleines.
Cest' eau qui de Triuulse honoroit le iardin
Rendoit en la beuuant gracieux & benin:
Et cest autre qui est des eaux la principale
Se ioint si proprement à l'humeur radicale,
Qu'elle raieunist l'homme en la vieille saison
Comme le siecle vieux veit raieunir Æson,
Aussi vous nourrissez les flambeaux de noz vies

Qui sans vous, saines eaux, nous seroient tost rauies.
O belles, voz vertus decorent les pays:
Mais pour Dieu dittes moy de ce lac de Says,
Lequel rendoit de nuict (sur vous representee)
Toutes les paßions d'vne ame tourmentee.
Nymphes dictes le moy ces merueilleux secrets:
Pour m'estre reuelez n'en seront moins sacrez,
Ie ne les diray point, o miracle du monde!
L'esprit de noz esprits nage dedans vostre onde
Qui nous reiette en l'œil par voz perfections
Le simulachre aymé de noz affections.
Neptune veut montrer au Trident admirable
Que vous estes liquide & feconde & beuuable,
Aussi tout va puiser dedans vostre element.
Et les celestes feux en prenent aliment
Ceux qui vont adorer Iupiter en Dodone
Treuuent du feu chez luy que vostre onde leur donne,
Car elle a le pouuoir d'allumer vn flambeau
Et d'esteindre le feu qui n'est pris de son eau.
Vous auez vn ruisseau tout plein de prophetie
A la cime du mont Colophon de Lydie
Qui faict par sa vertu predire l'aduenir,
Vous en auez aussi perdant le souuenir,
O bien-heureuses eaux, qui auez la puissance
D'effacer de noz maux la triste souuenance,
He qu'à bonne raison ce Prince Athenien
Estimoit vostre oubly la source de tout bien!
Ie voudroy qu'il vous pleust couler en noz riuieres
Pour nous faire oublier noz peines coutumieres

Venez Nymphes, venez, voicy le petit Clain,
Qui humblement vous offre, & les bras & le sein,
Ne le desdaignez point, venez ô viue source,
Courez prompte vers luy d'vne legere course,
Et si comme Tagus il n'a le sable d'or
Asseurez vous pourtant qu'il tient vn grand tresor,
Tant de gentils esprits ornement de nostre aage,
Qui reuerent ses eaux, & luy rendent hommage.
Nymphes vous plaist il pas leur prester voz faueurs
Afin d'en receuoir quelques dignes faueurs?
Il ne faut pas pourtant que par vous soit trassee,
La memoire du bien, mais la peine passee.
Et quoy? si vous perdiez le souuenir de tous
Vous feriez perdre aussi le souuenir de vous.
Pource ie vous suply les arroser de sorte,
Que iamais en leurs mains la grace n'en soit morte
Et que voüant vn vers à l'immortalité,
Ils vous rendent sans fin le loyer merité.
Belles & sainctes eaux, vostre sacré riuage
De ce grand Dieu viuant represente l'image.
Il est le pere aydant, vous aydez à chascun,
Vous estes tousiours mesme, & il est tousiours vn,
Il meut incessamment cette machine ronde,
Vous la mouuez aussi d'vne force seconde:
Nous receuons l'esprit de sa Diuinité,
Nous receuons le corps de vostre humidité.
Vous auez le pouuoir, o belles sources viues,
D'amender la fortune auec l'or de voz riues,
De charmer les ennuys, d'appaiser les douleurs,

D'acquerir

D'acquerir des amis, d'oublier les malheurs:
Fortes vous inspirez vne ame prophetique,
Vous augmentez aussi la fureur Poëtique.
He! que diray-ie plus? Eaux sainctes nous deuons
A voz ondes l'honneur du bien que nous auons.
Ie vous rens grâce donc, ô source peremnelles,
Qui gardez du seigneur les vertus eternelles,
Et sans commancement, sans fin, & sans millieu,
Representez icy l'image du grand Dieu.

Imitation de la mere de Salomon, à la Roine mere du Roy.

QVELLE chose mon fils, ma nourriture chere,
Entendras tu de moy, de moy qui suis ta mere,
Ie ne puis te laisser qu'vn brief enseignement,
Qui pour ta Royauté seruira d'ornement:
Car d'vn Prince excellent l'ame prudente & sage,
Ayme plus les vertus que son riche heritage.
Doncques souuienne toy qu'il faut que les grâds Rois,
Commandant à leur peuple obeissent aux loix.
Et tiens dedans ta main la balance equitable,
Veu que ton premier iour l'a faict recommendable,
Pource que le soleil la regardoit voisin,
Alors que tu naquis souz vn heureux destin.
Mais tu dois commencer d'obseruer la Iustice
En toy mesme, & tousiours fermer la porte au vice,

Ne laisser point tirer tes desirs par les yeux
Et ne donner ton bien pour estre vicieux,
Suyuant les faux appas d'vne impudique flame
De craincte d'offencer ta legitime femme:
Car se seroit manquer à Dieu, aux loix, à toy,
Et pariurer l'autel de luy faucer la foy
Qui sent d'vn autre feu l'amoureuse scintille,
Est en danger d'auoir vne espouse sterile
Et ne voir de long temps les regards blandissans
Ny les soubsris mignards de ses petits enfans.
Ie ne te priray point de te garder de boire,
Le breuuage fumeux qui gaste la memoire,
Ie sçay que ta raison garde le souuenir
De ce qui est passé iugeant de l'aduenir:
Mais ie te priray bien d'ayder à l'innocence
Des pauures affligez qui n'ont point de deffence.
Ie te supplie encor de fuyr prontement
Des propos deprauez le traistre enchantement,
Regarde si celuy qui pend à ton oreille
Est digne d'estre ouy en cè qu'il te conseille:
Qui sçait bien gouuerner par ordre en sa maison
Il peut bien conseiller vn prince auec raison.
Mon fils, tu és des tiens l'espoir & le refuge,
Ils n'ont que Dieu au Ciel, toy en terre pour iuge:
Penses auant que dire, & iuges sagement
Puis que tout obeit à ton commandement.
Pour nuyre à tes voisins ne dresse point d'armée,
Et que sert il de voir nostre terre semee
De tant de corps humains? qui fait guerre à autruy

Il sent premierement la guerre dedans luy,
Tu ne dois pas pourtant supporter l'insolence
Des hommes corrompus qui sont sous ta puissance
Sans te monstrer vers eux, ny seuere, ny doux,
Il les faut chastier en ton iuste courroux:
Vn Roy n'est estimé pour estre plus robuste,
Ou plus ieune, ou plus beau, mais pour estre plus iuste.
Dieu vueille mon enfant qu'vn Laurier verdissant
Entourne pour iamais ton sceptre fleurissant,
Et qu'il soit ceint aussi par les branches d'Oliues,
Afin que plusieurs ans paisiblement tu viues.

A G. P.

Vous dictes que ie vends ces vers à leurs hautesses,
Non, ie ne les vend point: le present est entier,
Car ie proteste Dieu que Princes ny Princesses
Ne m'ont iamais donné la valeur d'vn denier.

A ma mere.

IE vous fays vn present de la vertu supreme,
Depeinte proprement par vn Roy tres-parfaict,
(Ma mere) & vous offrant cest excellent pourtraict,
C'est vous offrir aussi le pourtraict de vous mesme.

La femme forte descritte par Salomon.

HEureux qui trouuera la femme vertueuse,
Surpassant de valeur la perle precieuse,

Le cueur de son mary d'elle s'esiouyra,
Plein d'honneurs, plein de biens, content il iouïra
Du fruict de son labeur, tous les iours de sa vie.
Il l'aura pour compaigne & seruante & amie,
Fuyant le doux languir du paresseux sommeil
Ell' se leue au matin premier que le soleil
Monstre ses beaux rayons, & puis faict vn ouurage,
Ou de laine, ou de lin, pour seruir son mesnage,
Tirant de son labeur vn vtile plaisir.
Ses seruantes aussi qu'elle a bien sceu choisir,
Chassant l'oisiueté, sont toutes amusees
A cherpir, à peigner, à tourner leurs fusees,
Faire virer le trueil, comme vn petit moulin,
Le Chastelet aussi pour deuider le lin.
Comme l'on voit sur mer la vagante nauire
Raporter au marchand le profit qu'il desire,
Le bled, le vin, le bois, afin qu'à son besoing,
Il le trouue chez luy sans le chercher plus loing:
Ainsi la Dame sage ordonne sa famille,
Afin que son mary, & ses fils, & sa fille,
Ses seruans, ses suiects, puissent auoir tousiours,
Le pain, le drap, l'argent, pour leur donner secours
Contre la faim, le froid, & maintes autre peines,
Qui tourmentent souuent les pensees humaines.
Ayant bien disposé l'estat de sa maison,
Dependant par mesure, espargnant par raison:
Elle va voir aux champs la brebis porte-laine,
Et le bœuf nourricier qui traine par la plaine
Le soc auant-coureur de l'espy iaunissant:

Elle regarde apres si le fruict meurissant
Dedans le boys tortu, promet que celle annee
On puisse rencontrer vne bonne vinee.
Et ne desdaignant point de trauailler aussi
Elle prend d'y planter la peine, & le souci.
Vous la verriez parfois r'accourcir sa vesture
Troussee proprement d'vne forte ceinture,
Et reuirer apres ses manches sur les bras
Qui paroissent charnus, poupins, douillets & gras:
Car il ne faut penser que la delicatesse,
Se trouue seulement auecques la paresse.
La femme mesnagere est plus belle cent fois,
Que ne sont ces Echo qui n'ont rien que la voix.
Or cette diligente ayant tel auantage,
Elle est plus belle aussi, d'autant qu'elle est plus sage:
Prenant prouision des beaux fruicts de ses champs,
Elle en mesure aussi pour les vendre aux marchands.
Sa lampe n'esteint point, ains tousiours la lumiere
Est dedans son logis d'esclairer coustumiere:
Pource qu'il faut veiller & trauailler souuent,
Pour faire de linceuls, & des draps qu'elle vend
Sa liberale main se monstre fauorable
Aux pauures affligez, dont l'estat miserable,
Est digne de pitié, en ne refusant pas
De prendre la quenoille, ell' n'espargne ses pas,
Pour aller & venir autour de ses seruantes
Et loüant leurs labeurs les rendre diligentes.
Elle donne à chascune vn bon accoustrement,
En les encourageant d'aduancer promptement,

De faire des tapys, couuertes, & courtines.
A elle seulement pour accoustremens dignes
De ses rares valeurs, le pourpre est suffisant:
Mais elle a vn habit qui luy est mieux duisant
De sage Temperance, & de saincte Iustice,
De Fortitude aussi, qui faict la guerre au vice,
De Prudence guidant toutes ses actions,
Chascun l'a reconnoist pour ses perfections.
Son mary est prisé en tous lieux de la ville,
Pour estre possesseur de femme si gentille:
Ell' a dessus sa langue vn coulant fleuue d'or,
Et tient en son esprit vn precieux tresor
De graces & vertus sa parfaicte eloquence,
Monstre par ses propos la vraye sapience:
Ell' est douce, benigne, & conduit sagement
Le train de sa maison, non pas oysiuement:
Car elle faict auoir, & le pain, & la peine,
Voulans que le trauail vn doux repos ameine:
Ses enfans sont autour qui reuerent sans fin
Le discret iugement de son esprit diuin:
Son mary la voyant sur toutes admirable
Confesse qu'en la terre elle n'a de semblable:
Plusieurs Dames pourtant on faict digne recueil
De graces & beautez qui plaisent fort à l'œil,
Mais tu les passes tant (O Dame d'excellence)
D'autant qu'vn bon propos surpasse le silence,
D'autant qu'vn iour luisant passe l'obscure nuict,
Ta rarité d'autant sur les autres reluit.
La beauté se flestrist, la grace est deceuable,

Et de tous leurs attraits ce n'est rien qu'vne fable:
Mais la femme qui ayme, & qui craint le seigneur,
Merite receuoir vn immortel honneur:
Sus doncques rendez luy la gloire meritee,
Sa loüange ne soit de bornes limitee,
Faictes luy voisiner la grand' voute des Cieux,
Puis qu'elle est en ce monde vn miracle à voz yeux,
Que sa perfection vn tel loyer demande,
Rendez le prontement, car Dieu vous le commande.

L'Agnodice.

IL n'y a passion qui tourmente la vie
Auec plus de fureur que l'impiteuse enuie:
De tous les autres maux on tire quelque bien,
L'auare enchesné d'or se plaist en son bien,
Le superbe se fond d'vne douce allegresse
S'il voit vn grand seigneur qui l'honore & caresse,
Le voleur epiant sa proye par les champs
Soubsrit à son espoir attendant les marchands,
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il deuore,
Et semble par les yeux le deuorer encore,
Le ieune homme surpris de lasciues amours
Compose en son esprit mille plaisans discours,
Le menteur se plaist fort s'il se peut faire croire,
Le iureur en brauant se pompe dans sa gloire.
Mais ô cruelle enuie, on ne reçoit par toy
Sinon le desplaisir, la douleur & l'esmoy,

A celuy qui te loge ingrat & fiere hotesse
Tu laisse pour payement le dueil & la tristesse,
A celuy qui te donne à repaistre chez luy,
Tu payes pour escot le chagrin & l'ennuy:
De noz premiers parens tu espris le courage,
Espandant le venin de ta feilleuse rage,
Sur les diuins autels, quand le bras fraternel
Tua le pauure Abel inuoquant l'eternel.
Depuis en te coulant aux autres parts du monde
Tu semas en la terre vne race feconde
D'ires, de cruautez, de geines & de morts
Qui font aux vertueux cent & cent mille torts:
Mais sur tous autres lieux, c'est la Contree Attique
Qui tesmoigne le plus de ta puissance inique
Nenny point pour Thesé de ses parens trahy,
Pour le iuste Aristide iniustement hay,
Ny pour que Themistocle ait fuy dans la terre
D'vn Roy que tant de fois il poursuiuit en guerre,
Ny pour voir Miltiade à tort emprisonné,
Pour Socrate non plus qui meurt empoisonné:
Mais pour toy (Phocion) qui n'eus pas sepulture
Au pays tant aymé où tu pris nourriture.
Vne Dame estrangere ayant la larme à l'œil
Receut ta chere cendre, & la meit au cercueil,
Honorant tes vertus de loüanges supremes
Elle cacha tes oz dedans son fouyer mesmes,
Disant d'vn triste cueur, humble & deuotieux.
Ie vous appelle tous o domestiques Dieux,
Puis que de Phocion l'ame s'est desliee,

Pour aller prendre au ciel sa place dediée,
Et que ses citoyens causes de son trespas
L'ayant empoisonné ores ne veulent pas
Qu'il soit enseuely dedans sa terre aymée
Se montrant enuieux dessus sa renommée,
Aymons ce qui nous reste, honorons sa prison,
Le feu s'en est volé, gardons bien le tison.
L'enuie regardant cette dame piteuse
Dans soy mesme sentit vne ire serpenteuse,
Roüant ses deux gras yeux pleins d'horreur & d'effroy,
Ah! Ie me vengeray, (ce dit elle) de toy,
He! tu veux donc ayder, (sotte) tu veux deffendre
Phocion, dont ie hay encor la morte cendre,
Saches qu'en peu de temps ie te feray sentir
De ton hastif secours vn tardif repentir:
Car en despit de toy i'animeray les ames
Des maris, qui seront les tyrans de leurs femmes,
Et qui leur deffendant le liure & le sçauoir,
Leur osteront aussi de viure le pouuoir.
Aussi tost qu'elle eut dit, elle glisse aux mouelles
Des hommes qui voyans leurs femmes doctes-belles
Desirent effacer de leur entendement
Les lettres, des beautez le plus digne ornement:
Et ne voulant laisser chose qui leur agrée
Leur ostent le plaisir où l'ame se recrée
Que ce fust à l'enuie vne grand' cruauté
De martirer ainsi cette douce beauté:
Les dames aussi tost se trouuerent suiuies
De fiebures, de langueurs, & d'autres maladies:

Mais sur tout la douleur de leurs enfantemens,
Leur faisoit supporter incroyables tourmens,
Aymant trop mieux mourir que d'estre peu honteuses
Contant aux Medecins leurs peines langoureuses.
Les femmes (ô pitié!) n'osoient plus se mesler
De s'aider l'vne l'autre, on les faisoit filler:
Leurs marys les voyans en ce cruel martyre,
Ne laissoient pas pourtant de gaucer & de rire,
Peut estre desirant deux nopces esprouuer,
Ils n'auoient plus de soing de les vouloir sauuer.
En ce temps il y eut vne Dame gentille,
Que le ciel auoit faict belle, sage, & subtile,
Qui piteuse de voir ces visages si beaux,
Prontement engloutis des auares tombeaux,
Les voulant secourir couurit sa double pomme
Afin d'estudier en accoustrement d'homme:
Pource qu'il estoit lors aux femmes interdit
De pratiquer les arts, ou les voir par escrit.
Ceste Dame cachant l'or de sa blonde tresse,
Aprist la Medecine, & s'en feit grand maistresse.
Puis se resouuenant de son affection,
Voulut effectuer sa bonne intention,
Et guerir les douleurs de ses pauures voisines
Par la vertu des fleurs, des fueilles & racines:
D'vne herbe mesmement qui fut cueillie du lieu
Où Glauque la mengeant d'homme deuint vn Dieu.
Ayant tout preparé la gentille Agnodice,
Se presente humblement pour leur faire seruice,
Mais les Dames pensant que ce fut vn garson,

Refusoient son secours d'vne estrange façon.
L'on cognoissoit assez à leurs faces craintiues
Qu'elles craignoiẽt ses mains comme des mains lasciues.
Agnodice voyant leur grande chasteté
Les estima beaucoup pour ceste honnesteté,
Lors descouurant du sein les blanches pommes rondes,
Et de son chef doré les belles tresses blondes,
Monstre qu'elle estoit fille, & que son gentil cueur,
Les vouloit deliurer de leur triste langueur.
Les Dames admirant ceste honte naysue,
Et de son teint douillet la blanche couleur viue,
Et de son sein poupin le petit mont iumeau,
Et de son chef sacré l'or crespelu tant beau,
Et de ses yeux diuins les flammes rauissantes,
Et de ses doux propos les graces attirantes,
Baiserent mille fois & sa bouche, & son sein,
Receuant le secours de son heureuse main.
On voit en peu de temps les femmes & pucelles,
Reprendre leurs teins frais, & deuenir plus belles:
Mais l'enuie presente à cest humain secours,
Proteste de bien tost en empescher le cours:
Elle mangeoit son cueur, miserable viande,
Digne repas de ceux où son pouuoir commande,
Et tenoit en la main vn furieux serpent
Dont le cruel venin en tous lieux se respand.
Son autre main portoit vne branche espineuse,
Son corps estoit plombé, sa face despiteuse,
Sa teste sans cheueux où faisoient plusieurs tours
Des viperes hideux qui la mordoient tousiours,

Trainant autour de soy ses furieuses rages,
Elle s'en va troubler les chastes mariages,
Car le repos d'autruy luy est propre malheur:
Aux hommes elle mist en soupçon la valeur,
De la belle Agnodice & ses graces gentilles,
Disant que sa beauté de leurs femmes & filles
Auoit plus de faueur que ne doiuent penser
Celles qui ne voudroient leurs honneurs offencer.
Eux eprix de fureur saisirent Agnodice,
Pour en faire à l'enuie vn piteux sacrifice.
Helas sans la trouuer coulpable d'aucun tort,
Ils l'ont iniustement condemnee à la mort:
La pauurete voyant le mal-heur qui s'appreste
Descouurit promptement l'or de sa blonde teste,
Et monstrant son sein beau, aggreable seiour
Des Muses, des vertus, des graces, de l'amour,
Elle baissa les yeux pleins d'honneur & de honte
Vne vierge rougeur en la face luy monte,
Disant que le desir qui la faict desguiser,
N'est point pour les tromper, mais pour authoriser
Les lettres, qu'elle apprist voulant seruir leurs Dames:
Que de la soupconner de crimes tant infames,
C'est offencer nature & ses diuines loix.
Depuis qu'elle eut parlé oncq vne seulle voix
Ne s'esleua contre elle, ains toute l'assistance
Monstroit d'esmerueiller ceste rare excellence,
Ils estoient tous rauis sans parler, ny mouuoir,
Ententifs seulement à l'ouyr & la voir,
Comme l'on voit parfois apres vn long orage,

R'asserener les vents, & calmer le riuage,
Quand les freres iumeaux qui regardoient sur mer,
Vne piteuse nef en danger d'abismer.
L'a sauuant de peril des flots l'ont retiree
Pour luy faire aborder la riue desiree:
Les hommes tout ainsi vaincus par la pitié,
Rapaisent la fureur de leur inimitié,
Faisant à la pucelle vne humble reuerence,
Ils luy vont demander pardon de leur offence.
Elle qui ressentit vn plaisir singulier,
Les supplia bien fort de faire estudier,
Les Dames du pays sans enuier la gloire
Que l'on a pour seruir les filles de Memoire.
L'enuie congnoissant ses efforts abbatus
Par les faicts d'Agnodice, & ses rares vertus
A poursuiuy depuis d'vne haine immortelle
Les Dames qui estoient vertueuses comme elle.

Antithese du Somme & de la mort.

RIen n'est plus differend que le somme & la mort,
Combien qu'ils soient issus de mesme parentage:
L'vn proffite beaucoup, l'autre faict grand dommage,
De l'vn on veut l'effect, de l'autre on craint l'effort.

Vne moite froideur qui descend du cerueau,
Nous cause le sommeil, vne fiebure brustante

Qui estaint les espris par son ardeur nuisante
Nous cause le trespas, & nous met au tombeau.

Le somme va semant de roses & de lys,
Les beaux traits delicats d'vne plaisante face,
Et l'effroyable mort dans l'horrible creuasse,
D'vn sepulchre odieux les tient enseuelis.

Le sommeil respirant mille petits zephirs,
Caresse doucement le dormant en sa bouche,
Et la mort ternissant vne vermeille bouche,
Estouffe pour iamais ses gracieux souspirs.

Apres vn long sommeil l'homme se sent dispos,
Pour aller au palais, à la Cour, à la guerre,
La mort renge au suere, en la biere, en la terre,
Et meurdriere corrompt les nerfs, la chair, les oz.

Le soleil, & sommeil ont presque mesmes noms,
Mesmes effects aussi: l'vn nous donne la vie,
L'autre empesche que tost elle ne soit rauie,
La couurant, curieux, dessoubs ses ailerons.

O gracieux sommeil, riche present des Dieux!
Tu ne pouuois loger en vne part plus digne
Que celle que tu tiens, puis que l'ame diuine
A sa demeure au chef, & sa fenestre aux yeux.

Ne m'abandonne point, o bien heureux sommeil,
Mais vien toutes les nuicts à baisser la paulpiere,

De ma mere & de moy, fais que la nuict derniere,
Ne puisse de long temps nous fermer le soleil.

Ainsi soit pour iamais le silence sacré,
Fidel auant-coureur de ta douce presence,
Ainsi l'ombreuse nuict reuere ta puissance,
Ainsi les beaux pauots florissent à ton gré.

Epitaphes.

Medee.

FVYEZ, Dames, fuyez l'amoureuse pointure,
Tirez vn doux salut de ma peine tant dure,
Beautez, grandeurs, tresors, herbes, enchantemens,
Ne sceurent alleger mes ennuieux tourmens:
Ie fus Roine, & forçay les estoilles hautaines,
Mais le tyran amour triompha de mes peines,
Et voulant m'affranchir de son cruel esmoy,
Ie tuay pere, frere, espoux, enfans, & moy.

Clitemnestre.

ORESTE furieux pour la mort de son pere,
Voulant rougir la terre aux despens de sa mere,
Delaissa promptement l'accoustrement Royal,
Qui ornoit la beauté de son corps desloyal,
Quand elle regardant sa dextre furieuse,
Auec le fer trenchant, luy dist en voix piteuse:

Veux tu frapper mon fils, ou mon sein, ou mon flanc?
De l'vn tu pris le laict, & de l'autre le sang.

Lucrece.

LE pauure Colatin voyant sa triste femme,
Disoit, chere Lucrece appaise ta douleur,
La coulpe ne tient point à ceste gentille ame,
Si ton corps est pollu tu as vn chaste cueur.
Refusant ses raisons la courageuse Dame,
Luy dist perdant la vie, il faut sauuer l'honneur,
Tu m'absous, ie me iuge à la trenchante lame,
Ne pleure point ma mort, mais pleure ton mal-heur.

Niobe.

IE suis Niobe: helas plaignez mon aduenture,
Mon sort est miserable, & digne de pitié
Sept filles, & sept fils me donna la nature,
I'en perdis en vn iour l'vne & l'autre moitié:
Le marbre est maintenant du marbre sepulture,
Ainsi le veut du Ciel la fiere inimitié:
Ie fus Roine, & suis marbre, or dessoubs ceste terre,
Passant, tu n'y verras que la pierre en la pierre.



VN ACTE DE LA TRAGICOMEDIE DE TOBIE, OV SONT REPRESENTEES *les Amours & les Noces du Ieune Tobie & de Sarra* Fille de *Raguel.*

A MA MERE.

MA Mere, si ie pensois qu'il fust necessaire de composer vn Argument sur les diuerses aduentures de l'vn & de l'autre Tobie, ie dirois comment la pieté du bon homme luy fit abandonner la table où il banquetoit auec ses Amis, pour aller enseuelir vn mort, & comme ne voulant pas rentrer au Festin auec ceste polutiõ d'auoir touché vn corps priué de son ame, il se retira en vn lieu secret de la maison, auquel se laissant doucemẽt vaincre à la force du somme, cet ingrat oyseau que Pitagore desfend de loger, rẽdit la plus noble partie de son visage manque de l'office coutumier, luy perdant la veüe par la saleté de son excrement: ie dirois comment To-

bie aueugle auoit l'ame escleree d'vne splendeur diuine, qui luy faisoit enuoier infinité de plaintes iusques au Ciel: Et cóme en ce mesmes temps la belle & vertueuse Sarra estoit miserablemét affligee en la maison de son pere, pour la cruauté detestable de l'esprit malin Asmodee, qui faisoit trespasser aupres delle ses maris dés le soir de leurs Noces: De sorte qu'en ayant eu iusques au nóbre de sept il n'en restoit pas vn viuát: je dirois comment la triste dame se voiant innocemment coupable de tant de mors, fit voller par le vuide de l'air ses piteuses querelles, lesquelles récótrerent celles de Tobie & toutes ensemble sen allerent crier merci deuát le Trosne de Dieu, de qui la bonté immense voulát secourir ces deux affligez par le moyé de la personne qui leur seroit la plus chere en ce móde, enuoya l'Ange Raphael souz l'acoustremét & le nó d'Azarie, pour códuire le ieune Tobie en la cité de Rages, ou son pere luy commandoit d'aller demáder quelque somme d'argent qui luy estoit du. Ie dirois aussi cóment le Fleuue Tigris fit sortir sur la riue vn poissó de grandeur & forme espouuentable, qui effroya Tobie de telle sorte, qu'il eust promptement fuy, sans l'assurance que luy doná le fidelle Azarie, disant que ce poissó estoit, l'heureuse medecine de ses douleurs: Mais si ie voulois continuer le lóg discours, ma mere, i'ofencerois le lecteur pressuposant qu'il ne luy souuient plus de ceste histoire, veu quelle est inseree dedans la sainte Bible, ie

me ferois tort encore me trompant en l'opinion de moy mesmes, si ie pensois sçauoir ce que les autres ignorent: il ne me seroit pas seant nomplus de faire vn argument sur toute la Tragicomedie dont ie n'ay disposé en vers qu'vn acte seulement: ie pourrois ennuyer aussi l'Ange & Tobie qui s'aprestent de faire voir la constance d'vn viel homme & d'vne ieune Dame que vous receurez s'il vous plaist ma mere, comme vn veritable miroer pour bien representer la vostre.

LA TRAGICOMEDIE DE TOBIE.

SCENE PREMIERE.

TOBIE. AZARIE.

Dites moy s'il vous plaist ô mō frere Azarie
Quels remedes voici, dites moy ie vous prie,
Dequoy peuuent guerir & le foye & le cœur,
Et le fiel du poisson qui m'a fait si grand peur?

AZARIE.

Le cœur estant brulé dans vne ardente braise,
Si le Diable tient homme ou femme en malaise,
Il s'enfuira bien tost pour ne pouuoir soufrir
Ceste espaisse fumee, & s'il pouuoit mourir
Il mourroit promptement: Quand à l'autre remede
Tu verras que le fiel est vn singulier aide

Pour recouurir la vüe & nestoier les yeux
Esleuant leur clarté vers la clarté des cieux.

TOBIE.

Mon frere mon amy, si vous me voulez croire
Parauant que la nuict tende sa robe noire
Dessus nostre Orison, nous en irons loger,
Et du trauail receu quelque peu soulager.

AZARIE.

Allons i'en suis content, ie reconnois vn homme
Yssu de tes parens, qui Raguël se nomme
Demeurant icy pres, il est riche de bien,
D'argent, terres, troupeaux, mais tout cela n'est rien
Au pris du beau thresor de sa grande famille:
C'est d'vne belle, chaste & gracieuse fille
Vnique de son pere & de sa mere aussi:
Elle est de chascun d'eux l'agreable souci
Et sera d'vn mary bien tost accompaignee,
Car ils n'ont autre espoir de future lignee
Qu'en elle seulement, il te la faut donner,
Tu la pourras d'icy auec toy emmener
Demande la au pere? il te prendra en grace,
Connoissant que tu es yssu de mesme race,
Connoissant que tu es honneste & vertueux
Il te la donnera & s'en tiendra heureux.

TOBIE.

Ie le voudrois fort bien, mais i'ay entedu dire
Qu'elle a eu sept maris que l'on a veu occire
Des la premiere nuict qu'ils estoient retirez,
Auec elle en sa chambre, & si sont martirez
Par la force du Diable: Or moy i'ayme ma vie

Et ne veux point si tost qu'elle me soit rauie,
Les hommes ont souuent des femmes deux ou trois,
Mais la vie iamais ils ne l'ont qu'vne fois:
Ie suis vnique fils & de pere & de mere
Qui sentiroient Helas la vie plus amere
Que moymesmes la mort: ie ne veux point mourir.

AZARIE.

Encontre ce danger ie te veux secourir,
Tobie assure toy que ces mal-heureux Diables
Ne se prendront iamais à toy ny tes semblables:
Ils se prendront tousiours à l'homme deshonté,
Moque Dieu, fauce foy, lequel n'est surmonté
Sinon du fol desir de sa concupicence,
Fol desir de Caual de qui l'ame ne pense
Qu'à trouuer le moyen de chasser Dieu dehors:
Tels hommes sont ils pas dignes de mille mors?

TOBIE.

Ouy en verité: mais que faudroit-il faire
Pour fuir les éfors de ce traistre aduersaire?
Les Diables sont meschans.

AZARIE.

Ah ne les craindz iamais,
Dieu te defendra mieux, ami ie te promets,
Escoute seulement, Quand tu auras ta Femme
Monstre toy plus aymant de la beauté de l'ame
Que de celle du corps, demeure chastement
Auec elle trois nuicts priant deuotement
Sans iamais luy toucher, & fais bruler le foye
Du poisson que Tigris fit sortir en la voye

Pour aleger tes maux le Diable s'enfuira,
Abhorrant ceste odeur que lors il sentira:
Des la seconde nuict tu seras mis aux roolles
Des Patriarches saincts, dont les sages parolles
Sont pour loix entre nous, & la troisiesme nuict
Afin que de bon arbre il vienne de bon fruict
Le Seigneur benira ton affection sainte:
En approchant Sarra ayez de Dieu la crainte,
Desire que ce soit pour auoir des enfans
Qui seruent au Seigneur des leurs plus ieunes ans
Et non pour accomplir vn vouloir deshonneste.
La benediction qui couronna la teste
Du sainct pere Abraham s'estendra sur les tiens,
Garde tous mes propos amy & t'en souuiens.

SCENE DEVXIESME.

TOBIE, AZARIE,
LE CHOEVR DES FEMMES.

TOBIE.

IE retiens vos propos comme graues sentences,
Dieu vous vueille donner les dignes recompences,
De voz rares vertus: quand ie me donnerois
A vous pour vous seruir ie ne satisferois
A ce que ie vous dois.

AZARIE.

Tu connoistras mon frere
Que ie feray pour toy trop plus que tu n'espere.

TOBIE.

Ie reçoy plus de biens que ie n'ay merité.

AZARIE.

Nous sommes arriuez iusque dans la cité,
Tobie saluons ceste trouppe de femmes:
Dieu vous doint le bon soir mes gracieuses dames,
Laquelle d'entre vous maintenant nous dira
Ou se tient Raguel?

CHOEVR.

On vous y conduira,
(Seigneurs) s'il est besoin: mais sans prendre la peine
D'en empescher aucun, ceste rue vous meine
Tout deuant son logis, vous reconnoistrez bien
Que celuy qui le tient a beaucoup de moien:
C'est vn Pallais hautain duquel la braue audace,
Monstre de commander tous autres de la place.

AZARIE.

Mes dames grand merci, ie pense que ie voy
Raguel la deuant. Tobie approche toy,
Voir s'il te connoistra.

RAGVEL.

Ie reconnois cet homme,
Mais ie ne sçay pourtant de quel nom il se nomme:
Vraiment tout aussi tost que ie l'ay entreueu,
Ie pensois que ce fut Tobie mon Neueu:
Dieu vous gard mes Amis dites moy d'ou vous estes?
Vos aimables regards, & vos graces honnestes
Font naistre dans mon cœur vn gracieux desir,
De vous aimer tousiours & vous faire plaisir.

TOBIE.

Dieu vous tienne en sa garde & vostre compaignee,
Monsieur nous sommes nez de la haute lignee
Des enfans d'Israel ; ausquels le souuerain
Abaissant sa grandeur toucha de main à main
Quand il changea son nom: Nous auons pris naissance
Des fils de Nephthali, doux fleuue desloquence:
Nostre peuple vainquit de braues nations,
Ores nous esprouuons maintes subiections:
Telle varieté gouuerne toute chose
Fors le cueur de celuy qui en Dieu se repose.
Pour n'auoir obserué les saincts commandemens
Nous meritons d'auoir les iustes chastimens.
Le Roy Sennacherib brulant en son courage
De haine, de couroux, de fureur & de rage,
Commanda massacrer le pauure peuple Hebrieu:
Mon pere demy mort fuiant ce triste lieu
Trouua vn sien amy du pays d'Assirie,
Qui luy sauua son fils & sa femme & sa vie:
Mais non pas tous ses biens qui auoient esté pris.
Depuis ce Roy cruel, de ses enfans surpris
Fut massacré par eux, mesmes dedans vn temple:
A quoy tous les tirans peuuent bien prendre exemple.
Mon pere en ce temps là sortit hors de prison
Et raporta ses biens en sa propre maison.

RAGVEL.

Amy, connoissez vous mon bon frere Tobie?
Si vous le connoissez dites moy ie vous prie
Quel est son portement, si le bon-heur le suit
Comme lon voit qu'en luy toute vertu reluit.

AZARIE.

Monsieur voilla son fils.

RAGVEL.

Donc tu es de ma race,
Aproche toy, pour Dieu, mon fils que ie t'embrasse.
Ma femme venez tost, Sarra venez aussi.

SCENE TROISIESME.

ANNE FEMME DE RAGVEL,
SARRA LEVR FILLE,
RAGVEL, TOBIE.

ANNE.

QVE vous plaist-il monsieur?

SARRA.

Mon pere me voici.

RAGVEL.

Saluez ce ieune homme & me dites m'amie
Si vous le connoissez? que Sarra est rougie
En s'aprochant de luy: par les émotions,
On peut iuger souuent de nos affections,
Pource qu'ils sont issus de mesme parentage,
Vn instinct Naturel luy espoint le courage.
Ma femme, cestui-cy est le fils bien aimé
De mon frere Tobie, & le plus estimé
Que l'on ait iamais veu en si grande ieunesse.

ANNE.

Ha, Neueu mon amy, ça que ie vous caresse
De mille embrassemens, & bien que dites vous?

Mon enfant contez moy qui vous mainne entre nous,
Et que fait maintenant Tobie vostre pere
L'honneur de nos parens, & que fait vostre mere:
Ce n'est pas sans propos que les auez laissez,
Et que vos pas se sont deuers nous adressez.

TOBIE.

Ie doy à mes parens entiere obeissance,
Et leur obeiray de toute ma puissance,
Ie retiens en mon cueur les bons enseignemens
Que m'a donnez mon pere & ses commandemens:
C'est par sa volonté que ie fais ce voyage.

RAGVEL.

Aumoins raconte nous qu'elle parole sage
Il dist te commandant de venir en ce lieu?

TOBIE.

Tous ses propos estoient de la gloire de Dieu.

RAGVEL.

Ie m'en assure bien, dy les ie te suplie.

TOBIE.

Mon pere estant pressé de griefue maladie,
Me parla tout ainsi: mon fils escoute moy,
Recueille mes propos, graue les dedans toy,
Alors que le Seigneur aura repris mon ame,
Enseuely mon corps dessouz la froide lame,
Obeis à ta mere & comme humble seruant
Honore l'a tousiours tant que seras viuant:
Aimes la cherement iusque à sa derniere heure,
Puis quand nostre grãd Dieu permetra qu'elle meure,
Ferme luy doucement la paupiere de l'œil,

Et la mets pres de moy dans vn mesme cercueil.
Porte le nom de Dieu escrit en ta pensee,
Garde songneusement qu'vn' erreur insensee,
Ne te vienne saisir pour te faire pecher,
Voulant de tes vertus le bonheur empescher.
Ne destourne tes yeux du pauure miserable,
A sa necessité monstre toy secourable:
Si tu as de grands biens donnes abondamment,
Ayans peu, donne peu, mais liberallement:
L'Omosne paroistra deuant le diuin Trosne
De nostre souuerain qui commande l'Omosne:
Il t'en sçaura bon gré, il ne souffrira pas
Que ton ame chemine en Tenebres là bas.
Mon enfant garde toy d'vn adultaire infame,
Et n'acointe iamais vn' autre que ta femme:
Chasse l'orgueil de toy, car la presumption
Entresne ses subjets tous à perdition.
Qui t'aura fait plaisir, vueilles luy aussi plaire:
Ne retiens le Loier du pauure mercenaire:
Ne fasche ton prochain & ne fais enuers luy,
Que ce que tu voudrois mesmes souffrir d'autruy.
Mange auecques le iuste & monstre que tu l'aimes,
Couure ceux qui sont nuds de tes vestemens mesmes:
Ne frequente iamais les hommes vicieux,
Suis le conseil du sage & honore le vieux.
Benis Dieu en tout temps & tousiours luy demande
Qu'il adresse ton cueur, où sa loy te commande.
Tobie mon amy i'ay preté dix Talens
A Gabel qui demeure entre les medeens

En Rages la cité, i'ay sa cedule au coffre,
Ie te la veus donner afin que tu luy offre
Pour r'auoir cest argent, qui nous faict grand besoin.
Assure toy pourtant, si nous auons bon soin
De prier le Seigneur, qu'il ne sera point chiche:
Sa liberalle main te fera bien tost riche:
Va doncques, mon enfant de Dieu sois tu Benist.
Voila tous les propos que mon pere me dist.
De bonheur i'ay trouué ce compagnon & frere
Qui m'a conduit icy, par son moyen i'espere
De recouurer bien tost cet argent qui m'est du.

RAGVEL.

Ie croy bien qu'aussi tost qu'il te sera rendu,
Tu auras grand desir de contenter la vüe
Du bon homme ton pere?

TOBIE.

Helas! ce mot me tüe:
Mon pere ne voit point la lumiere des cieux.

RAGVEL.

Comment, est il priué de l'vsage des yeux?

TOBIE.

Ah! mon Dieu ouy du tout.

RAGVEL.

O dommageable perte!
Si la vuë ne peut luy estre recouuerte,
En vain donc le souleil estance ses beaux rais
Sur les yeux de mon frere, he que ie me desplais
De son triste malheur! vn point me reconforte:
Si son corps est trop foible, il a vne ame forte.

Ma femme vous pleurez & vous ma fille aussi,
Chascun de nous prend part en ce nouueau souci:
Allez, retirez vous, faites couurir la table?
Traitons nostre parent d'vne grace honorable,
Tobie mon Amy va donc te reposer.

TOBIE.

Vous pouuez bien de moy pour iamais disposer.

SCENE QVATRIESME

TOBIE. AZARIE.

TOBIE.

Amy si vous sçauiez, en quel point ie me treuue
Pour les perfections de ceste honneste veufue,
Ie croy que vous auriez pitié de ma douleur:
Sa vertu, sa beauté, sa grace, & sa valleur
Meritent bien vraiment que l'on soufre pour elle,
Ie ne m'estonne point en la voyant si belle
Si tant d'hommes se sont hasardez à mourir
Desirant de l'auoir.

AZARIE.

Voudrois tu bien courir
Vne mesme fortune & qu'ore elle fust tienne?

TOBIE.

Non, car si ie mourois ell' ne seroit plus mienne,
Les morts ne prenent rien aux meubles des viuans:
Mais ie desire bien de viure plusieurs ans
En repos auec elle & quelle soit ma femme,
La moitié de mon cueur, la moitié de mon ame:
Ie luy obeiray, comme vn de mes ayeulx
Obeit à la sienne, & ie ne veux pas mieux

Que faisoit Abraham: puis elle n'est moins sage
Qu'estoit l'autre Sarra de mesme parentage.

AZARIE.

Il en faudra parler.

TOBIE.

He pour Dieu hastez vous,
Mon frere ie vous prie.

AZARIE.

Or bien reposons nous.

TOBIE.

Mais comment reposer? il n'est en ma puissance,
Ie pense tousiours voir sa douce contenance:
Son modeste regard & son gracieux pleur
Sera tousiours graué au milieu de mon cueur:
Ie penses quelque fois toucher sa belle face,
Ou bien il m'est aduis qu'encore elle m'embrasse,
O que i'estois heureux si cela eust duré.

AZARIE.

Pour te recompenser du trauail enduré
Dieu te la veut donner, c'est pour toy qu'elle est née,
Et tu auras alors la vertu fortunée.

SCENE CINQUIESME.

SARRA, ET LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

IE hairay pour iamais l'orgueil de ces maistraisses,
Qui souz ombre d'auoir la faueur des richesses
Mesprisent tout le monde, & ne pensent rien voir
Digne de leurs vertus & de leur grand pouuoir.

SARRA.

Sus sus despechez vous de faire vostre ouurage,
On vous prend seulement pour faire le menage
Et non pour babiller & causer à chascun.

LA SERVANTE.

Si vaut il mieux vser d'vn entretien commun
Que faire comme vous, qui ne parlez qu'au Diable.

SARRA.

Meschante qui me tient que ie ne vous accable
De mille coups de poin?

LA SERVANTE.

He quoy? que ferez vous?
Me voulez vous tuer comme voz sept Espoux?
Ah malheureuse femme! ah cruelle meurdriere!
Voulez vous donc tuer maris & chambriere?
Iamais ne puissiez vous auoir aucuns enfans,
Qui contentent vos yeux en leurs plus ieunes ans,
Et dont le doux blandir de la voix Enfantine
vous chatouille le cueur au font de la poitrine.

PRIERE DE SARRA.

LAS si i'ay offencé vostre majesté haute,
O Dieu de mes parens pardonnez à ma faute:
Vous estes coutumier de receuoir tousiours
Les pauures affligez qui vers vous ont recours:
I'esleue iusqu'au Ciel mes yeux & ma pensee
Esperant bien de voir ma priere exausee:
Ayez doncques esgard à mon entiere foy,
Desliez moy Seigneur: Seigneur desliez moy
Du reproche honteux qui bourelle ma vie,

Ou me l'ostez du tout. Las ie n'eus onc enuie
D'açointer aucun homme. Vn si villain peché
N'a iamais mon Esprit n'y mon corps entaché:
Vous le sçauez mon Dieu que ie suis chaste & pure,
Que i'ay l'ame deuote & le corps sans souillure.
I'ay bien pris des maris, mais en me mariant
Ie craignois vostre nom l'honorant & priant:
Peut estre que pour eux ie n'estois assez digne,
Ou peut estre qu'aussi vostre bonté diuine
Me reseruoit pour autre, & que ceux la n'estoient
Dignes de m'espouser & ne me meritoient.
Seigneur vostre conseil n'est pas en la puissance
D'aucun homme mortel, ny en sa connoissance:
Mais quiconque vous ayme & qui tient pour certain
Que vous estes de tous le grand Dieu souuerain,
Il pense que sa vie est par vous esprouuée
Et la veut corriger, afin qu'ell soit trouuée
Plus digne de l'honneur, qu'il s'atend receuoir
En vous obeissant & faisant son deuoir.
S'il est troublé d'ennuy, de douleur & de peine,
Vostre douce bonté en repos le rameine:
Et s'il est corrompu par vn mauuais effect,
Vous demandant pardon ce pardon luy est faict:
Car vous ne prenez point de plaisir à nous nuire,
Mais vous faites sur tous vostre soleil reluire:
Apres que l'on a veu esclerer & greller,
Vous calmez la tempeste & r'asserenez l'air:
Apres vn triste pleur qui arose la face
Vous essuyez nos yeux nous receuant à grace.

O grand

O grand Dieu d'Israel, les Siecles aduenir
Puissent vostre Sainct nom deuotement benir.

SCENE SIXIESME. RAGVEL SARRA.

RAGVEL.

Ma fille qu'auez vous? que vous estes pensiue!
Quoy, vous pleurez tousiours?

SARRA.

Las faut-il que ie viue
Endurant tant de morts? Mon pere, s'il vous plaist,
Laissez moy plaindre seule.

RAGVEL.

Et dites moy que c'est,
Quel nouueau desplaisir vous espoint le courage?
Voulez vous consommer vostre fleurissant age
A lamenter sans fin?

SARRA.

Mon trauail soucieux
Quand ie ne dirois mot paroistroit en mes yeux:
On dit que le silence est vn discret message,
Qui sans rien prononcer se peut lire au visage.

RAGVEL.

Bien ie vous laisse donc deuant nostre parent,
Ie ne veus pas monstrer mon deuil tant apparent:
Mais la pauure Sarra comme elle est deuenue!
Ores elle est sans poux, ores elle est esmue:
Ie vais trouuer sa mere & luy diray comment

Elle change couleur cent fois en vn moment.

SARRA SEVLE.

Ha mon Dieu que ie sens vn' aspre maladie,
Qui par les yeux aymez de ce ieune Tobie
Se coulant dans les miens, m'empoisonne le cueur.
De ses gentils propos l'agreable douceur
A desrobé du tout ma liberté premiere,
Et mis en son pouuoir mon ame prisonniere.
Mais ie ne veus pourtant luy demander secours,
Craignant de voir finir sa vie & mes amours.
Las i'ay eu sept maris, dont la forte allegresse
N'a peu forcer la mort, elle a esté mestraisse
De leur ieune printemps, & vn esprit maudit
Les à l'vn apres l'autre estoufez dans mon lit.
O douleur, o regret, las que ma triste vie
Est par diuers malheurs incessamment suiuie.
Ie ne puis maintenant ma douleur secourir,
Priray ie mon cousin qu'il s'en vienne mourir?
Dois-ie bruler tousiours, sans descouurir ma flame?
Dois-ie faire mourir celuy qui tient mon ame?
Faut-il donc tant souffrir & ne le dire pas?
Faut-il mener aussi mon amy au trespas?
Ah mon Dieu, meurs plustost Sarra, que d'estre cause
De la mort de celuy, ou ta vie est enclose.

SCENE SEPTIESME.

RAGVEL, ANNE, AZARIE, TOBIE, SARRA.

RAGVEL.

Or voila que i'ay ouy ma femme, & ie ne sçay
Si c'est vn nouueau mal dont elle fait essay:
Mais n'auez vous point veu la façon debonnaire
De mon Neueu Tobie, en parlant de son pere?

ANNE.

Ouy, i'ay bien aperceu qu'il pleuroit tendrement.

RAGVEL.

Que l'on doit esperer vn humain traitement
De ce ieune garçon: or pleust à Dieu m'amie
Que ma fille Sarra eust espousé Tobie,
Qu'il fust auecque nous pour nostre aide & secours,
Qu'il deust fermer nos yeux à la fin de nos iours.

ANNE.

Mon Dieu que dites vous! ce seroit grand dommage
Que c'est honneste fils mourust en si ieune age.
Vous sçauez bien (Monsieur) comment les sept maris
De la pauure Sarra sont tous morts & peris.

RAGVEL.

Peut estre cestuy-ci, qui est nostre plus proche
Vient pour nous deliurer de ce villain reproche:
Peut estre le Seigneur l'a fait venir à nous,
Pour estre de Sarra perpetuel espous.

ANNE.

Et que vous me donnez vne douce esperance!

RAGVEL.

Ie voy dans ce ieune homme vn' humble contenance,
Vn regard adouci, vn geste gracieux:
Ie connois bien aussi qu'il est deuotieux,

Et qui le nom de Dieu parfaitement adore,
Cetuy-la est vraiment tresdigne qu'on l'honore.

ANNE.

Nostre fille auec luy seroit en grand repos.

RAGVEL.

M'amie le voici, il faut changer propos.

AZARIE.

L'excellente beauté de vostre fille vnique,
Sa vertu, sa douceur & sa grace pudique
Ont si bien enlassé le cueur de cetuy-ci,
Que si vous ne prenez souci de son souci
Vous le verrez bien tost à la fin de sa vie.
Le lignage & sur tout la pitié vous conuie
De le tenir pour vostre, il vous veut obeir.

RAGVEL.

Ie l'ayme comm' vn fils & ne le veux trahir;
Ma fille en esprouuant sept Nopces miserables
Me fait auoir grand peur d'en reuoir de semblables.

AZARIE.

Monsieur, ne craignez point, les maris de Sarra
Sont tous morts l'ayant eüe, & cet autre mourra
Si vous ne luy donnez: Vaut il pas mieux qu'il meure
Auec elle content, que mourir des ceste heure,
Aussi bien vous est-il enuoyé du Seigneur?
Lequel na point voulu qu'vn autre eust le bonheur
De iouir d'vne femme & si chaste & si belle:
Car tous ceux qui l'auoient n'estoient pas dignes d'elle,
Mais cestuy-ci craint Dieu, il est predestiné
Pour espouser Sarra des auant qu'il fust né.

RAGVEL.

Ie desire bien voir vn mari à ma fille,
Mais ie craints de le perdre & que la mort le pille.

AZARIE.

Ie vous puis assurer, qu'il viura fort long temps
Auec elle & sera pere de beaux enfans.

TOBIE.

Si le doux souuenir de la premiere flame,
Qui Iadis vous brula, vous tient encore en l'ame:
Aumoins monsieur pensez ce que ie puis soufrir,
Et receuez vn fils que ie vous viens ofrir;
Si vous gardez aussi l'amour de vostre race
Ayez pitié de moy qui vous demande grace:
I'ayme tant vostre fille & auec tel deuoir
Que de viure sans elle, il n'est en mon pouuoir.

RAGVEL.

Tu l'auras (mon amy) si elle en est contente,
Qu'en dites vous ma femme?

ANNE.

Elle est obeissante,
Elle fera tousiours tout ce qu'il vous plaira.

RAGVEL.

Allons parler à elle & voir qu'elle en dira.
Ma fille vous sçauez combien vous m'estes chere,
Vous connoissez aussi l'amour de vostre mere,
Nous n'auons iamais eu autre plus grand desir
Que de vous procurer & profit & plaisir:
Nous vous donnons mari vn heureux mariage
Est plus digne de vous, que ce piteux veufuage:

Vous auez tant pleuré la mort de vos maris,
Ores il faut changer vos tristes pleurs en ris,
Vous aurez vn espoux de vostre parentage
Beau, gracieux, & dons, ieune, gaillard, & sage:
Le voulez vous pas bien?

SARRA.

Ie veus ce qui vous plaist
Mon pere, mais ie craints.

ANNE.

Ha ie sçay bien que c'est,
Sarra ne craignez point, nous leur venons de dire:
Mais pourtãt mon Neueu vous ayme & vous desire;
Et puis ce ieune fils qui est auecques luy
Promet de le garder & de mal & d'ennuy.

SARRA.

Dieu veuille qu'ainsi soit.

RAGVEL.

Aprochez vous m'amie,
Ca donnez moy la main, venez que ie vous lie
D'vn neu perpetuel.

TOBIE.

He ie suis tant lié
Mesmes au parauant que d'estre marié.
De ses crépez cheueux vne blonde cordelle
Lie & serre mon cueur pour tout iamais à elle:
Mais nonobstant celà, ie luy iure la foy
De l'honorer tousiours & l'aimer plus que moy.

SARRA.

Ie vous promets la foy que vos graces demandent

Comme Dieu, les vertus, & les loix le commandent.

RAGVEL.

Le grand Dieu eternel vous face prosperer,
Vous donnant tout le mieux que l'on puisse esperer.

ANNE.

Ie requiers ses bontez que voz belles ieunesses
Demeurent seur apuy de nos foibles vielleßes.

CHOEVR.

Il n'est rien plus honorable
Qu'vne chaste affection:
Il n'est rien plus agreable
Qu'vne douce paßion:

Il n'est rien qui plus attire
Que de se voir estimé:
O que c'est vn doux martire
Que d'aymer & d'estre aymé!

Il n'est point de plus grand aise
Qu'estre serré d'vn beau Neu:
Il n'est rien qui tant nous plaise
Que de bruler d'vn doux feu.

Il faut auoir bonne vüe
Premier qu'vn tel feu toucher,
Et non pas à l'impourueuë
De ses flames approcher.

Il faut d'vne amour pudique
Aimer les chastes beautez,

Non pas d'vn vouloir lubrique
En chercher les priuautez.

Voyez l'impudique flame
De sept amans que voicy,
Qui les priue de leur femme,
D'amour & de vie aussi.

Et puis voyez ce Tobie
Qui d'vn cueur religieux,
Deuotement sacrifie
Au souuerain Dieu des dieux.

En aymant d'vn amour sage
La fille de Raguel,
Il gaigne son mariage
Et rend grace à l'Eternel.

PLAINTE DV VIEIL TOBIE ET DE SA FEMME, SVR L'ABSENCE DE LEVR FILS.

TOBIE.



MAINTENANT que mon fils fait si longue demeure,
Anne ma chere sœur, ie repense à toute heure
Ou que Gabel soit mort, qui nous deuoit l'argent,
Ou que mon pauure fils malade & indigent

Ne

Ne pouuant recouurer la somme qui m'est duë,
Se plaint de la rigueur que ie luy ay tenuë
De l'enuoyer quasi malgré luy hors d'icy:
Las mon Dieu que fais-tu, mon fils, mon cher souci,
Retourne à moy bien tost, si tu as quelque enuie,
De soulager vn peu ma languissante vie.

ANNE.

Mon amy croyez moy, qu'on ne doit hasarder
Ce que l'on ayme tant, il le faut bien garder:
Vous auez eu grand tort, pour si petite somme
De mettre en ce danger la vie d'vn tel homme:
Helas mon cher enfant, lumiere de mes yeux,
Que nous auons esté de toy mal curieux:
Sont ce de tes bienfaits les dignes recompenses
Que de t'auoir chassé dehors de nos presenses?
Las nous t'auons causé tant de mal & d'ennuy!
Et tu es de nous deux le baston & l'apuy:
Tu es nostre bon-heur, nostre plaisir, nostre aise,
Et sans toy nous n'auons aucun bien qui nous plaise
Nous n'auons autre espoir de la posterité
Qu'en toy nostre seul fils, & t'auons irrité!
En toy nostre seul fils, nous auions toutes choses,
En l'ame de toy seul trois ames sont encloses,
Et nous t'auons chassé! ah Dieu quel creuecueur!

TOBIE.

Las m'amie, pour Dieu donnez vous patience,
Ne vous troublez point tant, viuez en esperance
Que nostre fils est sain, & que dans peu de tens
Il reuiendra icy pour nous rendre contens,

Nous en sçaurons bien tost quelque bonne nouuelle,
Car l'homme qui le guide est accort & fidelle.

LE CONGE QVE PRENNENT TOBIE ET SARRA DE RAGVEL ET DE SA FEMME.

RAGVEL.

S'Il te plaist mon amy, i'enuoiray messager,
Pour consoler ton pere & pour l'encourager
De suporter vn peu l'ennuy de ton absence:
Car peut estre qu'icy tu es mieux qu'il ne pense,
Ie luy despescheray vn homme des demain,
Pour luy faire sçauoir que tu es vif & sain.

TOBIE.

Vous estes pour iamais mon Seigneur & mon maistre,
C'est vous à qui ie suis & à qui ie veus estre:
Mais vous plaise monsieur, de me prester à moy
Pour soulager mon pere, ainsi comme ie doy:
Helas ie sçay combien le pauure homme desire
Que ie retourne à luy, ie sçay bien qu'il soupire:
Estant absent de moy il m'appelle à secours,
Il ne fait que nombrer les heures & les iours
Que ie l'ay delaissay auec ma triste mere,
Accompaigné d'ennuy, de regret & misere.

RAGVEL.

Nous ne pouuons donc plus icy te retenir?

TOBIE.

Non, mais i'auray tousiours, de vous le souuenir.

RA-

RAGVEL.

Le sainct de nostre Dieu heureusement vous maine,
Viuez mes chers enfans sans douleur & sans peine,
Soyez vers vos parens en tout bien ordonnez
Puisse-ie voir de vous de beaux enfans bien nez
Sur la fin de mes iours. Adieu vous dis ma fille,
Gouuernez prudemment toute vostre famille,
Aymez vostre mari, reuerez ses parens,
Monstrez tousiours en vous les signes aparens
D'vne femme de bien. A dieu mon fils Tobie.

SARRA.

A dieu doncque mon pere.

RAGVEL.

A dieu Sarra m'amie.

SARRA.

Ma mere ie m'en vais, & m'en allant d'icy
I'emporte la douleur, la peine, & le souci:
Mil & mille regrets ores me font la guerre,
Helas i'ay si grand deuil de laisser nostre terre:
Ie regrette cet air qui m'a semblé tant doux,
I'ay regret en mon pere & par sur tout en vous,
Ie regrette le temps de ma petite enfance,
Que vous monstriez d'auoir vne ferme assurance
De m'esleuer vn iour, en quelque haut degré
Comme digne Rameau de ce Tige sacré.
Cela m'est aduenu: car vous m'auez pourueüe
De mari & de bien, mais vous perdant de veüe,
Ie pers tout mon tresor, & vous laisse mon cueur
Pour vous porter amour, reuerence, & honneur.
Ie prends congé de vous, he mon Dieu ie me pasme

Dans vostre sein aimé.

ANNE.

Tu me derobe l'ame.
O ma chere Sarra, comment pourray-ie donc
Sans toy passer le temps si penible & si long?
Ha ma fille mon cueur, & que pourray-ie faire
Absente de tes yeux, qui me souloient tant plaire?

RAGVEL.

Ma femme laissez la, il luy faut arracher:
Sarra retirez vous.

ANNE.

Quel bien me sera cher
Si ie ne te voy plus? ô ma douce lumiere!

LA SERVANTE.

Mon Dieu qui veit iamais si desolee mere,
Las ma dame aidez vous de vous mesme au besoin:
Le Seigneur Dieu prendra de vostre fille soin.

ANNE.

O face, cler miroer de la Sainte nature,
Qui pourrois illustrer vne prison obscure!
O esprit enrichi des ornemens des Cieux!
O ris tant agreable! ô propos gracieux!
O chaste, sage, douce & Angelique grace!
Qui par tes doux attrais si doucement enlace:
Las que mes iours sans toy seront briefs & mauuais!

LA SERVANTE.

Que ne puis-ie aleger de cet ennuyeux fais
Vostre esprit affligé, ma dame ie vous prie,
Pensez que vostre fille estant tres-acomplie
A trouué vn mari digne de ses valleurs,

Qui la peut garantir de cent mille malheurs
Coutumiers d'assaillir la femme miserable,
Si quelque homme prudent ne luy est secourable.
Vous la verrez bien tost, selon vostre desir,
Mere de beaux enfans: Car tel est le plaisir
Du grand Dieu d'Israël, qui veut que ceste race
Multiplie en la terre & au ciel prenne place.

Fin de la Tragicomedie de Tobie.

A CHARITE.

Charite l'an se change & vous ne changez pas,
La terre s'envieillist & puis se renouvelle:
Mais vous estes mon cœur d'vne essence immortelle,
Qui ne craint les efors du temps ny du trespas.
Le ciel se mire en vous, & ce iuste compas
Qui fait mouuoir, sans fin sa puissance eternelle,
Regle les mouuemens de vostre ame tant belle
Liee à vostre corps par vn gracieux las.
Quand ie voy les attraits de vostre bonne grace,
Quand ie voy la douceur de vostre belle face,
Ie dis à mon esprit: rendez grace à mes yeux:
Quand i'entends discourir vostre bouche vermeille,
Ie dis à mon esprit: rendez grace à l'oreille,
Rendez grace à l'amour, à Charite & aux cieux.

Soit la nuict, soit le iour, soit le vespre, ou l'Aurore,
Ie suis tousiours veillant, & mon cueur amoureux
Raui par vos attraits chastement rigoureux
Poste vers vos beautez, qu'il reuere & honore

Deuot, humilié: le cueur qui vous adore
Vous demande merci tristement langoureux.
N'esprouuant qu'vn refus, le pauure malheureux
S'en retourne vers moy, qui le refuse encore:
Las ou iray-ie donc, dit-il en soupirant?
Tu me chasse, ell' me fuit: lors se desesperant,
Priué de la faueur ou ses pensers aspirent,
Il se iette en vn feu, & cherche de guerir
Par sa mort tant de morts, mais il ne peut mourir:
Car la mort ne vient point à ceux qui la desirent.

Allons mon pauure cueur bien loin de la Cité
Dedans quelque desert, fuyons la compaignie
De nos plus chers amis, cherchons la Tirannie
Des Ours, Tygres, Lyons pleins d'inhumanité:
L'Olme, le Chesne, l'Able en ce lieu escarté
Pourront seuls tesmoigner ta misere infinie:
Le bel Astre du ciel, donnant lumiere & vie,
N'y lance point les rais de sa viue clarté.
Laissons le grand Palais & le braue Theatre
A ceux qui n'ont point veu leur esperance abbatre:
Aux enfans bien-heureux, aux peres fortunez.
Vallon, Grote, Forest, Rocher, Antre efroyable
S'accorderont du tout à l'estat miserable,
De nous, qui de l'espoir sommes abandonnez.

Tournez vos yeux sur moy, ie vous suply madame,
Regardez par pitié vostre humble seruiteur,
De vos regards aymez l'agreable splandeur
Pousse hors de mon sein la fleche qui m'entame.
Apres que de vos yeux la violente flame

A brulé sans merci & mon ame & mon cueur:
Il sort de vos regars vn fleuue de douceur
Qui guerit promptement & mon cueur & mon ame.
Pour Dieu regardez moy, maistresse, vos regars
Illustrent mes pensers: leurs doux flambeaux espars
Conduisent en repos ma pauure ame esgaree.
Qui peut voir sans plaisir la grace de vos yeux,
Il peut voir sans clarté la grand voute des cieux:
Et peut voir sans vn corps vn' ombre separee.

Ne me regardez point, ie vous supply madame,
Destournez de vos yeux la trop viue splandeur:
Quand vous me regardez leur violente ardeur
S'écoulant par les miens me brule dedans l'ame.
Ne me regardez point, ah mon Dieu ie me pasme,
Ie ne sçaurois soufrir la grace & la douceur
De vos yeux trahissans, qui desrobent mon cœur
Pour le sacrifier en l'amoureuse flame.
Ne me regardez point, maistresse, vos regars
Me sont autant de feus, me sont autant de dars:
Qui peut voir sans mourir telle flame eslancee,
Celuy voit sans flechir le soleil radieux,
Il voit sans admirer la grand voute des cieux,
Et peut enclorre Dieu de l'humaine pensee.

CHANSON.

SOuz vn Laurier Triomfant
Amour regarde la belle
Puis fermant l'vne & l'autre aisle
Il l'a suit comme vn enfant.
Il repose dans son sein.

Et ioüe en sa tresse blonde
Frisotee comme l'onde
Qui coule du petit clein.
Il regarde par ses yeux,
Parle & respond par sa bouche,
Par ses mains les cueurs il touche
N'espargnant hommes ni Dieux.
Quand il s'en vient entre nous,
Vn soub-ris luy sert d'escorte:
Mais qui n'ouuriroit sa porte
Le voyant si humble & doux?
Ha Dieu quelle trahison
Souz vne fraude tant douce!
Ie craints beaucoup qu'il me pousse
Hors de ma propre maison.

A dieu iardin plaisant, doux obiet de ma veüe:
Ie prends humble congé de l'email de vos fleurs,
De vos petis Zephirs, de vos douces odeurs,
De vostre ombrage frais, de vostre herbe menüe.
Arbres aymez du ciel, qui voisinez la nue
Vous auez escouté mes chansons & mes pleurs,
Tesmoins de mes plaisirs, tesmoins de mes douleurs:
Ie vous rends les mercis de la grace receüe
Hostesse des rochers, belle & gentille Echo,
Qui auez rechanté Charite & Sincero.
Dedans ce beau iardin, si quelqu'vn vous incite,
O Nymphe pour vous faire & chanter & parler:
Ressonnez s'il vous plaist ces deux noms dedans l'air
Charite & Sincero, Sincero & Charite.

FIN.